UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284436 3

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s11cahiersdelaqui01pg

Rel. Lit
C

PREMIER CAHIER DE LA ONZIÈME SÉRIE

SUARÈS

visite à Pascal

139950
4.10.16

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

AP
20
C15
ser. II
no 1-3

139950
4/10/16

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires; — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie; et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci,

une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries ; tout y est classé dans l'ordre ; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Le présent *petit index* donne automatiquement pour tout volume et pour tout cahier indiqué :

a) le numéro d'ordre de ce cahier dans le classement général de nos collections complètes, le numéro d'ordre de la série étant naturellement composé en grandes capitales de romain et le numéro d'ordre du cahier lui-même, dans la série ainsi déterminée, en chiffres arabes, de sorte que *V-17* par exemple doit évidemment se lire *dix-septième cahier de la cinquième série ;*

b) la date du *bon à tirer,* ou, à son défaut, la date du *fini d'imprimer,* ou, à son défaut, la date du cahier même ;

c) le prix actuel ;

d) quand il y a lieu, c'est-à-dire pour nos éditions antérieures et pour nos cinq premières séries, la page du *catalogue analytique sommaire* où ce cahier se trouve catalogué.

Suarès, — *la tragédie d'Electre et Oreste,* — trois actes (VI-11, *mardi 21 février 1905*..... trois francs cinquante

— — *le portrait d'Ibsen* (X-5, *mardi 8 décembre 1908*..
ÉPUISÉ

AUTRES ŒUVRES

DE

SUARÈS

On les trouve :
aux *Cahiers de la Quinzaine*
et à *l'Occident*, 17, rue Éblé.

visite à Pascal

139950
4/10/16

A PORT-ROYAL

VISITE A PASCAL

I

A PORT-ROYAL

Un jour que le tumulte de la calomnie et des invectives s'était répandu le plus insolemment dans Paris, et troublait le plus cette ville injurieuse, M. de Séipse, incapable de le subir plus longtemps, prit parti de le fuir, et s'en fut à la campagne. M. de Séipse souffrait, en effet, du désordre comme d'une injure personnelle, que son temps lui eût faite, et que tout le peuple eût conspiré à lui faire. Une profonde colère, froide et secrète, le dévorait de sentir en lui-même la puissance de l'ordre, de s'en connaître la volonté, et de savoir qu'elle dût être sans effet. Le pouvoir d'un homme est la moyenne de ce qu'il peut lui-même, et de ce que les circonstances lui permettent, — l'accord de sa force propre avec la fatalité des événements. C'est pourquoi tout homme puissant s'est toujours senti à deux doigts de ne pas l'être ; et il appelle son étoile ce bonheur de

l'accident, qui ne suffit à rien, mais sans quoi la voie est fermée à tout le reste. Le hasard, qui fait naître un homme à son heure, fait plus pour lui qu'il ne fera jamais lui-même. A dix ans près, on est César ou on ne l'est pas. Pour un trait de plus ou de moins dans le visage, et le nez fait d'une forme qui plaise, on peut exercer ou non le droit de puissance qu'on a. S'il ne le peut point, l'homme l'exerce alors contre lui-même. Et plus les faits désordonnés lui font obstacle, plus il souffre amèrement de sentir en soi la force qui les ordonne. Agité de ces pensées, M. de Séipse résolut de les apaiser, sinon de s'en distraire, et il se proposa une promenade dans le vallon le plus austère et le plus retiré qui soit aux portes de Paris : il s'en fut à Port-Royal-des-Champs.

On était au temps de la Pentecôte. Le printemps tirait sur l'été; il faisait déjà chaud; et les jours nuageux, chargés d'orage, suivaient lourdement des nuits encore fraîches. Parti de bon matin, M. de Séipse fut rendu à l'Abbaye avant le milieu du jour. Le ciel, qui avait d'abord été d'une clarté admirable, se brouilla bientôt. Le bleu tendre, délicat et profond, qui est propre à l'Ile-de-France, se chargea de nuées laineuses et grisâtres; et l'air, qui avait été frais, étouffé par les nuages, s'appesantit. Le ciel bleu de la France n'est point implacable ni sublime comme le regard d'un dieu : il a plutôt la fine complaisance d'un œil humain; et quand il se voile, il invite à la réflexion ou à l'ennui plutôt qu'à la colère. Aussi M. de Séipse s'estimait-il heureux que le temps s'accordât à ses pensées diverses. Il était venu en voiture, à travers les champs mouillés

de rosée, frais et limpides, comme la matinée même, le ciel clair et le vent léger. Les blés verts, et les avoines déjà hautes, aux reflets ardoisés, frémissaient dans la plaine, où parfois l'on voyait au loin, — comme un insecte en suit un autre, — une charrue guidée par un paysan.

A mesure qu'on approche de Port-Royal, le pays se fait plus désert. On ne voit plus que des hameaux couchés au ras de la terre. Le plateau âpre règne; et l'horizon recule, grave et triste, comme tout ce qui est grand. Là, si le ciel penche un regard plus sombre, sourcilleux de nuages et chargé même de menaces, il semble seulement rendre, en miroir fidèle, l'âme des lieux. Nous n'avons affaire, en tout, qu'à l'âme, et comme il en va des hommes, si un pays ne nous livre la sienne, il n'a rien pour nous. Au versant de ce plateau dont l'aspect, sérieux en tout temps, est tragique quand le soleil s'y cache, on tombe dans un étroit vallon; par un chemin heurté, entre les arbres, on descend au fond d'une sorte de trou, où, ceinte de hautes murailles, et voilée sous le feuillage, avait été fondée l'abbaye de Port-Royal.

L'abbaye a été vaste, les fabriques considérables. Il y eut plusieurs corps de bâtiments. L'hôtel où logeaient les solitaires, faisait face au cloître où les Filles du Saint-Sacrement s'étaient vouées à l'adoration perpétuelle. Dans une école illustre, on enseignait les enfants, dont fut Racine. Une chapelle était le lieu d'assemblée où tant d'hommes, de femmes et de petites créatures si dissemblables se réunissaient dans une pensée commune : en dépit de tout, la marque en

restait ineffaçable, tant elle avait mordu fortement sur l'âme.

Un jardin séparait la maison des religieuses et celle des Messieurs. Les enfants logeaient dans une aile basse, où se tenaient les catéchismes. Le verger, le potager, s'étendaient au delà comme le témoignage du travail le plus agréable au ciel peut-être. La perfection de l'homme simple et paisible est, sans doute, celle du frère lai, qui passe des champs à la chapelle, de la bêche au psautier, et qui, pour son délassement, incline devant Dieu des épaules que, le reste du temps, le labeur courbe vers la terre.

Si ce n'est une tour rustique, à l'une des ailes, il ne reste rien de toute l'abbaye : une haine patiente, infatigable pour tout dire, a préparé cette ruine et l'a consommée. La charrue a passé sur le cloître. Les tombes des jansénistes ont été remuées par le soc. Louis XIV a fait voler en poussière une des forces morales, la plus solide peut-être et la plus compacte qu'il y eût en France. Des hommes là vivaient avec leur cimetière sous les yeux, et l'avaient pour lieu de promenade. Il devait leur importer peu que leurs cendres fussent ou ne fussent pas en repos. On imagine même l'amer contentement de Pascal, s'il avait pu prévoir qu'on jetât ses os au vent. Sans parler de sa joie à souffrir persécution pour la vérité et la justice, il se fût réjoui ardemment de cet outrage à la chair ennemie; et il y eût vu quelque faveur singulière qu'on eût faite à son âme.

Les Messieurs de Port-Royal n'étaient point des clercs. Les uns ne s'en jugeaient pas dignes; les autres

y répugnaient de nature, ou par état. Ils formaient une espèce de tiers ordre. Ils étaient à peine des laïcs, et ne voulaient point être des moines. Ils vivaient pour faire leur salut, et prétendaient le faire dans le siècle, ou s'y résignaient. Port-Royal était leur maison de retraite. Ils y venaient approcher Dieu de plus près. Ils y prêtaient une oreille plus attentive qu'ils n'auraient pu ailleurs, ni autrement. Ils y avaient leurs mille entretiens avec une puissance redoutée, et souhaitée de tous leurs vœux, comme seule à craindre sans doute, mais seule aussi secourable. En un temps où tout homme voulait, tôt ou tard, prendre quelque connaissance de soi, nulle part on n'alla plus avant dans l'art cruel de se connaître, que dans cette compagnie sévère. Or le scandale est grand, pour un monarque absolu, d'hommes qui se retirent en soi : car il n'en est pas, quelle qu'en soit la révolte, qui lui échappent plus; et, en outre, ceux qui se connaissent sans complaisance sont, malgré tout, sans complaisance à connaître les autres. Les souverains absolus n'aiment pas cette souveraineté-là; plus elle se tait, plus elle les brave. Son respect même est une forme du mépris, car il juge. Les souverains, qui le sont dans l'ordre de la chair, haïssent la souveraineté qui est d'un autre ordre, et qui échappe au leur. Plus elle est humble en conduite, plus elle les humilie, puisqu'elle ne leur laisse point de prise sur elle, et qu'elle s'élève sans doute au-dessus même de ce qu'elle abat. C'est pourquoi le souverain absolu, qu'il ait nom Louis XIV, Napoléon ou Peuple, se défie des solitaires et les frappe. Il ne faut pas trop de saints dans l'État, ni même dans le monde; d'école de sainteté, encore moins : la sainteté menace la nature, et la

nature ne veut que des esclaves ou de faux témoins : elle hait les juges...

Au détour du chemin creux, une porte de bois, dans un châssis de pierre, qu'une croix de fer surmonte : c'est l'entrée de l'abbaye.

Comme j'allais y frapper moi-même, je vis M. de Séipse pousser la porte, sans doute laissée entr'ouverte ; il passa le seuil, et je le suivis. Je connais M. de Séipse depuis longtemps, et je l'estime. Nous avons des pensées communes, mais je le vois peu. Au bruit criard du vantail sur le gond, M. de Séipse tourna la tête, déjà mécontent de ne pas trouver, même à Port-Royal, la solitude. J'avais eu le même sentiment d'ennui en me voyant précédé à la porte. Mais il me reconnut aussitôt, comme je venais de faire; nous sentîmes, chacun, que la présence de l'un pourrait n'ôter rien au charme de la visite solitaire que se promettait l'autre; et que notre silence pourrait ne se rompre qu'à l'occasion d'une émotion pareille, et pour se mieux goûter en elle.

Dès la porte poussée, l'on est dans les champs de Port-Royal. On marche au milieu d'une campagne close. C'est d'abord un sentier entre deux prés, où les bleuets fleurissent dans l'herbe verte, et où quelques coquelicots éclatent comme des cris de joie. Puis, des deux côtés l'espace s'élargit. Le sol en pente va par bonds, de gauche à droite, où, comme un lit, se creuse le fond du vallon. On fait quelques pas, et l'on découvre tout l'horizon de la vallée solitaire. Elle semble fermée de toutes parts, pareille à une vasque de terre cachée entre des collines boisées. Les arbres voilent le bord ouvert de ce fossé. Le ciel paraît verser la clarté de plus

haut que sur la plaine. La couronne des feuillages posée sur les hauteurs les ceint d'une ombre claire et pensive. Tout, ici, est ramassé sur soi-même et penché sur le fond. Et tout, en ces étroites limites, à la manière du recueillement, parle d'une grandeur intime.

Les lilas, sur leur fin, balançaient, ici et là, leurs branches fleuries, dont le vent agitait les thyrses. Un peu de pluie était tombée, que la terre, les prés et toutes les feuilles rendaient en parfums humides. On entendait le murmure doux d'une source, et le règne du beau silence. Ces champs paraissaient sans culture, et en être plus purs. Une maison dans un coin, d'où partait une allée d'arbres; et au creux du fossé, une chapelle neuve, dont les lignes sèches et les pierres trop blanches offensent la vue.

C'est là que des hommes pieux ont réuni ce qu'ils ont pu trouver qui vînt des jansénistes. Ils ont élevé cette petite église à un culte qu'ils ne s'accoutument point à croire disparu. Au pied de la chapelle, sur l'un des côtés, l'on a rangé les restes du cimetière : car la haine et la destruction ont ici porté une main si avide, que les tombes mêmes en ont été ôtées, et que les seuls débris y sont les restes de restes, les reliques de la mort, et non pas même de la vie. Une petite place sablée, close entre de faibles murailles, où des pierres tombales s'appuient, et qui semble faite pour une assemblée, s'étend devant la chapelle. Quelques degrés mènent au portail; le dernier forme une terrasse étalée, où le feuillage et les lilas ajoutent la grâce d'une parure charmante. Où l'art admirable n'élève pas son chant, la nature seule peut parler. Quel qu'en soit le mensonge, ou la cruauté,

son langage a l'unique séduction où l'on ne sait pas résister et l'accent qui persuade.

On le sent trop à la rencontre de deux bustes en bronze, sur les marches qui mènent à cette église des reliques. C'est Pascal et Racine qu'on a posés, malgré eux, sur ces degrés, pour y recevoir toute sorte de gens, de ceux dont ils eussent décliné la visite, avec le plus d'horreur peut-être, sinon seulement avec le plus d'ennui. Passe encore Racine; et qu'on y mette aussi le grand Arnaud, si l'on y tient. Mais Pascal! Il ne se souciait pas qu'on lui rendît un tel honneur. Si ces bustes, du moins, n'étaient que ridicules : mais ils sont d'une extrême impertinence, et celui de Pascal n'est même pas décent, tant il y manque la vraie ressemblance, qui est de l'âme; et tant il tient de la fatuité, sûre de soi, où le modèle commun, qu'ils en ont sous les yeux, a fini par forcer les sculpteurs de ranger tous les grands hommes.

PASCAL

II

PASCAL

Le musée, en forme de chapelle, contient quelques portraits. D'un côté les docteurs, les religieuses de l'autre. Au-dessus de la porte, Jansénius. L'évêque d'Ypres a l'air savant, systématique, têtu, étroit et froid; un front haut, un visage pointu, non sans ruse. M. de Saint-Cyran montre une figure déjà d'un autre âge : une énergie violente, une force opiniâtre, le visage d'un homme qui manie l'épée et la plume du même bras; homme du temps de la Ligue, capable de faire campagne, et de tenir tête à une armée; non pas un docteur, un théologien en armes; la barbe grise et dure, le teint chaud, l'air sanguin, l'accent de l'action, le pli de la colère. Le grand Arnaud justifie son nom : une vaste et forte tête, un crâne puissant, le front haut, large, droit, une forteresse de doctrine, une citadelle d'érudition et de théologie. Sa mère, la fondatrice de l'abbaye, est la source manifeste de cette force, la base de l'édifice : c'est une femme rude, épaisse, membrue comme un homme. Rien de doux, ni même de son sexe. Du poil aux lèvres; de la chair drue en dépit des austérités;

sous la graisse, l'on sent les os, gros et larges : voilà la mère d'une famille redoutable par le nombre et les ressources; tout en elle est solide, volontaire, nourri de substance et de raison. Qui la voit, et le grand Arnaud près d'elle, connaît aussitôt sur qui reposait tout l'établissement des jansénistes. Et, de même, qui regarde sa petite-fille, admire la fleur délicate et si pâle qu'une forte race d'hommes ou d'esprits se destine à produire, par où du moins elle finit. La seconde Angélique fait avec M. Hamon un couple délicieux dont la grâce séduit le cœur. M. Hamon a le visage charmant et fin d'une jeune fille, ou d'un prince adolescent : blond, pâle, les lèvres les plus minces, l'air candide et tendre, le menton en aiguille, toute sa force est dans les yeux, comme celle de la Sœur Angélique. Encore n'est-ce point une âme robuste qui s'y fait jour; mais le feu d'une âme mystique, éprise d'amour divin. Quelque forte soit-elle, elle ne l'est déjà plus assez pour la vie; capable de soutenir toute lutte, elle ne l'est pas de vaincre, dans un secret désir d'épuiser la volupté d'être vaincue; ou plutôt ce qu'elle a de force ne s'applique qu'à un plus noble parti : la chair le cède, ici, à l'esprit qu'elle emprisonne, et l'enveloppe est trop fragile pour ce qu'elle contient.

Pascal, cependant, n'est pareil ni aux uns, ni aux autres. Il est sans liens. Sa laideur est vivante. Son masque de mort seul est beau : tous les deux également étranges, hors de lieu et presque hors de propos. Ce que Pascal a d'unique vient de lui ; mais, plus que tous les autres, il a l'air de son temps : le mélange de cette singularité propre et d'un caractère commun, général

même jusqu'à en être abstrait, frappe l'imagination. On est d'autant plus surpris que les deux éléments s'ajoutent l'un à l'autre et qu'ils sont moins combinés.

On retrouve, d'abord, dans ce visage la courbe violente qu'on voit à tant d'hommes en ce temps-là. Le front et le menton tournent court, par rapport au centre du visage, comme les deux branches d'une hyperbole. Pour la forme de la figure, Pascal tient à la fois de Descartes et de Condé. Ces visages sont des miroirs qui réfléchissent ardemment le spectacle de la vie : ils doivent tout voir, et il n'en est pas où l'on saisisse mieux le don d'imaginer. Mais si Pascal a de Descartes et de Condé, pour les traits, — il n'a ni le jet violent de celui-ci, dont toute la figure semble lancée en bec d'oiseau de proie, ni le recul défiant de celui-là, qui paraît se retirer dans l'ombre, comme une chouette, et tout fixer de ce coin obscur, en oiseau de nuit. Il n'y a rien qui se contredise plus que la bouche de Pascal et l'âme qui passe par ses yeux. Ou, plutôt, il n'est point de figure où des traits si contraires soient rassemblés plus curieusement sous un aspect unique : le regard d'un dédain et d'une tristesse infinis.

Un petit portrait de Pascal, par Philippe de Champagne, est placé à côté du masque pris sur le mort. On ne peut guère douter de l'un, pour la ressemblance, plus que de l'autre. Philippe de Champagne dessine et suit les traits de ses modèles avec une fidélité rare ; il y met de la conscience ; et, d'un janséniste comme lui, on peut dire que l'exactitude dans le dessin est la pratique d'une vertu. Quel peintre, pourtant, est fidèle comme la

mort? Elle peint par le fond; et sa fidélité est celle qui ne cache rien, qui dévoile le mystère, et qui livre le grand secret, inconnu jusque-là, et qui, sans elle, ne se serait pas trahi.

Image inoubliable! Étrange pendant la vie, la figure de Pascal le demeure dans la mort. Mais, alors, elle est belle. La mort est le lieu de Pascal. Il l'a tant cherchée et poursuivie partout, que cette passion trouble son visage d'homme. Mais quand il l'a enfin trouvée, et qu'il ne la craint plus, pour l'avoir vue face à face, quelle paix ineffable respire son ennui. Ce n'était donc que cela? — Et quel mépris!

Pour me faire savoir si Pascal est mort en Jésus-Christ, il ne faut que ce visage : jamais Pascal, depuis le jour qu'il est né, n'exprima une telle profondeur de repos. Il a reçu la main de la mort, de la main même de Jésus-Christ; et, donnant sa main à la mort, selon l'ordre de Dieu, il a mis l'autre, avec son âme et tout son être, dans la main même de Jésus-Christ. — Pascal vivant dit l'attente perpétuelle de ce moment. Et Pascal mort en révèle l'accueil; que le moment unique l'a rasséréné pour jamais; et qu'enfin, dans un sublime ennui du monde, une route est ouverte qui mène à un repos sublime, où l'espoir comme la terreur, où le dédain même a pour toujours la paix.

Pascal a mesuré bien des abîmes, en lui et dans les autres hommes. Mais il a surtout connu et pratiqué les siens. Cette grosse lèvre, qui s'avance épaisse et rouge, n'a tout dédaigné que sur l'ordre d'une pensée toute-puissante. Et cet ordre impérieux lui a été cruel, sans doute. Elle a voulu peut-être s'y soustraire. Qui résis-

tera à Pascal, si ce n'est Pascal même ? — Mais qui Pascal craindra, sinon Pascal?

Il a connu ses précipices; et il les a redoutés profondément, parce que la profondeur lui en était connue. Pascal sait bien que tous les hommes en seraient là s'ils pouvaient seulement soupçonner leurs abîmes. Mais comme ils ne les voient même point, ils ne les mesurent pas. Pascal soupçonne, voit et mesure. Nul n'est allé plus loin dans la connaissance de l'homme. Nul n'est donc allé plus avant dans la crainte de l'homme. Et c'est pourquoi Pascal ne quitte plus d'un instant Jésus-Christ.

Il lui faut Jésus-Christ, ou tout croule, et lui-même tombe sous le poids des mépris. Vous autres hommes, qui riez et ne savez point, vos précipices ne sont guère à vos yeux que les erreurs et les misères communes; vous vous voyez en des rivières où c'est à peine si l'on perd pied, et il ne vous faut qu'une barque ou trouver le gué. Vous êtes noyés et rejetés en pourriture sur la rive, que vous n'avez pas encore peur de cette eau. Pascal est fait d'une autre sorte : il ouvre les yeux sur l'immense océan où il s'éveille, et il s'y voit flotter: l'infini sous les pieds; l'infini sur la tête; un infini de tous les côtés; un infini de mal, d'ignorance, de terreur et de peine. Pascal n'est pas comme vous, pour tâter un infini du pied, et chercher le gué de l'infini. Mais Pascal s'assure au contraire que l'homme est l'animal sensible à l'infini des ténèbres. Il ne lui reste donc qu'à crier à l'aide. S'il était faible comme vous, il croirait à sa force. Mais fort comme il est, il mesure sa faiblesse. Et il se tient immobile, mettant toute sa puissance uniquement à s'élever sur cette eau infinie et à tendre ses bras au secours unique.

Pour demander si Pascal doute, il faut douter s'il vit. Qui ôte Jésus-Christ à Pascal lui ôte tout. Le doute pour Pascal est la mort même. Pour vivre, mieux vaut tenir le pari qu'on est sûr de croire, que douter de ne croire pas. Quand le doute le traverse, comme tout homme à son heure, Pascal meurt. Il y a tel cri en lui qui est un cri de mort. Et chaque fois Jésus-Christ l'a ressuscité, le sortant du tombeau. Sans Jésus-Christ éprouvé et senti dans le cœur, la vie de Pascal est une agonie éternelle. On ne peut vivre en agonie. Pascal, du moins, ne le pouvait pas encore.

« Il a distingué notre agonie, — me dit M. de Séipse, — en sortant enfin de la chapelle, où il semblait ne pouvoir plus s'arracher à la méditation de ce masque. Il en a pressenti les extrémités et l'horreur. C'est la raison qui l'a rendu, pour toute sa vie, si fidèle à la vénération de son père. M. Pascal le père avait nourri son fils d'un aliment si fort et si chrétien, que Pascal y a toujours trouvé une réserve et de quoi souffrir la famine dans les temps où il put craindre disette de foi. Mais à peine s'il connut plus de deux époques pareilles. En Pascal, les variations ne furent que de la charité commune à la charité parfaite. De même que les hommes ne savent point le danger où ils sont, ils ignorent le sacrifice qu'il exige. Pascal, connaissant le péril, ne pouvait jamais consentir longtemps à ne point faire tout ce qu'il faut pour en sortir; je vous dirai, du reste, qu'il n'y a point de demi-vérité ni de demi-foi que dans les âmes médiocres. C'est la médiocrité des hommes qui assure le train du monde. Et il n'irait pas au delà de l'heure où nous sommes, sans

les moyens termes de cette médiocrité qui ne finissent pas.

« Tous ces atermoiements assurent la durée à la pauvre heure des hommes. Elle se passe; ils passent avec elle; et n'en demandent pas plus. Il leur suffit de ne se point voir passer. Peu de gens vivent dans la vue de ce terme où ils doivent aller. Et ceux qui l'entrevoient, comme on fait d'une croix en haut d'un tertre, entre deux routes, en Bretagne, détournent les yeux de ce sentier.

« La médiocrité, qui conserve le monde, est la même vanité qui sauve les hommes. Car tous les hommes vivent de vanité. S'ils n'avaient pas mille petits soins, ils n'en auraient qu'un seul, qui les tuerait. C'est pourquoi ils l'évitent : sinon eux, le misérable et magnifique instinct qui les attache à ce qu'ils sont. Ils veulent vivre; et n'en ont pas de raison plus forte, à la vérité, sinon qu'ils le veulent. Admirons encore ici un des coups de la nature, ce tyran qui fait chérir et désirer sa tyrannie.

« Ceux qui ne sont médiocres en rien, ni par le cœur ni par l'esprit, se portent bientôt à contempler deux abîmes : le néant du monde et le néant de soi. La plupart des grandes âmes s'arrêtent à l'un des deux précipices, qu'elles comblent en y jetant l'autre. Et, à ne rien dissimuler, peut-être ne peut-on vivre à moins d'un parti héroïque. Il faut prendre parti pour le monde contre soi, ou pour soi contre le monde. On ne se tire pas à moins de cet espace effrayant où règne le vide, et où il a toutes les dimensions de l'esprit, qui sont plus de trois. De là ces partis pris sublimes, celui des saints ou de Tolstoï, qui fait la bonne bête. Quelque forts

qu'ils soient, ils s'immolent; ils veulent croire en Dieu ou à ce monde, à tout prix. Et comme la volonté d'une parfaite croyance est déjà la moitié d'une foi, bientôt ils s'y immolent.

« Ils ont des partis désespérés : soit de la raison soit du cœur contre elle, mais toujours désespérés; car la plus haute démarche de l'un et de l'autre, c'est qu'ils désespèrent. Je ne sais point ce que c'est qu'un homme qui en est réduit à soi-même et qui ne désespère pas. Et pourtant on ne rentre en soi qu'après avoir quitté le monde. Il faut donc trouver, coûte que coûte, quelque lieu où fixer son âme et sa vie. Tolstoï ne doute point de la raison; il la juge naturellement droite; il n'en méprise que le mauvais usage; Tolstoï, enfin, croit beaucoup plus à la raison et à la vie que Pascal. Et son Évangile est raisonnable, qui est l'excès de la déraison. Pascal n'y adhérerait pas, à cause de cette raison même où Tolstoï se range. Il le jugerait absurde, sinon impie. Pascal a de bien plus puissantes attaches au Moi; et enfin c'est toujours le cœur qu'il exalte, et la raison qu'il humilie. Pour géomètre qu'il fût, il n'y faisait que l'essai de sa force; et toute la vraie puissance, toute la vérité, il les juge seulement dans le cœur. Or ce cœur aussi lui est ennemi.

« Il est riche de cœur comme pas un autre : et sa crainte vient de là. Ce grand cœur déborde d'un grand moi : Pascal voudrait l'y tarir à sa source. Voilà où il aspire. Pascal se sent superbe, plein d'amour et de haine, égal à tout, supérieur à tout même. Si grand qu'il fût, il se savait plus grand encore, en bien et en mal, que ne le pouvaient savoir les autres. C'est pourquoi il se fait une guerre admirable. « Si j'avais le

cœur aussi pauvre que l'esprit, je serais bien heureux, » s'écriait-il quelquefois. Mais il l'avait riche infiniment. Vous n'avez pas remarqué la puissance de ce cœur.

— Je n'y ai point pris garde. Ou plutôt, je ne la distinguai point de la grandeur propre à cet homme unique.

— Elle est unique, en effet. Personne ne l'a pressentie, si ce n'est quelque peu ses proches, et M. de Sacy. On devine quelque effroi mêlé à l'étonnement de ce sage théologien, quand Pascal lui révèle Epictète et Montaigne. « M. de Sacy ne put s'empêcher de témoigner à « M. Pascal qu'il était surpris comment il savait tourner « les choses. » En ce monde, où la plupart sont si pauvres de cœur, qui comprendra le danger de s'en connaître trop riche? Tous les hommes qui veulent se sanctifier n'ont guère besoin d'abattre que leur esprit, et de ne mettre que leur chair dans les liens. L'ascétisme y suffit; la raison humiliée dans la prière, et le corps réduit à la portion congrue de l'esclave, on croit avoir assez fait. Le triomphe de cette sainteté-là n'est encore pour Pascal qu'une victoire précaire. Selon moi, Pascal n'est nulle part si grand que par la nécessité de dompter et de dénuer son cœur, où il s'est vu. Mais le monde ne l'a pas connue, car il ne l'éprouve pas.

« Cependant, pour autant qu'il y aura de grandes âmes en cette vie, l'ascétisme du cœur leur semblera le seul nécessaire. Il ne sera pas si difficile de mortifier la chair et d'humilier la raison. Il faut s'en fier à toute raison assez forte, à toute âme assez noble. Elles se dégoûteront assez de leur impuissance, pour ne se point donner l'aliment de vanité qu'elle réclame. Mais plus le cœur sera grand, plus il aura de peine à se quitter.

Car n'oubliez point qu'il lui faut tout quitter en se quittant.

« Je m'assure qu'il y a des hommes pour qui le contact d'un cilice pointu sur la peau peut être délicieux : et d'autres que l'orgueil même d'une pensée profonde porte à la fouler dédaigneusement aux pieds : ils oseront rehausser à ses dépens l'instinct désordonné de la brute. Mais ce cœur, avide de s'égaler à tout l'univers, avide même de tous les plus beaux supplices, il n'est pas si facile de le rendre désert ni de le dépouiller. Il veut bien donner tout son sang ; mais il veut le sentir couler. Il consent à se laisser déchirer ; mais à la condition de jouir qu'on le déchire. Il se laisse épuiser, il ne veut point tarir ses sources lui-même. Cette sécheresse lui fait horreur. Le parti pris de Tolstoï n'est pas moins beau que celui de Pascal : mais il n'est pas si rare. Tolstoï ne connaît point un abîme si profond, et il ne revient pas de si loin en dépit de la différence des temps. Son néant n'est qu'un des cercles de la spirale, où l'infini néant de Pascal se décrit ; et Pascal n'eût jamais comblé le sien de ce qui le comble. Le dieu de Tolstoï n'est, après tout, qu'un être de raison, et que le cœur suscite à la raison.

« On force la raison ; on la courbe au service du cœur ; c'est que le cœur lui-même se plie volontiers à servir ; il fait souvent plus de la moitié du chemin. Pascal, ici, douterait encore, comme disent ces âmes faibles. Encore un coup, Pascal ne doute jamais : il nie.

« Le doute n'est pas tenable pour une volonté grande. Le doute n'est une preuve de force que dans l'esprit, et la faiblesse consommée du caractère. L'homme puissant

en vérité préfère se tromper contre le doute, à douter en ne se trompant pas. Il ne joue pas avec la raison : il la rend souveraine, ou il l'accable. Il fait la bête à dessein, par dégoût de faire l'homme; et il y peut mettre un comble d'orgueil et de force. Il se venge sur l'esprit des maux soufferts par la volonté. »

Déjà le jour baissait, et se retirait de la chapelle; je voulus voir une fois encore cette figure mystérieuse qui respire un sentiment si profond de satiété, de paix sereine, et de dédain. Le plâtre qui l'a faite si blême, communique à cette figure un caractère éternel. Sur tout l'ennui de la vie, un séduisant repos semble répandu, celui que rien, jamais plus, ne trouble, parce que rien dans l'homme ne s'y prête plus. C'est d'un reflet pareil que la mer brille languissamment, quand le dernier cercle de l'eau se ferme sur un navire englouti. Personne, selon mon goût, n'a vu ce masque. Non plus qu'un aspect profond du ciel ou de la mer, il n'est facile de le décrire. Il retient pour l'éternité le souffle passager d'une âme supérieure. Il montre, arrêté dans la mort, tout l'ennui de la vie : de cette tristesse indicible, la mort a fait, ici, une passion. Les traits de Pascal ont dû être en perpétuel mouvement : la force de cet esprit et sa volonté dédaigneuse, toujours agissantes et toujours inquiètes pendant la vie, ne sont fixées que là. Dans la mer de ce cœur passionné, la mort enfin a jeté l'ancre. Un trait singulier est celui des paupières abaissées, dont les bords paraissent s'entr'ouvrir, et dont l'épaisseur surprend; c'est que la cire, qu'on y mit pour défendre les cils contre la brûlure du plâtre, a fait corps avec lui, et l'empreinte étrange

en est restée au masque. Ainsi cet ennui sans bornes, ce parfait dédain dans la sérénité du repos, semblent sourire. Et rien n'est plus émouvant pour la pensée que cette paix sereine de Pascal entre les mains de la mort : elle contemple la douceur du salut, au sein de la volonté divine, et sourit désormais à son mépris même de la vie, et de toutes les misères qui tourmentent cette malade.

« Quel homme en France, pensait M. de Séipse, fut jamais l'égal de celui-là ? — Il a été le plus grand ; car il a eu les grandeurs de presque tous les autres. Il est à la fois le poète, le saint et le savant, l'homme qui voit, l'homme qui sait, l'homme qui pense : — bien plus : l'homme qui a toutes sortes de puissances, et qui les dédaigne toutes au prix de celle qu'il se sent. La force de sa pensée ne le cède à aucune autre ; mais il se plaît à l'humilier. Il n'est pas sensible à ce qu'elle peut, mais à ce qu'elle ne peut pas ; il se porte d'abord à ses bornes ; il se tient pour son ordinaire où les autres finissent seulement par s'arrêter. Il a un bien plus grand mépris qu'il ne veut dire des petits esprits et des médiocres : mais son dédain ne s'y attarde pas, et préfère aller du premier coup aux plus grands. Sans doute, il fait fi de ceux qui déraisonnent ; mais c'est pour faire moins de cas encore de ceux qui s'enorgueillissent de la raison. La science est l'essai qu'il fait de sa force ; et il ne veut pas que rien y aide : pas même une méthode : il répugne à la mécanique de l'esprit comme indigne du sien. C'est le secret de son ressentiment contre Descartes : outre que Dieu révélé n'est pas nécessaire à ce système du monde, Descartes donne

trop à la mécanique de la pensée; il n'oblige plus le géomètre aux prodigieux efforts de la recherche à la manière des anciens; au gré de Pascal, il ôte trop à l'imagination. Pascal est comme Archimède, son héros dans l'ordre de la géométrie : il veut ne devoir qu'à lui seul toutes ses découvertes; il veut contempler les figures, et les réduire au nombre par la force même du raisonnement; il ne lui plaît pas que le symbole se place entre l'objet du problème et la construction géométrique : Pascal, le premier, a passé le seuil du calcul de l'infini, allant, par ses voies propres, du même pas qu'un ancien aurait pu faire, sans prendre les chemins aisés où Newton et Leibniz se rencontrèrent. Et c'est ce qu'il fait en géométrie, qu'il me semble lui voir faire en morale comme en tout le reste.

« Nul homme n'a aimé plus que lui les tâches difficiles. Il les tente toutes avec passion. Il veut être saint, parce qu'il ne s'en croit pas capable. Il veut être saint, autant par tout ce qu'il se sent de forces qui y sont propres, que par tout ce qu'il sait en lui de puissances contraires à la sainteté. Il mesure donc son cœur aux tâches les plus difficiles; et sa grandeur d'âme ne les estimait peut-être qu'en raison de la difficulté.

« Les moyens qui abrègent, et ceux qui aident l'esprit ne lui répugnent pas moins que ceux qui prétendent prêter l'épaule à la vie. Pour une âme si forte, rien n'est digne d'elle qui ne l'exerce pas; et ce qui ne coûte pas beaucoup a peu de prix pour un goût si rare. A un certain degré, ni le cœur ni la raison ne se satisfont de rien qui ne soit achevé. Celui qui est épris de perfection n'a qu'une volonté, — qui est de la joindre, et que

tout contrarie. Sans cesse il y va pour lui de la vie, et de rien moins. Nul effort ne le retient à ce qu'il a. Il est tout en ce qu'il cherche. Au cœur passionné, le déplaisir de vivre s'accroît infiniment plus par la foi que par le doute. C'est pourquoi les passionnés doutent peu : ils préfèrent naturellement leur ardeur triste à une joie tempérée. A leurs yeux, il n'est de vrai bien que le souverain bien. La morale facile est la mort de la morale, et ils la haïssent. Il n'y a point de devoir si aisé, que la plupart du temps le contraire ne soit bien plus aisé encore. Tout ce qui est facile est selon la nature; et la nature est pleine de crimes. — Quoi, de crimes? — Oui: et bien plus, de crimes aisés.

« Rien n'était donc trop difficile pour Pascal; c'est qu'il se proposait la vérité et la perfection mêmes, le bien unique, enfin Dieu. Il n'aime et ne souhaite que Dieu; mais il voit toute la nature en révolte contre lui. L'homme n'y manque pas. L'homme est le prince des rebelles qui doit déposer les armes, et se repentir de sa rébellion. Quoi qu'on pense du reste, l'idée de sa rébellion est dans l'homme le commencement de la conscience, sinon de la sagesse : c'est par là qu'il commence à défaire le nœud du Moi.

« S'il n'avait eu tant de passions secrètes, Pascal ne les eût pas accablées toutes. Mais il les avait découvertes, et ne leur laissait pas de repos. Il connaissait seul le terrible rebelle qu'il avait à vaincre. Jamais il ne l'estima assez vaincu. Il aimait à dompter la nature, comme Alexandre à conquérir. Chacun de nous, s'il est assez fort, prend de plus en plus plaisir à ses victoires : et si elles sont âpres, douloureuses, remportées sur soi-

même, peu importe; tant nous sommes, malgré tout, attachés à notre propre force que nous aimons mieux l'exercer contre nous que de ne l'exercer pas. C'est une joie aussi de la mettre dans les fers, et de l'y retenir. On la sent alors, et ses bonds cruels ou ses soupirs dans les chaînes.

« Souvent la nature entravée plaît à celui qui la déteste libre; elle paraît plus belle, comme l'homme dans les liens de la mort. Esclave, elle n'est plus haïssable. Tous les morts ont la beauté de ce qui est accompli. Le visage glacé d'un ennemi à terre, au milieu même du dégoût, fait pitié.

« Pascal regardait les passions en ennemies qu'on n'a pas assez abattues, si elles ne sont mortes. Elles lui plaisaient étrangement peut-être, quand il les touchait avec le fouet et les tenailles, ou qu'il les retournait sur la claie.

« Sa charité est pareille à l'égard des hommes. Il les connaît trop pour croire à leur bonté naturelle. Ce n'est qu'une amorce de la méchanceté des uns à la méchanceté des autres. Il voit leur perversité de nature, qui les porte au mal, et leur mollesse pour s'en écarter. Il les poursuit donc tous en lui-même et il les enferme dans leur repaire de péchés.

« La première démarche d'une âme pleine et libre n'est pas plus de succomber à l'humiliation de ses crimes que de les aimer. Mais c'est de les connaître; et connus, sans les aimer, sinon sans les haïr, de les tenir pour des faits. Ils sont asservis dès qu'ils sont mis à leur rang. Le mal est le plus souvent un effet de la faiblesse, une usurpation de la partie mauvaise sur la bonne, qui est la plus faible, mais qui n'en existe pas

moins. C'est le point de vue d'un Dieu, celui d'où tout est à son rang, et selon son ordre : là, le pire a une sorte de place aux pieds de l'excellent, — et même une manière de droit. Les jugements humains ne sont si médiocres et si injustes même, que parce qu'ils n'ont jamais égard au bien dans le mal, ni au mal dans le bien. Dans l'hypocrisie des mœurs, il y a plus d'aveuglement involontaire qu'on ne croit : la vue est bornée ; elle ne veut pas aller au delà de ces bornes ; et l'erreur de jugement s'ensuit. »

Le gardien ferma derrière nous les portes de la chapelle. Les lilas se balançaient avec la même grâce le long de la muraille. La lumière inclinée prêtait une âme nouvelle à la campagne. La mélancolie parlait plus haut dans le silence, de cette voix si chère aux cœurs tristes de vivre, qui leur rend plus douce l'amertume, en retour de la saveur un peu amère qu'elle mêle à toute douceur. Nous allions, au milieu de ruines qui n'ont même plus l'air du désordre.

« Je perds cœur, dit M. de Séipse, quand je vois la mort même vêtue de neuf, et la destruction singer la vie. A coup sûr, il eût mieux valu cacher tous les débris de Port-Royal, les portraits et les manuscrits des solitaires dans un caveau, creusé sous le sol, que de leur élever une église. On ratisse aujourd'hui les allées de la mort, pour faire honneur aux promeneurs ; et l'on commet des jardiniers aux décombres. Vous savez le luxe affreux des cimetières. J'aime les ruines, où l'insolence de la nature s'ajoute : l'une et les autres se nient. Pascal n'eût pas voulu de cette gloire posthume. Il suffisait qu'on vît Port-Royal en poussière et ce que c'est

que la nature livrée à elle-même. Qu'est-ce bien que les restes d'un grand esprit? Il n'est tout entier qu'en lui-même, — je dis en nous. Il faut des tombeaux fastueux aux rois, aux poètes de cour, aux philosophes rentés, aux chevaux promus consuls par Caligula, voire à Nicole et aux gens de lettres. Mais il est des hommes qui répugnent à ce faste. Pour eux, tous les tombeaux sont trop petits. Ils sont la honte de ce qu'ils prétendent contenir; et font un grand triomphe à ce qu'ils contiennent : car ce n'est rien.

— De la boue et des vers, dis-je. Et non même plus cela, au bout d'un peu de temps, quand la centième herbe a séché sur le tertre, qui n'est séparée de la première que par cent autres qui sèchent cent fois. »

M. de Séipse s'informa si les étrangers visitent Port-Royal; et il apprit volontiers, du gardien, que les étrangers ne viennent point ici. « Le bonheur est rare, fis-je. Ils ne peuvent comprendre Pascal. Comment sauraient-ils jamais que cet homme, s'il a pensé plus gravement que tous les autres en son temps, a toujours ajouté la beauté de la forme à celle de la pensée? Ils n'y peuvent pas être sensibles; ils verront la force de la pensée, et lui feront tort de l'art, barbarement.

— Les étrangers, dites-vous? repartit M. de Séipse. Cependant, les gens de lettres y viennent depuis peu: et ils infligent à Pascal l'encens public de leur admiration. Grâce au ciel, ce n'est encore que tous les cent ans; et voyez ce qu'ils y laissent: des caricatures coulées en bronze; une parodie qui se flatte d'être éternelle. Image de ce temps, en vérité.

— Sans doute, ils viennent s'encourager à la mort

dans la contemplation d'un si grand passé qui n'est plus.

— Vous voulez rire, dit-il. Ils ne sont pas envieux de la mort, ceux qui vivent. La curiosité de la mort glace toute vie. Surtout une vie si pauvre. Ces gens-là veulent, d'abord, bien dîner. Ils font un tour à Port-Royal pour gagner de l'appétit.

Je m'excusai d'avoir raillé.

— Je suis venu voir Pascal aux lieux où sa grande âme avait trouvé un horizon qu'elle ne passait pas.

— N'en doutons point : elle l'avait choisi. Elle s'y était fixée dans la vue de ce qui demeure, et pour échapper à ce qui s'en va. On voudrait savoir comment tout ce sable se dissipe : on sait bien que ce n'est que du sable. La vie est un triste rêve.

— Et de la sorte, on aime le coin de terre où l'on rêve à son gré.

— Dites qu'on s'en empare, et qu'on se l'asservit. Nous sommes tous les mêmes : il nous faut des esclaves ; c'est là ce que nous appelons l'amour. Quand tout paraît soumis au changement, les lieux, pour montrer que ce n'est aussi qu'une apparence, ne changent pas. Et si les hommes avaient un goût plus vif des choses éternelles, ils se garderaient de toucher à celles où s'attache une mémoire unique, qui sera toujours seule, là où elle est, et qu'on ne remplacera pas. »

Nous vîmes un bel arbre, isolé, qui porte le nom de Pascal : le noyer où Pascal vint s'asseoir. Et si ce n'est celui de Pascal, il faut que ce le soit ; car s'il ne l'est, que m'importe cet arbre ? Mais je crois y voir cet homme, terrible en pensée, accabler de mépris sa pen-

sée même, et chercher pour son repos l'aide qui n'est pas refusée aux feuilles naïves. Car elles naissent sans douleur au temps marqué, et tombent sans angoisse à l'automne. M. de Séipse, alors, me parla de la tristesse de Pascal : c'est un effet de son ardeur et de sa gravité.

« Plusieurs, qui l'admirent le plus, et en font presque métier, distinguent entre divers objets qu'il offre à leur admiration. Ils l'approuvent pour sa conclusion et pour sa foi, mais ils n'en acceptent pas la marche, ni les prémisses contre la raison. Ou bien ils le louent d'être si hardi à douter, et font bon marché de ce qu'il croit, au prix de son doute. Mais ni Pascal ne croit, ni il ne doute, comme ils se l'imaginent, par parties séparées. Le doute de Pascal est un regard de la foi, et sa foi a toutes sortes de liens à son doute. Il est admirable que personne n'ait parlé de Pascal plus pauvrement, ni avec plus de louanges, qu'un philosophe et qu'un géomètre de profession. C'étaient, à la vérité, gens de métier, l'un et l'autre, et qui lui devaient bien de le louer sans l'avoir compris.

« Certain grand maître de philosophie, qui n'est pas si loin non plus de l'être de danse et de maintien, s'indigne du bon marché que fait Pascal de la philosophie. Il le trouve bien peu réservé avec le fond des choses. Il le juge outré dans sa foi, et outré dans son doute. Il le blâme pour son dédain des philosophes, et le gourmande sur la violence sombre de sa religion. Après quoi on ne sait guère ce qu'il en accepte : et Pascal dirait peut-être avec amertume, que c'est l'auteur et le bel esprit de profession. Mais Pascal n'est assurément Pascal que pour ne se point satisfaire de la religion ni de la philosophie de M. Cousin, — si tant est qu'il y

ait rien qui réponde à ce mot-là. Et bien plus, pour tout dire. Pascal n'est Pascal que pour ne se point contenter des places et des cordons que l'on trouve en ce monde. M. Cousin le reprend sur ce que « la philosophie ne vaut pas une heure de peine », et que Pascal ne pardonne pas à Descartes : c'est, croit-il, ne pas bien juger le grand homme de la Méthode, et le méconnaître. C'est le mieux connaître, au contraire, qu'il ne fut jamais connu de personne, ni de lui-même, peut-être. Et M. Cousin peut en penser ce qu'il lui plaira : Pascal sait mieux son Descartes et sa philosophie que lui.

« Si l'Évangile est le vrai, il n'est pas une carrière aisée, où l'on se promène, donnant et prenant de toutes mains. Jésus-Christ n'est pas mort sur la croix pour la commodité du chrétien, mais pour son exercice sur la terre. Et la raison n'est pas non plus la superbe ennemie qu'on abat en la flattant, ni celle à qui on s'abandonne pour la vaincre. La foi de Pascal n'est point une bonne femme à tout faire, qui nettoie la chambre du vivant, et lui prépare un lit moelleux en paradis : elle se fait servir et ne sert pas. De la même manière, austère avec l'austérité, Pascal est méprisant et dur pour ce qu'il méprise et déteste en effet. Le mot qu'il a sur Descartes est le plus profond, et qui dit tout : « Il voudrait bien, dans toute sa philosophie, se pouvoir passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui accorder une chiquenaude, pour mettre le monde en mouvement ; après cela, il n'a plus que faire de Dieu. » (1) Il peint toute la puissance de Descartes, qui construit sa mécanique de l'univers, et se fût passé de la chique-

(1) Madame Périer : Cf. *Lettre de Pascal à Fermat*, 10 août 1660.

naude, s'il l'avait pu. Encore est-il douteux qu'au fond il ne s'en passe point, et ne donne lui-même le branle à la machine, ou ne l'en anime de toute éternité. Tout ce que la puissance de Descartes place dans la raison, Pascal le lui refuse. Et le peu que Descartes réserve à Dieu, c'est le rien même où Pascal plonge l'homme et le monde. Pascal ne doute point; il ruine l'objet du doute. Pascal affirme sans cesse, et d'une force insurpassée : c'est pour ou contre; mais toujours affirmé.

« Entre les deux, il ne se tient point : à ses yeux, il n'y a là que la vie : — c'est-à-dire qu'il n'y a rien. Il n'eût senti qu'un extrême mépris pour une espèce de religion philosophale, qui n'est ni religieuse, ni philosophe : il nie la philosophie.

« Qui nie la philosophie, on n'en peut pas dire qu'il tombe dans le doute des philosophes. Si je nie de vous devoir rien, je ne doute pas, que je sache, — de vous devoir quelque chose. Mais, au contraire, je vous confonds ensemble, vous et cette dette prétendue. Non seulement je ne l'ai pas, — je vous défends de croire que je l'aie. Tant je suis sûr de ne l'avoir pas, et tant il est vrai! Il y a crime à la rappeler encore, si vous persévérez. Il y a crime à la philosophie de prétendre conduire l'homme, et à se flatter de rien connaître. Car, outre qu'elle ne connaît rien, elle sait qu'elle ne peut pas connaître. Et Pascal passe le temps à le lui prouver.

« La philosophie n'est pas même la science des géomètres, qui, elle du moins, exerce la force de l'esprit, et en fait l'essai, sinon l'emploi. Au contraire, la philosophie est tout à fait sans objet; et, comme elle se donne

insolemment le plus grand de tous, qui même est l'unique, elle ne mérite que le mépris, ou, peu s'en faut, la haine. Elle est haïssable en ce qu'elle trompe sur l'unique affaire où il y aille de tout, pour l'homme, de n'être pas trompé, — et qu'elle feint de ne le savoir pas.

« Que prouve toute la philosophie, et de quoi est-elle certaine touchant la vie et la mort, l'univers et l'homme? Voilà la question; et comme il y faut répondre qu'elle n'a pas la moindre certitude, il est juste de conclure que toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine.

« Ce n'est point là douter, — c'est nier. Et, pour moi, partout où Pascal n'est point en Dieu même, il ne doute pas : — il nie.

« Il faut à Pascal une certitude. Et il me la faut comme à lui. A défaut de ce qui est certain, je ne vois point le doute, mais le vide. Ce qui n'est pas — n'est point. Je ne le nomme pas ce qui peut être. Je préfère une certitude horrible, faite d'abîmes et de négations, à vos demi-vérités, toutes faites d'affirmations contraires, qui se détruisent et qui ne sont que des doutes honteux, ou si médiocres qu'ils ne se savent même pas douteux.

« Pascal pénitent et extrême, qui nie dans la mesure exacte où il affirme, violent contre le doute, passionné pour la foi, — c'est lui seul qui est vrai, raisonnable et prudent; et non pas vous, qui louvoyez entre rien et tout, qui ne savez donc ce que c'est que tout ni rien, et qui perdez tout pour ne rien perdre.

« Vous tremblez de vous connaître; et sans doute non sans raison. C'est pourquoi vous vivez de moyens termes. Comme s'il y avait un terme moyen entre être et ne pas

être; comme si une demi-vie, une demi-mort, une demi-vérité pouvaient avoir le moindre sens ! N'y eût-il pas de vérité, nous sommes bien obligés de faire comme s'il en était une, et de toute évidence. Et comme si vous ne montriez pas que vous n'êtes vous-mêmes que des demi-riens, pour que cette médiocrité infinie puisse vous suffire ?

« Il en faut un peu plus à Pascal : rien de moins que cette vérité pleine. Et d'abord, sans la certitude, il ne peut vivre. L'homme qui vit dans l'incertitude lui semble absurde, et un prodige décevant, s'il s'y plaît. L'état où il trouve Montaigne le remplit d'étonnement, et lui fait peur. Il voit bien la force de cet esprit; mais il soupçonne la faiblesse de ce cœur; et la vue de ce contraste le porte au mépris. Puis, une trop grande âme est lourde à subir, parfois : à de certaines rencontres, il me semble que Pascal accable Montaigne parce que, peut-être, il l'envie. Ce sont ses moments de faiblesse cachée, et ses soupirs à la vie.

« Enfin, il n'y a rien entre le néant et Dieu, — entre l'une et l'autre foi : rien où l'on puisse se tenir, aucun lieu pour l'homme ni pour la vie. Sans la foi, on ne peut vivre; et c'est en Pascal qu'on l'éprouve le mieux, comme en l'âme la plus puissante et la plus en souci d'infinité qu'il y ait eu. La foi est la vérité sentie par le cœur, et vivante pour lui. Pascal ne la trouve, et ne la peut concevoir qu'en Jésus-Christ : c'est Jésus-Christ qui est la preuve de Dieu; ce n'est pas Dieu qui prouve Jésus-Christ; Dieu est à toutes fins : qu'il soit, si l'on veut, le nom de la vérité sensible au cœur; — cette vérité ne fût-elle pas la même, en sa forme, pour tous les hommes. Le monde comprend plus d'un langage.

Mais sentie par le cœur, elle est parfaite; elle est unique; par là elle suffit : elle ruine le Moi, et elle l'enferme dans tout le reste : il n'en faut pas plus.

« Je ne dis rien de l'objet de la foi; l'objet y importe beaucoup moins que la foi même. L'essentiel est que vous ne vous passiez point de foi, et qu'enfin vous y pensiez. Sans la foi, qui oblige le cœur, il faut perdre la vie ou la raison : on ne peut les borner à la prison de la pourriture charnelle. Il est insupportable de voir cette foule d'hommes s'accoutumer à ne rien être qu'un peu de chair qui pourrit sur pied : je l'entends tout ensemble des dévots sans cœur, et des athées sans âme; ils ne diffèrent pas plus qu'ils ne se ressemblent. Qu'y a-t-il où la foi n'est point ? — Des miettes de moi, sous la table de la vie. Entre la foi qui nie et la foi qui affirme, pour les âmes fortes il n'est pas de milieu. Entre Dieu et le néant, c'est un abîme immense, dont le fond est unique, et qui offre, de loin en loin, des bords opposés à des étages divers : ou l'on va au fond, ou l'on se tient sur une de ces pointes. Les âmes nulles peuvent seules flotter dans le vide intermédiaire : et pour légères que soient ces plumes, elles finissent par s'accrocher aux bords, ou bien par tomber. Montaigne, qui est si vif, erre de tous les côtés, et a aussi son lieu : car Montaigne est bien plus stoïque qu'on ne pense.

« Pascal, qui sait le néant de toute philosophie, en donne le nom à cet abîme. Et, ne pouvant vivre à moins d'une parfaite foi, il se fait tout à Dieu. Mais l'étant, il ne l'est que par Jésus-Christ. La foi de Pascal, c'est Jésus-Christ sensible au cœur. « Non seulement nous ne « connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne « nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ

« Nous ne connaissons la vie, la mort que par Jésus-« Christ. Hors de Jésus-Christ, nous ne savons ce que « c'est ni que notre vie, ni que notre mort, ni que Dieu. « ni que nous-mêmes. » (1)

« Hors de lui, il n'y a que vice, misère, erreurs, ténè-« bres, mort, désespoir. » (2)

« Sans Jésus-Christ, le monde ne subsisterait pas, car « il faudrait, ou qu'il fût détruit, ou qu'il fût comme un « enfer. » (3)

M. de Séipse répéta lentement ces mots, comme s'il en parcourait les précipices. Et je ne pus m'empêcher de lui dire : « Ainsi, voilà le terme de votre philosophie ? Je vois mieux désormais d'où vient la mélancolie désespérée qui vous anime.

— Ce n'est point une philosophie ; elle est sans doute ; c'est une foi très sombre. Je respire une peine infinie.

— Il faudrait que ce monde fût comme un enfer, ou qu'il fût détruit ?

— Oui, monsieur. Je suis Pascal sans Jésus-Christ. Il me manque les miracles. Ils lui eussent peut-être manqué, aujourd'hui. Je l'envie d'être mort.

— Il y en a de faux et de vrais, dit-il. (4)

— Mais il ne dit point qu'il n'y en ait pas. (5) Il lui est plus facile de prêter foi aux miracles des imposteurs, que de la refuser aux vrais ; et pour ne pas douter de

---

(1) *Pensées*, article XXII, I.
(2) *Ibid.*, article XXII, I.
(3) *Ibid.*, article XXII, I.
(4) *Ibid.*, article XXIII, I, XXV.
(5) *Ibid.*, article XXII.

ceux-ci, il croit même aux miracles des charlatans. « Ayant considéré, fait-il, d'où vient qu'on ajoute tant « de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des « remèdes, jusques à mettre souvent sa vie entre leurs « mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y « en a de vrais. » (1) Pour conclure enfin, il pense qu'on croit de nature aux miracles. Or l'esprit en doute, de nature; et la raison, de nature, n'y croit pas.

— Hé, laissez donc la raison, puisque la fin en est absurde.

— Ce n'est point que je ne la veuille laisser : c'est elle qui ne me laisse pas. »

Nous fîmes quelques pas dans la Solitude : c'est le beau nom d'un beau lieu, sous les arbres. Au haut d'un orme, un oiseau s'épuisait à chanter.

— Ce passereau a le bonheur, dis-je.

— Jusqu'à ce qu'un milan lui donne du bec sur le crâne, et lui mange la cervelle.

— Qu'importe, s'il ne le prévoit point ?

— On ne le sait pas, fit M. de Séipse.

— L'homme seul n'est pas heureux.

— C'est qu'il sait qu'on ne peut l'être.

— Non : c'est peut-être qu'il s'ôte le bonheur.

— Où est la différence ? Qu'on lui ravisse le bonheur, ou qu'il se l'ôte, il ne l'a point. Mais il y a plus : l'homme a compris qu'il n'y a point droit.

Nous nous étions assis sur un tertre, au pied d'une croix noire, dressée au fond d'une retraite ombreuse, où l'on accède par quelques degrés de terre, sorte d'ora-

(1) *Pensées*, article XXIII.

toire rustique. Pascal a peut-être prié là. Il devait aimer passionnément la prière : toutes les puissances d'amour s'y portent, à qui l'on ferme les autres voies. M. de Séipse reprit : « Pensez-vous qu'on puisse jamais être heureux, quand on a les yeux ouverts sur la vie ? Vous même ne le croyez pas. Nous rêvons; et quand nous ouvrons les yeux, nous avons peur. »

— Les enfants rêvent plus que nous, et sont heureux.

— Sans doute : les enfants ne savent pas qu'ils rêvent. La conscience du mal qu'on a ruine le bien qu'on pourrait avoir. Pascal est bien sage : l'idée seule du bonheur lui paraît tout à fait absurde. Il sait ce qu'en vaut l'aune, sous la règle de la mort. Je désire et je meurs. Je veux comme un Dieu, et tout l'univers m'écrase comme un ver ; et sans qu'il soit besoin du monde, un autre ver, un bacille, un infiniment petit, le premier venu, entre des myriades qui pullulent. Toute vue sur l'infini est un rayon d'étrange lumière au sein d'innombrables ténèbres. Il court, venu on ne sait d'où, entre deux berges de mornes éternités, plus noires que le fond des mers, ou la lie du délire. L'abîme est au bord de toute vue profonde : c'est celle que se propose une imagination avide de son objet, jusqu'à s'y ardemment perdre. Et cette vue, au bord de l'abîme, produit le vertige. Un ou deux hommes, tous les cent ans, vont dans la vie, les yeux fixés sur cette vision, pèlerins de l'abîme, voyageurs très douloureux de l'infini.

— On accepte communément ce qu'on ne peut éviter ; on finit même par l'avoir pour agréable ; on pense peu, ou on ne pense pas. Et tout est dit : en voilà pour jamais. C'est le mot de Pascal sur les cadavres. A force de vide, on n'est pas sensible au vide. C'est l'avantage de

la vanité. Les hommes sont bien contents d'être vains. Que feraient-ils s'ils pensaient?

— Ils ne vivraient pas, sans doute. Il y a trois sortes d'esprits : ceux qui voient la nécessité et l'acceptent; ceux qui la subissent et ne la voient pas; et ceux qui, la voyant, ne l'acceptent pas. Les premiers sont les plus sages; les derniers, les plus clairvoyants. Car ceux qui acceptent le plus volontiers ce qu'ils voient du monde ne sont pas si sûrs de le voir, bien qu'ils le croient. Ceux qui ne voient point, ni ne résistent, sont les plus heureux, et peu différents des bêtes et des enfants. Ainsi il ne vaut rien d'être homme : car c'est alors que plus l'on vit, et moins l'on accepte. On s'excuse bien d'accepter ce qu'on ne comprend pas, — et toujours mieux que de ne le pas comprendre. Étant ce qu'il est, Pascal trouve doux de se réduire à cet état d'enfant : car combien d'effort n'y faut-il pas? Mais le cœur n'est jamais assez dénué; et pour un enfant, il ne lui voit jamais assez d'innocence.

— L'étrange image, cependant, d'un Pascal qui s'exerce à l'enfance.

— Il nous le semble : c'est que nous n'avons pas, comme lui, une raison toute parfaite et toute bonne de faire ce qu'il fait. Il veut être un enfant, parce qu'il ne se sait point sans père. Mais, au contraire, il court à un père divin qui lui ouvre les bras. La douceur est sans pareille d'avoir un père; s'il est aussi tendre qu'il est puissant, quel salut et quel refuge que ses bras? Qui ne voudrait d'une telle enfance, qu'accueille une telle paternité? La grande différence de Pascal à tous les autres, c'est que Jésus-Christ lui est tout, et que tout le reste ne lui est rien. Votre Tolstoï aime tant les raisons

et les faits, qu'à peine si la personne de Dieu l'occupe. Il aime tant l'Évangile, qu'il se passe de Jésus-Christ. Mais, pour Pascal, s'il n'y a un Dieu dans l'Évangile, l'Évangile lui paraît presque aussi vide que tout le reste. Pascal est tout homme et tout passion; il ne connaît que la passion et que l'homme. Il lui faut un homme en son Dieu, et un Dieu dans son homme. Il en sait les blessures. Il en écoute l'agonie. Il recueille le sang qui coule. Il boit les paroles suprêmes et le dernier souffle. Il s'en enivre. Toute lumière, il la reçoit des yeux divins. Il parle aux plaies qui lui parlent. Dans le sein de la mort, il parle à la vie, qui lui répond par la vie, et le peut seule. Il ne sait pas ce que c'est que le salut sans le Sauveur. Et je ne le sais pas plus que lui.

« Qu'eût-il été, ce grand Pascal, s'il n'avait pas été chrétien ? Il n'eût jamais fait un athée. Il avait trop d'étoffe ; et il avait mesuré que, s'il en faut un peu pour tailler un athée, il n'en faut pas beaucoup pour l'en draper.

« Il faut un Dieu à toute âme puissante. S'il n'avait eu Jésus-Christ, dans l'impuissance d'en avoir aucun autre, il eût donné dans quelque désespoir infini. Il n'avait pas l'âme froide d'un Spinosa, raison parfaite et glaciale. Il était bien trop grand pour se suffire de lui-même, comme font ces petits. Se plaire à soi marque la force, mais jusqu'à un certain point seulement.

« Pour que Pascal supportât la vie, il était nécessaire qu'il crût. Il a eu la foi la plus vive. Et la preuve, c'est qu'elle était triste. Les simples d'esprit sont seuls joyeux : cette récompense leur est acquise. Une grande âme qui croit est toujours triste. Car elle est dans le

monde comme Colomb revenant d'Amérique : et elle pense que le monde est peu.

« Le mot oreiller, que dit Montaigne, a beaucoup de douceur, en effet : il est bon aux têtes bien faites, qui le sont au tour commun. Mais il n'y a point de repos sur cette plume à des têtes singulières. Il en est qui ne peuvent dormir sur le duvet.

— De toutes parts, observai-je, on les accuse alors de maladie.

— C'est le propos vulgaire, qui a, d'ailleurs, sa vérité. Tous, nous sommes des malades qui périclitent. La maladie est mortelle, c'est le mot : et l'issue en est sûre. Les plus heureux ne connaissent pas leur maladie, ou la portent en riant. Un peu de santé change toute la vue des choses. Mais ceux dont l'âme est non commune payent de leur santé cette maladie-là. Pour toujours ils sont malades. Ne renient-ils pas la joie ? Et cependant qu'ils en sont riches parfois, et qu'il en est, dans leur nombre, qui l'aiment. Mais ils ne veulent plus y croire ! Les partis de la volonté sont les plus beaux de tous. Ce sont ceux de l'Intelligence qui a pénétré l'abîme du Cœur. Et la beauté de l'âme ascétique est là.

ASCÉTISME DU CŒUR

III

ASCÉTISME DU CŒUR

L'ASCÉTISME du cœur est le triomphe le plus rare de l'âme. C'est l'exercice de prédilection pour les âmes qui n'ont point de semblables. Il est la grande tentation des plus saintes, qui l'envient quand elles le connaissent, mais sans pouvoir y atteindre, car bien peu y réussissent. Les âmes froides ne peuvent seulement pas comprendre en quoi cet ascétisme consiste. Et il y faut d'abord, en effet, des passions brûlantes, un feu qui se replie sur soi-même, qui se cache et se dévore.

J'ai connu des hommes épris de pénitence et qui eussent voulu avoir deux corps à faire souffrir, pour travailler leur chair d'une double souffrance. J'en ai vu d'autres, tentés par le zèle de charité, qui eussent créé les malades en ce monde pour leur donner des soins, les coupables pour les sauver, et les lépreux pour les entretenir. Mais ce n'est encore qu'une charité sans passion. Pour sainte qu'elle soit, elle a toute sorte de

limites; elle est même basse, parfois; car enfin il y a des degrés dans la sainteté même. Chacun est saint à sa manière, quand il l'est; ou plutôt, chacun qui peut l'être, ne le peut que d'une manière seulement, qui est la sienne. On ne doit rien demander à personne que d'aller sur sa voie, jusqu'au bout; et si c'est à deux pas, c'est qu'on n'a point de quoi fournir une marche plus longue. Il est admirable que toute égalité est vaine, si ce n'est devant la pensée unique qui nivelle tout, en réglant tout à son néant.

La plus belle route à la perfection et la plus difficile, où presque personne ne va, est celle que le cœur ouvre, dans l'ascétisme, à la passion. Et rien n'est si peu connu, car rien n'est si rare. La passion, rare en tout, l'est bien davantage quand elle se persécute pour décupler ses forces, et, quand elle les exerce uniquement afin d'en mettre la puissance doublée au service d'une amour parfaite. Ce feu de passion, elle l'alimente donc pour entretenir la flamme d'une lampe hors de toute vue, pour le plus grand nombre des hommes, et où tout l'égoïsme, incessamment renouvelé en sa source, ne brûle que de se consumer. Une fin presque divine est celle-ci : persévérer en soi-même au delà de toute mesure, pour soi-même s'immoler.

Les saints, en vérité, doivent en être tentés; et s'ils ne sont pas séduits, c'est que la prudence les retient au bord de cet abîme où l'orgueil séjourne. Puis, ils n'ont pas en eux assez de cette force surprenante, pour en avoir assez l'intelligence. Elle les attire par son mystère, et leur fait peur, comme la séduction. Pascal est l'homme de cette fin presque divine. Il ne veut pas qu'on le range parmi les saints. Sa grandeur, pleine

d'une humilité superbe, s'en confesse très indigne. Oh, que je le vois viser plus haut ! Et par ce qu'il voit, lui-même, au fond de son cœur, comme nul autre homme n'y a vu, ce grand chrétien s'emplit d'amertume ; et, il tremble.

L'ascétisme du cœur est l'exercice de l'homme qui dirige sa passion au terme de l'infini, et à ce terme seulement. De l'infini, il fait son objet unique, où toute cette passion s'applique, en tout moment. Là, un comble de passion sans cesse se dépassionne de tout et de soi, passionné d'une beauté unique, et d'une seule vérité, l'une ou l'autre étant la perfection.

Les cœurs froids n'ont pas de peine à se déprendre. Beaucoup de saints n'ont rien pu faire de mieux que d'être saints, sans doute ; mais plus d'un, peut-être, n'eût pas pu faire autrement. La charité peut être le pis aller d'une âme sèche et lente, à qui la raison persuade le beau parti de s'émouvoir. L'imitation de Dieu, ou un zèle décidé pour le devoir, ouvrent une vie inespérée à des hommes, honnêtes par nature, mais d'une vertu sans horizon jusque-là, et pour ainsi dire sans espoir. Parfois ils sont tels qu'ils font tort de leur vertu à la vertu même. Plus d'un sectaire froid ignore que la raison qu'il a est moins féconde que les torts qu'elle n'a point et qu'elle combat. Il y a, dans la vertu qui court le monde, beaucoup de paille, et l'apparence seulement de l'épi ; faute de cœur, l'épi est vide ; la moisson paraît belle, et sur l'aire on recueille à peine un peu de grain. Que de gens doux sans douceur, et que de mollesse ou de froideur qui paraît bonne ? Le plus souvent, la bonté n'est faite que du mal absent, comme la paix

entre les hommes résulte, non de l'horreur qu'ils ont de la guerre, mais de leur lâcheté à la faire.

L'ascétisme du cœur est donc une lutte et une victoire continuelle. La force la plus grande s'y exerce à vaincre sans cesse, pour triompher sans cesse d'elle-même. Voilà comme est Pascal. Son image seule conte ce combat perpétuel en traits inoubliables. L'extrême tristesse de ce visage sans maigreur, la profonde attention de ce regard penché ne parlent pas d'une âme naturellement sainte. Toute la puissance de cette âme est cachée. Le front de l'homme fuit ce que ce regard rêve en lui-même, tant il l'a pris à soi ; et tout ce que cette bouche, si avide à la fois et si dédaigneuse, s'avance pour goûter, le menton en dément l'appétit, et le ravale.

Il n'y eut point, je le sais, d'homme plus passionné que celui-là. A cause de sa passion, il est malade. A cause d'elle, il aime, il appelle, il attend Jésus-Christ comme personne ne le pouvait faire ; non pas seulement en fidèle ; non pas seulement en fils prosterné qui espère, ou qui craint, ou qui court au-devant de son père ; mais, en propre participant des plaies. Il les ressent aussitôt que pensées. Les extases des plus grands saints ne sont pas plus humbles que les siennes, et il en est de plus amoureuses. Mais leur humilité tient plus de la faiblesse que celle de Pascal qu'il tire de sa force. Leur amour est de créature ; et l'amour de Pascal est, en quelque sorte, de compagnon et de héros souffrant au côté de son maître. Familiarité sublime que celle-là, dans l'agonie, dans le sang, dans les angoisses humaines où la mort d'un Dieu est toute trempée. Familiarité dans

ce qu'il y a de plus auguste et de plus fort, où la passion s'est faite si grave qu'elle tombe, de tout le poids infini dont elle s'est chargée, sur le cœur de la mort, et d'une mort divine. Dans une telle âme, une telle douleur est seule éternellement présente, en son mystère. Et enfin, elle est seule enviable.

Il ne faut pas moins pour tirer de soi un homme si fort au-dessus des autres hommes. Voilà les délices où toutes les autres ensemble ne se comparent point, car peut-être elles s'y anéantissent.

C'est à les goûter seules que Pascal se destine. Il dirige tout le feu de son cœur sur ce foyer. Il est brûlant, même quand il paraît de glace. On ne l'a point connu ni approché, sans l'aimer ou le haïr. Tiède en rien, il n'a pas trouvé de tièdes. Son père a pleuré de joie, dès l'origine, à la vue du fils qu'il s'était donné. Pascal a mis toutes les femmes de sa famille en sainteté. Il effraye M. de Sacy, et ne fait point peur à sa servante; mais, au contraire, superbe malgré tout, et superbe caché, ce qui le fait deux fois l'être, il est simple avec elle; il peut être humble avec cette bonne femme, sans penser à son humilité, idée qui la ruine. C'est pourquoi Pascal vit seul, et se retire dans une chambre, avec un mendiant et de pauvres gens. Il ne veut pas même d'une cellule dans un cloître, ou dans un logis de famille. Il sait bien qu'il ne peut toucher à la vie, sans l'embrasser d'une étreinte puissante; et qu'enfin vivre, pour un homme de sa sorte, c'est toujours dominer. Il prévient sa sœur et son père du danger de l'aimer trop; et plus il use de termes froids, plus je le sens qui se défend du trop d'amour lui-même. Ou même est-il trop grand pour s'en défendre : il prend le flot de cette pas-

sion, il le précipite et l'accroît; mais il le détourne sur ce qui n'est plus rien de propre au moi. Il parle contre les attachements du monde, non pas en homme qui se dépouille, mais en avare secret, qui thésaurise un trésor incalculable, d'une espèce inconnue. L'ascète, qui ne l'est que selon la chair, a beau tomber de fatigue et de peine : il a l'expression de la joie; il est tranquille, comme tout ce qui se dépassionne; et s'il chante les louanges de sa victoire, les paroles sont en vain les plus chaudes : elles sortent d'une bouche froide. Il est bien nécessaire qu'il en soit ainsi : un corps sanctifié se mortifie assez pour faire un lit commode à une âme sainte. Mais Pascal prononce des sentences glacées avec une langue et des lèvres brûlantes.

Le fiévreux Pascal livre sa vie froide à ce monde, qu'il ne veut pas aimer; il réserve les tisons de son âme à l'amour unique et caché qui est tant digne d'être aimé et où la parfaite douleur elle-même est aimable. Tel est l'ascétisme du cœur : il ne ruine point ses passions par esprit de charité. Il n'est que passion pour cette charité. Il est si fort qu'il réclame tout l'homme, sans en retrancher rien, afin de se consacrer, dans toute sa force, à ce qui la mérite toute, et accrue plutôt que diminuée.

L'état de lutte ne saurait aller plus loin. Pascal s'y assied, d'une volonté maîtresse, comme le confesseur de la foi au lieu de son supplice. Pascal n'élude rien. Il ne le daigne pas. Voilà à quoi sert d'être bon géomètre jusque dans la sainteté. Il préfère outrer la rigueur du combat. La difficulté infinie est la séduction suprême pour le cœur d'une force infinie. La passion de Pascal fait la guerre à sa passion, comme au seul

ennemi digne d'elle, et elle lui en fournit des armes. Pascal vit dans la fièvre, le tremblement, et les délices tristes de ce cœur qu'il nourrit et qu'il dévore.

Pascal, malade dans sa chambre, est un des plus grands spectacles qu'il y ait de l'homme. Il fait mettre à ses côtés un mendiant, malade comme lui. En d'autres temps, un pauvre; et, d'abord j'en suis sûr, un homme, quel qu'il soit, c'est toujours un malade. Celui qui souffre dans son corps ne l'est que deux fois. Mais la maladie originelle, et mortelle dès l'origine, qui la guérit? — C'est la vie.

A l'époque où il n'avait pas rompu avec le monde, l'ami de Pascal devait être son malade. J'imagine que c'était Miton, et surtout parce que Miton devait voir en Pascal son malade. Pascal n'a jamais quitté Miton : il l'avait pris en lui; il n'en était pas troublé, comme on veut dire : Miton est athée et ne doute pas; c'est une assez bonne tête. Mais meilleure elle est, mieux Pascal en fait sa cible. Elle est fière de sa raison: il faut qu'elle le soit : sans quoi, quel profit à l'abattre?

Ce puissant Pascal va-t-il humilier une pensée affaiblie? Vous n'en jugez que par vous et vos commodités. Pascal accroît son ennemi, pour l'accabler. Il attend d'avoir si mal aux dents qu'il trouve la cycloïde; et, du reste, il en propose le problème à toute l'Europe, dans le dessein qu'on ne peut nier, d'humilier tout le monde. Outre qu'il est jésuite, le Père Lalouère apprend ce qu'il en coûte de vouloir se dérober à cette humiliation. Mais où l'on ne voit que l'orgueil, ou même la mauvaise foi de Pascal, je reconnais son humilité superbe. Pas plus qu'au doute, il ne laisse point de

place en lui à la contradiction. Il ne méprise point la géométrie en lui-même, mais dans les géomètres : car ils ne sont que géomètres. Et de petite géométrie. Jusqu'à la fin de sa vie, il veut au contraire porter l'esprit géométrique au comble de sa force. Il doit à un effort incroyable de la géométrie pure les fondements mêmes du calcul de l'infini. Il ne méprise donc point la géométrie : il l'abaisse. Que sert d'abaisser ce qui n'est pas très haut ? — Il honore toujours Fermat ; et s'il en veut à Descartes, c'est en partie que la mathématique de Descartes n'exerce pas assez l'esprit. La grandeur de l'esprit lui est chère : mais il la mesure.

La solitude est le lieu de l'orgueil et de l'humilité. Elle y est également propre. La grande âme humilie son orgueil en secret : c'est une armure qu'on porte dans le monde et dont on se délivre. Mais on met de l'orgueil même à dépouiller l'orgueil. C'est pourquoi les quatre murs d'une chambre où l'on est seul sont l'espace qu'il faut à cette discipline. On ne s'arrête pas à la première peau ; et nulle pudeur n'empêche de tout ôter. Et enfin l'on est plutôt un grand saint que bon connaisseur de soi-même. Les enfants et les simples pourraient dire qu'ils ne craignent pas la bonté, ni celle d'autrui, ni la leur. Mais Pascal se dira toujours : « Je crains ma bonté même, parce que je la connais. »

La vue de cette chambre, où Pascal est retiré, émeut le fond de mon âme. Pascal fait son lit, et se sert lui-même : cette idée me plaît, qu'en ce que les autres pourraient faire pour lui, il les supplée, lui que nul homme au monde n'eût alors suppléé en ce qu'il a fait. C'est où l'on connaît la vraie grandeur. Mais il est bien

plus grand par l'amour où sa passion se consacre, que par où il force son cœur à s'oublier.

Il me semble qu'il s'estime avec douleur et se désaime, à mesure qu'il aime les hommes et les mésestime. La charité, où il exerce son cœur, est une recherche passionnée de l'amour unique. Il est donc vrai, et l'on éprouve à toute heure, quand la première en est venue, ce sentiment si hardi et si triste que l'amour passionné de Dieu implique un amour des hommes, qui puisse aller même à l'entier sacrifice, — mais dédaigneux de soi et plus encore d'eux.

Pascal entretient un commerce familier avec le sépulcre. Voilà encore à quoi la solitude d'une chambre est bonne. Cette intimité avec la fièvre de la mort n'a point du tout la froideur d'une pratique dévote ; à plus forte raison ne l'a-t-elle pas des vues inanimées où les esprits sans vie se plaisent, et beaucoup de philosophes. L'entretien de Pascal avec la mort n'est pas une conversation vaine ; car le sépulcre, où Pascal prête sans cesse l'oreille, n'est pas vide. Pascal, au contraire, y voit couché tout l'univers, qui y tient, et quand il parle, il attend la réponse d'une voix éternelle.

Aussi Pascal peut tout dédaigner ; et, s'il le faut, se soumettre à tout. Car où est le tyran, la chaîne, le supplice même, y parût-il soumis, où son âme en vérité n'échappe ?

Pascal ne sort plus guère de sa chambre que pour se rendre à Port-Royal, ou à l'église. Et, quand il est dans la rue, il vit de même entre les quatre murs de la solitude, comme au moment où on l'y trouve assis.

C'est ce Pascal de la solitude, que je vois parler, un

soir d'hiver, à une fille de la campagne, l'ayant trouvée sur la place, errante, jeune et belle, seule, en haillons, presque perdue comme un enfant. Il ne peut la voir, sans penser avec une ardeur égale à sa perte, où elle a déjà le pied, et au salut où il veut la conduire. La séduction de l'innocence est sans pareille pour les esprits qui en connaissent l'espèce fragile. Il la prend avec lui ; il la met entre les mains d'un prêtre, il veille à sa nourriture et à son vêtement ; enfin il est sûr de l'avoir ôtée à l'abîme de la chair, où elle devait tomber. Tant qu'il vit, cette action reste cachée. Mais quand il est mort, on la publie ; et elle n'en reste pas moins voilée aux yeux de ses amis, et de sa sœur qui l'admirent. Ils ne la voient en lui, que comme elle eût été en un autre : et pourtant, quelque saint homme eût été celui-là, il ne pouvait pas être Pascal, ni sage à sa manière. Ce n'est ni par piété froide, et détachée de la créature, quand elle s'attache même le plus à son objet, que Pascal agit, ce soir-là. Ce n'est pas, non plus, par charité pour cette fille : perdue, elle eût peut-être goûté des plaisirs, qui la fuirent sauvée ; elle les eût peut-être préférés à ce qu'ils coûtent ; et enfin, si elle avait eu le choix entre les deux bonheurs, celui de la perte l'eût faite plus heureuse, de son propre aveu sans doute. Car ce monde est plein d'ombres, qui ne souhaitent qu'un peu de vent, pourvu qu'il souffle vers les bords où elles veulent être poussées. Le sage ecclésiastique, qui vante la vertu de Pascal à ce propos, n'en juge pas comme Pascal eût fait lui-même. L'homme qui a mesuré à une ligne près le nez d'où dépend l'empire du monde, ne s'abuse pas sur le prix d'une petite fille. S'il la sauve, c'est beaucoup moins pour elle, que pour l'amour passionné de Dieu,

où l'ascétisme du cœur l'incline. Cet amour ne va pas sans la haine de la nature. Pascal, qui prend cette fille par la main, ne s'inquiète guère d'une once de sa chair, en plus ou en moins. Mais il brûle de zèle pour une autre cause, qui en vaut la peine, celle-là : ce qu'il en fait, c'est pour vaincre et ployer la nature. Son délice est de la contrarier. Il veut qu'elle ait le dessous ; et cette bête terrible, ce monstre tout en appétit, insatiable, il faut l'affamer, si l'on rêve de le réduire ; voilà une lutte digne d'un homme. Voilà un ennemi pour Pascal.

On dit de beaucoup d'hommes qu'ils valent mieux que ce qu'ils font. Et c'est le contraire qu'il faut dire, et qui est vrai. Car cette opinion les vante, comme toute la force de leurs mensonges. Presque tous les hommes valent encore moins que le peu qu'ils font ; et la preuve en est bonne, de la grande peine qu'ils ont à le faire. Pascal est du petit nombre en qui l'homme passe infiniment les actions. Le livre de Pascal est le plus beau qu'il y ait en France. Il ne contient rien, pourtant, qui vaille la Vie que la sœur de Pascal a écrite de lui, en quelques pages.

Cette femme, d'un esprit si solide, d'une vertu si ferme et si drue, ne put pourtant pas assez connaître son frère : mais il suffit qu'elle en ait eu le modèle sous les yeux, et qu'elle en retînt des traits, pour donner l'idée de cette grandeur incomparable : un homme que la nature a créé pour son triomphe, et qui ne vit que pour triompher de la nature.

Enfin, ce Dieu qu'il faut conquérir, Pascal touche à sa

conquête. Enfin Pascal est sur le lit de mort. Enfin, le voici comme un enfant : c'est qu'il meurt. Le temps en est venu : le plus haut effort de cet esprit l'a porté là, qu'il a le bonheur de l'innocence parfaite : qui est, pour l'homme, de n'être point.

Et pourtant, cette âme puissante, qui se croit toute à Dieu, est encore combattue. On dirait qu'elle ne veut pas de sa victoire. Elle livre un combat terrible à la chair. Tout un jour s'écoule dans l'agonie. A la fin, elle reçoit le prix. Avide comme elle est de toute fixité, sa grandeur se fixe : elle n'est plus.

mai 1899.

Il a été tiré de ce cahier vingt exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant ;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur ;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur ;

neuf exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 9 exemplaires d'abonnement ;

et huit exemplaires d'auteur, numérotés a, b, c, d, e, f, g, h *exemplaires d'auteur.*

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur ; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits ; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement ; l'abonnement sur whatman à cette onzième série est de deux cents francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume, J. Saling et compagnie successeurs), 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire* 2

DU MÊME AUTEUR *aux* Cahiers de la Quinzaine... 5

AUTRES ŒUVRES DE SUARÈS 7

visite à Pascal 9

I. — **à Port-Royal** 11

Un jour que le tumulte 13
On était au temps de la Pentecôte 14
L'abbaye a été vaste 15
Les Messieurs de Port-Royal 16
Les lilas, sur leur fin 19

II. — **Pascal** 21

Le musée, en forme de chapelle 23
Pascal, cependant 24
On retrouve, d'abord, dans ce visage 25
Un petit portrait de Pascal 25
Pour me faire savoir 26
« Il a distingué notre agonie 28
« Je m'assure qu'il y a des hommes 32
Déjà le jour baissait 33
« Quel homme en France 34
« Nul homme n'a aimé plus que lui 35
« Rien n'était donc trop difficile pour Pascal... 36
« Je perds cœur 38
M. de Séipse s'informa si les étrangers 39
Nous vîmes un bel arbre 40

« La philosophie n'est pas même..... 43
M. de Séipse répéta lentement ces mots..... 47
Nous nous étions assis sur un tertre..... 48

III. — **Ascétisme du cœur** 53

L'ascétisme du cœur est le triomphe..... 55
J'ai connu des hommes épris 55
L'ascétisme du cœur est l'exercice..... 57
Il n'y eut point, je le sais..... 58
Ce puissant Pascal..... 61
La vue de cette chambre..... 62
C'est ce Pascal de la solitude..... 63
On dit de beaucoup d'hommes..... 65
Enfin, ce Dieu qu'il faut conquérir..... 65

Il a été tiré de ce cahier 69

Table de ce cahier..... 71

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour quatorze cents exemplaires de ce premier cahier et pour vingt exemplaires sur whatman le mardi 5 octobre 1909.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRAMER, Imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 4680

Dans les treize cahiers de leur dixième série, année scolaire 1908-1909, nos cahiers ont publié :

X-1. — PIERRE MILLE. — **l'enfant et la reine morte.** 3 50

X-2. — PIERRE HAMP. — **dix contes écrits dans le Nord** ..... ÉPUISÉ

X-3. — PIERRE HAMP. — *la peine des hommes.* — **I. — marée fraîche** ..... ÉPUISÉ

X-4. — PIERRE HAMP. — *la peine des hommes.* — **II. — vin de Champagne** ..... ÉPUISÉ

X-5. — SUARÈS. — **le portrait d'Ibsen** ..... ÉPUISÉ

X-6. — RENÉ SALOMÉ. — **plus près des choses** ... ÉPUISÉ

X-7. — MAXIME VUILLAUME. — *mes cahiers rouges.* — **IV. — quelques-uns de la Commune** ..... ÉPUISÉ

X-8. — MAXIME VUILLAUME. — *mes cahiers rouges.* — **V. — par la ville révoltée** ..... ÉPUISÉ

X-9. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe à Paris.* — **II. — dans la maison. — 1** ..... 2 »

X-10. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe à Paris.* — **II. — dans la maison. — 2** ..... 3 »

X-11. — MAXIME VUILLAUME. — *mes cahiers rouges.* — **VI. — au large** ..... 2 »

X-12. — DANIEL HALÉVY. — **le travail du Zarathoustra** ..... 2 »

X-13. — CHARLES PÉGUY. — **à nos amis, à nos abonnés** ..... 2 »

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle pendant le cours de cette série :*

Abonnement ordinaire	Paris, départements, Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie.....	**vingt francs**
	Autres pays de l'Union postale universelle.....	**vingt-cinq francs**
Abonnement sur whatman.....		**deux cents francs** pour tous pays

---

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; premier cahier de la onzième série; un cahier vert de 72 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

DEUXIÈME CAHIER DE LA ONZIÈME SÉRIE

GABRIEL TRARIEUX

le portique

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

139951
X 10/10

139951
X 1 10 1 10

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires : — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes ; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie ; et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct ; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement ; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci.

une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries ; tout y est classé dans l'ordre ; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Le présent *petit index* donne automatiquement pour tout volume et pour tout cahier indiqué

a) le numéro d'ordre de ce cahier dans le classement général de nos collections complètes, le numéro d'ordre de la série étant naturellement composé en grandes capitales de romain et le numéro d'ordre du cahier lui-même, dans la série ainsi déterminée, en chiffres arabes, de sorte que *V-17* par exemple doit évidemment se lire *dix-septième cahier de la cinquième série;*

b) la date du *bon à tirer,* ou, à son défaut, la date du *fini d'imprimer,* ou, à son défaut, la date du cahier même;

c) le prix actuel;

d) quand il y a lieu, c'est-à-dire pour nos éditions antérieures et pour nos cinq premières séries, la page du *catalogue analytique sommaire* où ce cahier se trouve catalogué.

Gabriel Trarieux, — *Émile Zola, homme d'action* (IV-5, *jeudi 4 décembre 1902*..... deux francs 185

— — les Vaincus, — *Joseph d'Arimathée,* — trois actes (IV-16, *mardi 7 avril 1903*..... trois francs 233

— — les Vaincus, — *Hypatie,* — quatre actes (V-13, *mardi 29 mars 1904*..... trois francs 346

— — les Vaincus, — *Savonarole,* — cinq actes (VII-14, *mardi 20 mars 1906*..... trois francs cinquante

DU MÊME AUTEUR

en vente à la *librairie des cahiers*

THÉATRE

Les Vaincus (Trilogie) :

Joseph d'Arimathée..... un volume
Hypatie..... un volume
Savonarole..... un volume

Drames modernes :

Sur la foi des Étoiles ..... un volume
La Guerre au Village ..... un volume
L'Otage..... un volume
La Dette..... un volume
L'Alibi..... un volume

ROMAN

Elie Greuze (Histoire d'un jeune homme) un volume

ESSAIS

La Lanterne de Diogène (Notes sur le théâtre)..... un volume
Les Petites Provinciales (Sites et portraits) un volume

POÈMES

La Chanson du Prodigue ..... un volume
La Coupe de Thulé..... un volume

POUR PARAITRE

Art et Croyance (Notes d'Esthétique).
L'Agonie Française (Roman).

le portique

139951
4/10/16

A ÉDOUARD ESTAUNIÉ

qui a écrit la *Vie Secrète*,
ce livre où j'ai mis un peu de la mienne,
en toute amitié.

G. T.

SONNET LIMINAIRE

Le Portique

Il suffit d'un seul cœur brûlant d'un feu mystique,
Abrité, dit Platon, derrière un petit mur,
Pour sauver de l'opprobre un peuple déjà mûr
Pour l'ombre, où les Vendeurs criards tiennent boutique.

Loin de la bacchanale où sombrait l'astre impur
De Rome, dans l'effondrement du monde antique,
Tel fut le haut destin des Sages du Portique,
Groupe ami, dont les voix alternaient sous l'azur.

Nous traversons comme eux une ère d'agonie.
Or, j'ai fait le serment, à défaut de génie,
D'être le cœur viril, sans crainte et sans remords,

Où survit invaincu tout l'orgueil d'une race.
Ce livre est le jardin à la blanche terrasse
Où je devise avec les Vivants et les Morts.

I

LA TERRE ET LES MORTS

Le Village

Village blanc, que baise l'aube printanière,
Sur qui les soirs pieux jettent un clair manteau
D'étoiles, doux village assis sur le coteau
Que parent la pivoine et la rose trémière;

Village féodal, couronné d'un château
Aveugle, dévoré par la ronce et le lierre,
Agonisant poudreux que blesse la lumière,
Comme un hibou crucifié sur un poteau;

Village dont le mail abrita mon enfance,
Entre tous les hameaux bénis du sol de France
Je t'aime : ton air pur, mes aïeux l'ont goûté.

C'étaient de simples hobereaux, sans renommée,
Gens braves; sous les Rois, ils servaient aux armées,
Et plantèrent aussi l'arbre de Liberté.

A un Ancêtre

Contre l'invasion, la rapine et le dol,
Contre la race brune, étrangère et retorse,
Refusant d'incliner et le cœur et le torse
Sous la haine du moine et le joug espagnol,

Tu défendis tes mœurs, ta croyance et ton sol,
Tu défias le sort d'une invincible écorce,
Et tu tombas, fauché dans la fleur de ta force,
Sans baisser ta paupière et sans fléchir ton col.

Héros calme, debout parmi le crépuscule,
Dont le sang par ma mère en mes veines circule,
Toi de qui la devise était : « Je maintiendrai ! »

Apprends-moi la fierté, dans un siècle d'affaires,
De souffrir sans espoir et d'agir sans salaire
Pour l'amour seul du Juste et la splendeur du Vrai !

A mon Père

Nul cœur ne fut plus simple et plus pur que le tien.
Tu marchais, ignorant du mal, vers la lumière,
Et tu fis, quarante ans, ta tâche coutumière,
Sobre, tranquille et brave, heureux comme un Ancien.

Lorsque vint l'ouragan hideux, je me souviens,
Où la France eût sombré sans quelques âmes fières,
Tu fis ingénûment, avec elles, litière
De tout ton clair bonheur, pour tenir tête aux chiens!

Donnant ton être sans compter, plus pâle à peine,
Moins meurtri que surpris de connaître la haine,
De juste tu devins héros, sans le savoir.

La Mort vint te surprendre au milieu de ta route,
Sans te faire souffrir, sans t'affliger d'un doute...
Et ton front s'inclina lumineux, dans le soir...

Le Logis

Logis de granit brut, et d'ardoise, et de lierre,
Dont le seuil par le pas des aïeux fut creusé,
Logis que le soleil et la pluie ont baisé,
Et que dore une joie auguste et familière,

Salut! Le Souvenir blasonne chaque pierre
Des chambres où des cœurs purs ont agonisé;
Là, sous un corps défunt, tel fauteuil s'est usé;
Ici, l'enfant joyeux entr'ouvrit sa paupière.

Berceau, lit nuptial et tombeau d'une race,
Tu gardes, dans tes murs mémorables, sa trace
Qui se fût dissipée on ne sait où sans eux,

Logis dont la charpente est de chêne noueux,
Propice tour à tour à nos deuils, à nos fêtes,
Humble comme un vieillard, sacré comme un prophète!

Dieux agrestes

Je n'ai pas négligé vos humbles dieux agrestes,
Horizons nus, sol gris par le chaume attristé,
Pays pauvre qui n'as de vivantes beautés
Que les jeux d'ombre et d'or des clairières célestes.

Dans tes sentiers herbus, de buissons abrités,
Que le rouge écureuil traverse d'un bond preste,
Dans tes champs, où l'if noir dénonce encor les restes
D'un martyr qu'isola sa farouche piété,

Sur tes coteaux pierreux que fouille l'antiquaire,
Où l'immortelle d'or jaillit du tuf calcaire,
Où pend l'aile des moulins à vent vermoulus,

J'ai longuement rêvé, cher pays de Saintonge!
Je te dois mes plus purs trésors : le goût du songe,
Le silence, et l'amour de ceux qui ne sont plus...

La Pierre Levée

Avant Rome et la Gaule historique, des races
Douteuses et sans nom, qui connaissaient le feu,
Domptaient l'auroch, taillaient le silex, et, par jeu,
D'un trait gauche y gravaient des dessins non sans grâce,

Vinrent de l'Orient pastoral en ce lieu.
Ces peuples nus vivaient au grand air, de leurs chasses.
Le soleil, qui éclaire et chauffe, était leur dieu,
Et ces blocs de granit farouches sont leurs traces.

Menhirs, dolmens, cromlechs, ces vastes minéraux
Que ne traîneraient pas, accouplés, vingt taureaux,
Et que dressèrent leurs bras forts, c'étaient des tombes.

Là, dormit notre ancêtre obscur, le chasseur blond,
Et son ombre, vers les forêts, par ce trou rond,
Sans doute, s'évadait parfois, quand le soir tombe.

Cimetière Gaulois

Des bagues, des colliers d'étain, des poteries,
Et la double framée, arme du chef Gaulois,
Voilà ce que la bêche a heurté, près du bois
De frênes dont l'ombrage atteint la métairie.

Ce peuple enfant, premier vaincu de la Patrie,
Traqué par Rome ainsi qu'une horde aux abois,
Avait ses dieux, ses mœurs, ses coutumes chéries,
Avant que le Latin l'eût plié sous ses lois.

Près du guerrier défunt, on plaçait sous la terre
Tous ses trésors, afin que le Mort solitaire
Pût les étreindre encore, après qu'on l'inhuma.

Pour nous, l'amour de l'homme est plus loin de sa bouche.
Nul aujourd'hui ne pourrait plus, quand il se couche,
Emporter avec lui ce qu'au monde il aima.

L'Amphithéâtre

Près de l'humble cité qu'entourent des jardins,
Après des mois obscurs de fouilles souterraines,
On a presque exhumé la gigantesque arène :
Voici le mur poudreux, le cirque, les gradins.

La mémoire s'enflamme, et l'on revoit soudain
Frémir devant les deuils des héros et des reines,
Sous le dôme d'azur de la voûte sereine,
Les toges blanches des antiques citadins.

Là, sous le masque hilare ou le masque farouche,
Plaute, Eschyle ou Sophocle ont parlé, par la bouche
D'une amoureuse illustre ou d'un mime défunt :

Œdipe en sang hurla près du mur octogone,
Et l'on pleura de voir disparaître Antigone
Sur la pente où ces lys exhalent leur parfum.

Pilotes

Le petit port de pêche abrite des colères
De la houle marine et du fleuve profond
Les bateaux blancs et noirs des pilotes qui vont
Guider les bricks parmi les récifs séculaires.

Dans l'ombre, entre les caps lourds de brumes qu'éclairent,
Sentinelles de flamme au splendide cordon,
Les phares : Cordouan, la Coubre et le Verdon,
Ils passent comme un chien sur la piste qu'il flaire...

Héros obscurs, marins épars sur nos voiliers,
Salut, vous dont la mort a fait ses familiers,
Frères !... Et nous aussi, nous sommes des pilotes,

Nous, poètes, dont l'œuvre est de guider la flotte
Des âmes, à travers les écueils du passé,
Vers le plein ciel du large où souffle un vent glacé !

Les Grottes de Méchez

Le fleuve jaune coule au ras des grottes blanches
Où naguère, proscrits du Roi, les parpaillots
Tinrent leur culte, paysans ou matelots
Dont le soleil levant dorait les faces franches.

Des villages côtiers, sur leurs esquifs de planches,
Avec leur Bible, ils arrivaient, traversant l'eau;
Sous ces voûtes, leurs hymnes graves, leurs sanglots
Retentirent, en la ferveur des vieux Dimanches...

Ils semblent bien fanés pour nous, ces jours de foi!
Citoyens désormais égaux devant la loi,
Sans fanatisme, il nous chaut peu que chaque Église

Prie en latin ou bien en français, à sa guise...
L'ouvrier seul, dans notre monde finissant,
Sait aujourd'hui, pour une idée, offrir son sang.

L'Abbaye de Landévennec

L'abbaye est croulante au bord du golfe bleu.
Mais une main pieuse, avec des feuilles vives,
Simula les arceaux, les voûtes, les ogives;
Et c'est un cloître vert qui s'offre intact à Dieu,

Non pas au Dieu vengeur, dont la guerre est le jeu,
Tyranneau du farouche essaim des hordes juives,
Mais à l'Être infini comme la mer sans rives
Qu'invoque le Brahmane, adorateur du feu.

Dans cette anse bretonne, où les flots qui sourient
Ont la douceur des lacs de Toscane et d'Ombrie,
La Mort même, la Mort perd son masque d'effroi:

Car le gai cimetière inclinant ses verdures,
Ses emblèmes, ses buis, jusque dans la mer pure,
Joint le lys à la tombe, et la rose à la croix...

Les Bernardines

J'ai vu sortir du cloître gris les Nonnes blanches
Quatre par quatre; elles chantaient; l'antique chant
Montait suave dans la pourpre du couchant;
Elles croisaient leurs mains légères sous leurs manches.

Au loin resplendissaient les neiges, avalanches
De lumière et d'azur au bord des monts penchant...
Mais les Nonnes passaient comme aveugles, cachant
Sous leurs voiles de lin leurs yeux purs de pervenches.

Troupeau mystique, elles prièrent humblement
Dans le vieux cimetière où le sable dormant
S'incruste d'ex-votos en coquilles marines.

Puis, en procession pâle, les Bernardines
S'en allèrent, psalmodiant leur chant divin...
Le chant se tut. Les monts pâlirent. La nuit vint...

La Grande Chartreuse

Ad quid venisti? Cur mundum reliquisti?
Vers quoi vins-tu? Pourquoi délaissas-tu le monde?
Ces mots sont inscrits là, sur le couloir de ronde
De la Chartreuse vide où rien ne retentit.

La devise latine, ô Passant, t'avertit
Que vécurent hier, en cette paix profonde,
Des âmes où Dieu seul pouvait jeter la sonde,
Fronts éblouis d'extase ou pécheurs repentis.

Vers quoi vins-tu? Pourquoi délaissas-tu le monde?
Mon cœur n'est plus chrétien, et pourtant il sentit
La grandeur de ces mots, sur quoi l'Ordre se fonde.

Je ne maudis pas ceux, Cloître, qui t'ont bâti,
Nous leur devons beaucoup: le fleuve aux eaux profondes
Est loin du glacier vierge et morne: il en sortit!

Port-Royal

Port-Royal, pur vallon, où l'enfant Jean Racine
Et l'infirme Pascal rêvèrent tour à tour,
Paysage suave et mystique séjour
Où fleurit la plus noble et stricte discipline,

Louis Quatorze en vain, d'une main assassine,
Rasa tes murs, dont l'ombre importunait sa cour.
Un tenace parfum d'incorruptible amour
S'exhale de la tombe où l'on mit Jacqueline.

Tant qu'aux lèvres rira le clair parler de France,
Tu vivras, Port-Royal, et la désespérance
Saura qu'il est sur terre un asile où guérir.

Chacun de nous, tes fils, qu'enserrent mille entraves,
Reprend force en ces lieux solitaires et graves
Où des cœurs de sa race ont su vivre et mourir.

La Cité des Ombres

O Versailles, cité des rois, cité des ombres,
Le temps en deuil pleure sans bruit sur tes décombres,
Ton parc désert, ton château vide et ta forêt,
O Versailles, cité des siècles!... On dirait,

Lorsque le soir éteint sa pourpre en tes lacs sombres,
Et baise, sur leurs socles purs, tes dieux sans nombre,
En tes bosquets où Pan module un air discret,
Qu'un clair cortège de fantômes apparaît,

Qu'il se répand sur tes perrons, sous tes ramures,
Qu'il égrène, aux charmilles brunes, ses murmures,
Et, sous le dôme vaporeux du ciel pâli,

Que tes seigneurs, que tes abbés, que tes marquises,
Entrelaçant en gestes lents leurs mains exquises,
Dansent en chœur quelque pavane de Lulli!

Au Luxembourg

Au Luxembourg, qu'une princesse dessina,
Passent des museaux clairs et des masques macabres :
Mimi Pinson minaude à tel porteur de sabre,
Et ce jurisconsulte rogue entre au Sénat.

Le groupe s'y rassemble, en belliqueux palabres,
Des jeunes fous qu'une chimère illumina,
Étudiants barbus et tragédiens glabres
Que gonflent d'héroïsme Athalie ou Cinna.

Tout ce monde, en jasant de la Cité meilleure,
Va mêlant l'utopie aux refrains, jusqu'à l'heure
Où l'eau se décolore aux vasques de granit,

Et nargue, fête heureuse ondulant sous les arbres,
Le Passé, Faune triste en sa gaine de marbre,
Des grelots de son rêve, où tinte l'infini !

Le Régiment

Le Régiment, avec ses clairons, ses fanfares,
Ses appels brefs par trente bouches de métal,
Communique à la foule un délire brutal
Plein du ressouvenir des époques barbares.

L'antique instinct nomade inassouvi s'effare
En l'œil blasé de tel oisif occidental,
Et, pour venger l'injure faite au sol natal,
Ce flâneur partirait demain, malgré ses tares !

Et nous, allègrement, nous partirions aussi
— Nous qui rêvons la paix — pour une haute guerre ;
Ce n'est pas sans remords que nos cœurs sont transis,

Et que nous regardons, race où l'on ne nait guère,
L'Astre de notre Force, éblouissant naguère,
Décliner lentement, dans la brume obscurci !

II

LA FEMME ET L'AMOUR

Chanson

Nous n'irons plus au Bois, les roses sont coupées
Sur la pelouse rase à l'ombre du couvent
Dont naguère nous fleurissions dans les cepées
Nos fronts suaves, où soufflait le léger vent !

Nous n'irons plus au Bois, les roses sont coupées !
Dans la ronde les morts se mêlent aux vivants;
Les enfants blondes qui jouaient à la poupée
Nous quittèrent, hélas ! pour d'autres, en rêvant...

Nous n'irons plus au Bois cueillir les aubépines,
Ni la mûre vineuse aux broussailles d'épines
Qui faisaient le sang rire en perles sur nos doigts...

Seuls, nos chers souvenirs vont, sous la lune blonde,
Renouer, elfes blancs, nos frémissantes rondes...
Nous n'irons plus au Bois ! nous n'irons plus au Bois !

Autre Chanson

Nous avons trop aimé les roses maladives,
Les roses sans parfum qu'on achète en hiver;
Nous avons trop aimé les Passantes lascives,
Dieu ait pitié de nous ! et la chanson des vers !

Nos cœurs tremblent dans l'ombre, et nos mains sont oisives;
Nous avons trop erré sous les grands arbres verts,
Quand l'Aube triomphale illuminait les rives
Du monde, noces d'or de l'antique Univers !

Éperdus de désir comme le phalène ivre,
Nous avons trop rêvé, nous n'avons pas su vivre,
Butinant toutes fleurs, sans songer au miel roux.

Le soir vient, le jour meurt aux vitres taciturnes,
Nous sommes sans couronne en la chambre nocturne...
Dieu ait pitié de nous ! Dieu ait pitié de nous !

Jeunes Filles

Jeunes Filles, ô vous toutes les Marguerites,
O vous les Cendrillons, ô vous les Béatrix,
Qui, dans vos frais réduits fleuris de clématites,
Rêvez de beaux tournois dont vos cœurs sont le prix,

Jeunes filles dont le pur corsage palpite,
Malgré votre front calme et vos gestes contrits,
Mais dont l'âme, enfantine encore, est trop petite
Pour héberger l'amour, sa colère et ses cris,

Ah ! vous ne pouvez pas deviner, jeunes filles,
De quel enfer impur les yeux des hommes brillent,
Eux en qui le désir a sonné plus d'un glas,

Lorsque, parmi les grelots d'or des soirs de fête,
Ils vous prennent la taille et vous grisent la tête
D'un geste un peu plus tendre ou d'un mot dit trop bas...

Fiancées

Calmes, d'un peu d'orgueil à peine compassées,
Parmi la fête des regards, à pas très lents,
Sous le frisson de soie et d'or des voiles blancs,
S'en vont ces déités d'un jour, les Fiancées.

Vers l'Église où, suave, en houles cadencées,
Se déroule un triomphe d'orgues et d'encens,
Elles vont, l'œil mi-clos sous les cils frémissants,
Fronts sonores aussi de chantantes pensées.

Elles s'en vont, les Vierges blondes, cœurs ravis;
Leur pied indolemment foule sur le parvis
Les myrtes nuptiaux en neigeuses jonchées,

Et ces Enfants d'hier encor ne savent pas
Que ces débris de fleurs qui craquent sous leurs pas
Sont leurs illusions à tout jamais fauchées !

Courtisanes

Dante, le noir troupeau des amantes illustres
Qu'emporte l'éternel tourbillon des damnés,
Sans descendre aux enfers, je l'ai vu promener
Dans la salle aux relents fétides et lacustres :

Là, des snobs en frac noir se mêlaient à des rustres ;
Un orchestre égrenait des flons-flons surannés ;
Des filles au regard cynique, au teint fané,
Passaient, louves à jeun, aux lumières des lustres

Je songeais : il y a, quelque part, des verdures,
L'eau courante, le vent sur les bois, l'herbe pure...
Elles ont bu le lait d'une femme... Aujourd'hui,

La luxure les tient, mouches d'or, dans ses toiles...
L'une d'elles soudain m'accosta. Je m'enfuis.
Dehors, au ciel d'hiver, scintillaient les étoiles.

Premier Amour

J'avais quinze ans, elle, seize ans. Elle était grande,
Svelte, et pareille au tronc argenté du bouleau.
Son sourire était pur. Nous errions dans la lande
Et le vieux parc où le soleil s'endort dans l'eau,

Et c'était mon Premier Amour... Ah ! qu'il descende
D'un pas lent ou rapide au seuil gris du tombeau,
Quel homme avant la mort t'oubliera, claire offrande
Des sombres jours, aumône éclatante, ô Flambeau ?...

J'ai croisé par hasard, au fond d'une voiture
Publique, parcourant un vague prospectus,
Assise, avec un air de fatigue et d'usure,

Un beau soir de Dimanche, en des quartiers perdus,
L'ombre en robe fanée et la morne figure
De mon Premier Amour, qui ne souriait plus...

D'après la Vita Nuova

Lorsque j'ai rencontré pour la première fois
La Dame dont les yeux sont toute ma lumière,
Sa robe était couleur de lys dans l'aube fière...
Je tremblai comme oyant Dieu même par sa voix !

Lorsque je la croisai pour la seconde fois,
Sa robe était couleur de sang, et sa paupière
Baissée ; elle évita ma route coutumière...
Un archange en pleurant m'a suivi dans les bois !

Depuis, j'ai dû quitter tes collines, Florence,
La croix sainte, le Dôme et mon San Giovanni
Pour les rives d'exil, et, aux routes de France,

J'ai connu l'amertume et le pain du banni...
O Florence, j'ai fui ton beau fleuve et tes portes,
Et mon corps est errant comme les ombres mortes.

Odyssée

Jadis, j'appareillai sur la mer en délire
Vers l'île d'émeraude et l'azur argenté
Où, triste, noble et nue en sa captivité,
La Princesse attachée au roc sombre soupire.

Quand les sirènes d'or de l'abîme ont chanté,
Elles par qui le vœu des plus fermes chavire,
Je me suis fait lier au grand mât du navire,
Et mes cris de fureur ne l'ont pas arrêté...

Voici le port : je puis y détendre mes voiles,
Et songer, sous l'œil clair des premières étoiles
Où s'attarde un reflet de l'astre disparu ;

La Princesse captive et son île, des fables !
Mais ce resplendissant mensonge, auquel j'ai cru,
Jette encore en mon cœur des lueurs ineffables.

L'Amour et la Mort

L'Amour est ceint de myrte, et la Mort de cyprès.
L'Amour folâtre rit à l'Aurore indulgente,
La Mort penche son front dans le soir qui l'argente.
L'un porte l'urne d'or, l'autre l'urne de grès.

L'Amour chante, et s'en va vers la Mort par degrés.
C'est, sous les bois profonds, une invisible sente;
Les pas du dieu ne marquent point sur la descente,
Et, peu à peu, l'ombre enténèbre la forêt.

Nul n'a pu de ses yeux voir le baiser farouche
Que l'Amour et la Mort se donnent sur la bouche,
Ou nul n'est revenu pour le dire aux Vivants;

C'est le secret des eaux, de la terre et du vent,
C'est le secret de l'arbre et de l'ombre inconnue.
Car la terrible Mort devant l'Amour est nue.

La Mort de l'Amour

Qui que tu sois, Passant, ou prospère ou puni
Par le sort, vierge, éphèbe, ou femme libertine,
Entre, jette une fleur sur la bière enfantine
Que recouvre un drap blanc, d'eau lustrale béni.

Ici, dans cette tombe étroite comme un nid,
Dort à jamais l'Enfant dont la grâce mutine
Rayonnait sur la terre où l'abeille butine,
L'Amour, par qui deux cœurs ont connu l'Infini!

Quand il est mort? Hier au soir, dans cette auberge.
On a clos les volets pour que brûlent les cierges,
Mais je sais que dehors, hélas! le soleil luit.

Les dieux mêlent toujours la joie à l'épouvante.
Qui j'aimais? Laisse-moi le taire... Elle est vivante,
Passant, mais notre amour est mort... Pleure sur lui!

Épitaphe

Passant, je fus heureuse et n'aimai qu'un seul homme.
Artiste, il était faible, il a trahi sa foi.
Mais il me revenait plus frémissant; et comme
J'adorais sa musique, il en a fait pour moi.

Célèbre, adulé, fier, s'il est de ceux qu'on nomme,
Il m'a dû sa grandeur, sa gloire et son émoi;
Si j'ai pleuré par lui, si j'ai souffert, en somme
Souffrir pour ce qu'on aime est doux : ce fut ma loi.

Lorsque je vis mon charme et ma fraicheur de femme
S'éteindre, je mourus, suprême effort de l'âme.
Devant mon lit de mort lui vint son plus beau chant.

Vers d'autres est allé son léger cœur d'artiste,
Non sans remords, peut-être — il n'était point méchant. —
Va lui dire, Passant, que je ne suis pas triste...

Départ

Encore un jour, un pauvre jour, et c'est fini!
Le temps, pour l'astre bref, de terminer sa course,
Nos lèvres, qui buvaient à la divine source,
Se heurteront à la muraille de granit.

Je vous regarde fuir comme un pauvre bénit
Celle de qui l'aumône a délié la bourse;
Lointaine, aussi lointaine, hélas! que la Grande Ourse,
Vous allez disparaître à l'horizon terni!

Je ne reverrai plus, Fée aux robes légères,
Ni votre jupe rose au milieu des fougères,
Ni vos yeux d'or dont l'aube éclaira mon chemin...

Ah! faut-il que l'instinct le plus puissant nous leurre,
Et qu'on quitte en pleurant la Volupté qui pleure,
Sans lui baiser la bouche et lui prendre la main?...

Séparation

Je me rappellerai toujours, femme au cœur tendre,
Ce banc dans le chemin solitaire, à Neuilly.
Le bois désert était par l'automne endeuilli,
On voyait par instant une feuille descendre

D'un arbre vers le sol, et nous pouvions entendre
L'aboi des chiens hurlant au loin dans les taillis.
O comme, en ce soir là, mon cœur a défailli
D'incertitude, et comme il fut près de se rendre!

Mais la vie entre nous creusait ses noirs abîmes,
Plus profonds que la mer, et des ombres sublimes
Nous appelaient dans l'air nocturne, avec des cris...

Je ne sais plus les mots qu'alors vous entendîtes.
Je sais que, nous étant levés, vous vous perdîtes,
Chère Épave, en l'océan triste de Paris!

Orphée

Chanteur sacré, resplendissant de ton délire,
Qui descendis, par le funèbre corridor,
Vers la rive infernale où l'eau même s'endort,
En tendant vers les dieux d'en bas ta grande lyre,

En vain, à tes sanglots, ces dieux mornes pâlirent,
En vain, vers le printemps terrestre et l'aube d'or
Te suivit l'ombre en deuil, enamourée encor :
Tu ne revis jamais Eurydice sourire!

O Prince des Amants, ta blessure et ton deuil
Sont les nôtres... J'aimais. J'ai perdu ma maîtresse
Au corps délicieux, sans qu'elle entre au cercueil.

La mort n'est pas toujours la suprême détresse;
J'adore une Vivante, et n'ai plus sa caresse...
L'Érèbe n'est pas mieux défendu que son seuil!

La Chute

Vous avez traversé le ciel clair de ma vie
Comme une étoile d'or les soirs calmes d'été,
En laissant dans l'air tiède un sanglot de clarté,
Un vif frémissement de lumière ravie.

Mais, dès qu'il a fini son parcours enchanté,
Le bolide brûlant que sa course incendie
Vient s'abattre, fumeux, sur la terre engourdie
Tel un Titan déchu, noir de foudre et dompté...

L'étoile d'or n'est plus qu'un bloc sans étincelle!
Ainsi, mon pauvre Amour, ayant rayé de l'aile
La ténèbre mélodieuse et l'éther bleu,

Vous tombâtes dans un lieu perdu, faible Archange...
Là, depuis lors, s'élève un monolithe étrange,
Un fragment d'astre mort, la carcasse d'un dieu!

Soupir

J'ai dit mon grand amour, comme on chante un cantique,
Sur le désert des eaux, sous le désert des cieux,
Voyageur prisonnier d'un songe, insoucieux
Du sourire éternel qui ridait l'Atlantique.

Dans les soirs fulgurants et les aubes mystiques,
Sous des astres plus purs, dont s'étonnent les yeux,
J'ai dit mon grand amour aux abîmes antiques
Où l'Atlantide endort son front mystérieux.

L'océan séchera comme un peu de rosée;
Les étoiles, ainsi que des lampes au vent,
Une à une mourront dans la nuit apaisée:

Mais ce soupir léger vers ton ombre de femme,
O mon sublime Amour, demeurera vivant
Tant que Dieu gardera le souci de deux âmes...

Orgueil

Puisque tu m'as aimé, je suis sûr de la gloire.
Le monde est à celui qui s'empare d'un cœur.
Parmi les malheureux c'est peu d'être un vainqueur;
Avoir eu ton sourire est une autre victoire!

Ceux-là peuvent descendre seuls dans la nuit noire,
Sans cortèges sacrés, sans palmes et sans chœurs,
Que la Femme a trahis, en un soir de rancœur,
Ceux-là peuvent périr tout entiers, sans mémoire.

Tu m'as aimé, je vis, plein d'espoir et d'orgueil,
Tu m'as élu moi seul, ô ma seule maîtresse,
Je ne crains rien des jours, leur insulte ou leur deuil;

Car je saurai sculpter le Songe qui m'oppresse,
Puisque l'Amour fécond m'a béni sur le seuil...
Et même dans la Mort je rirai d'allégresse!

Le Sacrifice

Tu es, ô mon Amour, pareil aux dieux sauvages
A qui plaisaient l'odeur du sang et du carnage,
La colombe égorgée et le meurtre sans fin,
Et dont seule la chair rassasiait la faim.

Tes victimes, ce sont d'innombrables visages.
Toute la vie offerte et ses folles images
De qui la grâce enivre, hélas! comme le vin,
Je les sacrifiai sur ton autel divin.

Prêtre et bourreau, pour plaire à ta farouche idole,
Je ne regarde pas celles que je t'immole,
Et me couche, leur sang à mes doigts, sans remords;

Mais parfois, dans la Nuit expiatrice, en rêve,
Je suis environné d'ombres qui se soulèvent...
O mon Amour, tu as exigé bien des morts!

Le Cheveu Blanc

Le léger cheveu blanc que sur ta chère tête
Tu surpris ce matin, penchée à ton miroir,
Va, ne l'arrache point ! Je t'aime assez pour voir
La neige auréoler ton front d'une autre fête.

Le pacte qui me lie à toi vaut, ma conquête,
Pour l'hiver et l'été, pour l'aurore et le soir,
Et que ton deuil de veuve un jour vienne s'asseoir
Le premier sur ma tombe est ma seule requête.

Que d'autres, égarés par une ombre, promènent
De plaisir en plaisir leur triste chair humaine,
A leur guise ! Ils n'auront rien connu de l'amour !

Qui voit une âme vivre, il la trouve infinie.
Je n'aurais pas goûté sans toi, ma sœur bénie,
La douceur de vieillir sans crainte, au fil des jours...

Le Lis des Dunes

Les peintres primitifs encadraient les visages
Des sites où s'était déroulé leur destin,
Hameaux, clochers bleuis, rivières, paysages
Argentés par le soir, dorés par le matin.

Ils eussent modelé ton front chaste et hautain,
Ta bouche ferme, tes mains longues, tes yeux sages,
Sur un océan lisse, immobile et lointain,
Avec, peut-être, un vol de plumes en voyage...

Car ton âme un peu triste a la sérénité
De la mer, qu'à jamais enchante une clarté,
Azur tendre, ou mélancolique clair de lune,

Et ta vie est pareille aux purs sables dormants
Où se déplie, emblème exact des cœurs aimants
Qui ne fleurissent qu'une fois, le lis des dunes.

La May Flower

Tes aïeux ont quitté l'énergique Angleterre,
Puritains dédaigneux du siècle, pour fonder
Sur un continent vierge et libre, un peuple austère;
Ils sont partis, avec leur Dieu pour les guider.

Je les vois, au lointain des vagues, regarder
De leurs yeux gris faits pour l'étude et le mystère
L'azur vide, anxieux qu'y surgisse la terre
Où leur songe édénique enfin doit aborder...

Ces conquérants naïfs, ces fuyards chimériques,
Leur œuvre, hélas! nous la voyons : C'est l'Amérique,
Enfer de l'or et de la force, ô Fleur de Mai!

Parfois pourtant, dans cette race, aux yeux des femmes,
Quelque chose subsiste encore de leurs âmes...
Je crois qu'en toi d'abord c'est elles que j'aimai.

III

L'ART ET LA BEAUTÉ

Athènes!

Ville heureuse, soupir des artistes, Athènes,
Où, sous un casque d'or, fulgurait la Raison,
Où les dieux, qui protégeaient l'homme en sa maison,
Chœur suave, peuplaient les montagnes lointaines,

Ah! nous n'aurons pas vu danser, près des fontaines,
Les Grâces et l'Amour sur le tendre gazon,
Ni, sur l'Océan glauque au sphérique horizon,
Les trirèmes d'Hellas, balancer leurs antennes!

En nos villes du Nord où pleure la clarté,
Si d'aventure, un soir, nous croisons la Beauté,
Sous le gaz dont l'hiver embrume les bougies,

Nous passons, l'œil baissé, sans avoir reconnu
La déesse de gloire au front noble, au sein nu,
Dans cette courtisane aux paupières rougies!

Conseil

Enfant qui veux servir l'Art sublime, sois chaste!
Que ton lit soit de sangle, et ta porte d'airain,
Garde sobre ta vie et ton rêve serein,
Redoute la tendresse et méprise le faste.

La coupe du plaisir est pour l'âme néfaste,
Et c'est l'âme, plus tard, qui dans l'œuvre s'empreint;
Pour vaincre, s'il le faut, prends un masque chagrin :
A ce signe on connaît les plus purs de ta caste.

Tu souffriras : l'Amour est une force horrible.
Les Désirs, durs archers, prennent nos cœurs pour cible
La folie entre en nous par la porte des yeux...

Qu'importe ? Ris tout haut, si ta chair est blessée !
Car la brève beauté des Vivantes, les dieux
La rendront immortelle, Enfant, dans tes pensées.

A Madame Segond-Weber.

Dédicace

Nos drames sont pareils aux fantômes d'Homère
A qui manquent la force et la chaleur du sang,
Peuple obscur et mystérieux et frémissant
Que fascine la flamme éclose en l'ombre amère.

Pour qu'ils puissent goûter une vie éphémère,
Il leur faut affronter le cercle éblouissant.
Le Théâtre est ce lieu magique où, se dressant,
Ressuscite, tressaille et parle la Chimère!

Quand incarnerez-vous la Vierge d'autrefois,
La sereine Prêtresse éprise des symboles
Dont le Galiléen vint briser les idoles,

La douant, pour un soir, du geste et de la voix?...
Je vous offre, endormie en ces pages de livre,
Madame, l'ombre en deuil qui sans vous ne peut vivre.

Musées

Ton âme est sans vigueur, terne, désabusée,
Dans la cité de pierre où manquent l'air et l'eau ?
Promène-la parmi le peuple des tableaux
Dont le sourire luit aux vitres des musées.

On dirait vos parterres purs, Champs Élysées,
Où se rassemblent, au sortir du noir tombeau,
Les Ombres de ceux-là qui aimèrent le beau,
Sous un ciel tendre de lumière tamisée...

Marche sans bruit, de peur que l'écho de tes pas
Ne dérange ces morts qui ne regardent pas,
Et conversent avec une noble indolence,

Et quand tu rentreras, sous la pluie et le vent,
Dans la ville de boue où rampent les vivants,
Ton cœur sera tout parfumé de leur silence.

Eau Forte

L'Une est tombée au seuil de la route funèbre
A genoux, mais le buste en révolte, et dressant
Sous les sombres cheveux dans la nuit frémissants
Son front pâle vers l'immensité des ténèbres.

Et l'Autre, aérienne, en ses ailes célestes,
Pure lampe immobile où rayonne l'esprit,
Vers l'azur inconnu qu'habita la Péri
Lève un bras de lumière et l'entraîne du geste !

Faces de songe en qui palpite le destin !
La nuit impénétrable autour d'elles éteint
Le monde obscur, mais l'ombre est grosse d'une aurore.

Et dans mon cœur aussi, plus d'un soir, je vous vois,
Toi qui souris et toi qui pleures et t'ignores,
Faces de deuil et de clarté, Douleur et Foi !

Statuaire

Jour après jour, pendant l'hiver, pendant l'été,
Laissant fuir les saisons en ronde monotone,
D'un geste d'amoureux qui délire et tâtonne
S'acharnant sur la glaise inerte, il a sculpté.

Et la voici debout, vivante, en vérité,
La chasseresse nue aux seins droits, dont s'étonne
Le silence sacré des clairières d'automne,
Déesse, et femme aussi par l'impudicité !

Elle vole parmi les halliers, l'Immortelle,
Levant haut son épieu, que souille un sang vermeil,
Et, sur le socle brut qu'effleure son orteil,

Il n'a plus qu'à graver un nom, mais, auprès d'elle,
Lui, morne, et le cœur lourd d'un obstiné sanglot,
Pleure sur l'œuvre faite et sur son rêve éclos...

La Musique

La Musique et la Mer sont deux infinis tristes
Où retentit l'obscure voix des éléments;
Le sanglot minéral qui vibre aux instruments
S'appareille au frisson des ondes d'améthyste;

Sur le chaos premier des Forces égoïstes
Se lamente le désespoir d'un dieu dément;
La Musique et la Mer exaltent le tourment
Des cœurs trop grands pour l'Univers, des cœurs d'artistes...

Musique, des joyaux scintillent sous tes vagues!
Ma Fantaisie, enfant aux doigts chargés de bagues,
Qui, le soir, vient danser sur les sables, pieds nus,

Se pare des trésors que tes houles apportent,
Coquilles d'or, lichens argentés, algues mortes,
Arrachés par le rythme au cœur de l'Inconnu...

Solitude

Au fond mystérieux des espaces, ô vois!
Les plaintes des grands cors héroïques sont mortes...
Les nuages s'en vont en sévères cohortes;
Le jour humide semble un regard d'autrefois.

Pas une aile d'oiseau sur les lignes des bois,
Pas une ombre de cerf sur les rocs; aux éteules,
Pas un cri; pas un souffle aux guérets fauves... seule!
Te voici seule enfin, et grave, — devant Toi!

O mon Ame farouche et toujours incertaine,
Tremblante, quand un rêve, au passage, t'effleure,
Viens, mon Ame, pencher ta détresse aux fontaines,

Regarde s'agrandir ton ombre, aux sables vagues,
Et marche au bord des mers, en épiant aux vagues
Les lumières des jours mouvants, — et prie, et pleure.

L'heure des Lampes

C'est l'heure étrange et bleue où les lampes s'allument.
Aux fenêtres, où agonise le jour gris,
Une étincelle éclôt, puis une autre... et Paris,
Prométhée accroupi qui songeait dans la brume,

Éclabousse le fer, le granit, le bitume,
Des arabesques d'or farouches que décrit
Sa torche, et l'on entend dans l'ombre, avec des cris,
Le Titan colérique attiser son enclume.

Que forge-t-il, de ses poings noueux, dans le soir?
Le crime ou la vertu? l'erreur ou la justice?
Nul ne sait... de grands coups de marteaux retentissent,

Et les hommes, ainsi que des insectes noirs,
Dans la sombre cité se bousculent et rampent...
Et des fronts, çà et là, s'inclinent sous les lampes...

Feux d'Automne

L'azur tendre d'opale et de nacre s'irise;
L'horizon dépouillé s'élargit; dans le soir
Le vent, sur le sol gris des clairières, fait choir
De fines branches de bois mort que le pied brise.

La nuit est plus hâtive et sa cendre est plus grise;
C'est alors, sur le globe endeuilli, qu'on peut voir,
Illuminant de clartés brusques les champs noirs,
Des feux d'or resplendir et bondir sous la brise...

Feux d'automne, sanglot éloquent des ténèbres!
Ah! dans mon cœur farouche, avant l'heure funèbre,
Avant la porte basse où l'on entre voûté,

Je veux que votre ronde insolente flamboie,
Et redise, à tous ceux dont le temps fait sa proie,
La Vie, et son étrange et forte volupté!

Le Chardon Bleu

Ma vie est un désert étincelant et plat
Que charme le sanglot de la houle marine
Où, chaque soir, ouvrant ses veines purpurines,
Un dieu vermeil se couche et meurt dans leur éclat.

Mes travaux ? Je m'assieds sur les sables, et là
Je vois passer au loin les vaisseaux. J'imagine
Leurs voyages charmants vers l'Inde ou vers la Chine,
En songeant qu'il faudra mourir, comme ceux-là.

Les jeux de mon esprit sont les seuls où j'excelle ;
J'aurais été martyr si j'avais eu la foi,
Si le tragique flux de l'ombre universelle

M'inspirait moins d'angoisse exquise, et plus d'effroi...
— Mais j'ai cueilli pour vous, les Amants de la terre,
Le Chardon bleu, la fleur suave et solitaire.

Rencontre

Si parfois, au déclin des saisons monotones,
Tu voyais, cheminant au bois, quand il a plu,
T'apparaître, au détour d'une sente d'automne,
Quelque fantôme en pleurs que tu ne connais plus,

Ne te détourne pas! Cette ombre, c'est, peut-être,
C'est peut-être ton âme heureuse d'autrefois,
Triste comme une Amante, hélas! parmi les hêtres,
Qui pleure ton enfance et qui pleure sur toi.

Va vers Elle, prends-lui la main, parlez ensemble,
Regarde, en ses yeux clairs, l'azur des vieux pays,
Écoute le reproche amer dont sa voix tremble,

Jusqu'à l'heure où le soir embrume les taillis...
Alors, sans la baiser au front, car elle est morte,
Rentre seul, à pas lents, et verrouille ta porte...

IV

LES HÉROS

Marc Aurèle

L'EMPEREUR est assis sous sa tente, et médite.
La charge de l'empire est lourde, et dans sa main
Vacille, chancelant fardeau, l'orbe romain
Où plus d'un germe impur se décèle et s'agite.

Flavie est débauchée, et ne sert qu'Aphrodite;
Le barbare pullule; un sombre lendemain
Semble guetter, vautour obscur, le genre humain;
La secte chrétienne, herbe infecte, croît vite...

Mais le Sage ne craint ni le sort, ni les dieux.
L'inflexible univers prend un sens radieux
Pour celui dont le seul trésor est sa pensée;

Et, prenant dans le coin de sa tente un rouleau
Frustement relié d'écorce de bouleau,
Marc Aurèle poursuit la page commencée.

Tolstoï

Tu fus chasseur, tu fis l'amour, tu fis la guerre.
Tu fus maître des champs, des villes et des bois;
Tu sus forcer le cerf et la femme aux abois;
Que l'on souffrît, alors, tu ne t'en troublais guère!

Un jour, tu prends ta plume, et, comme ont fait naguère
Les chanteurs des vieux temps, tu dis ce que tu vois;
Un grand peuple muet sort de tombe à ta voix,
Et la gloire te vient. Tu la trouves vulgaire...

Alors, ayant vidé le vin jusqu'à la lie,
Tu fis appel à la merveilleuse folie
Des saints; et tu devins un prêtre, presque un dieu...

Ton soir, ô grand Moujick, est splendide d'étoiles...
Mais, détail suggestif, la comtesse a, par jeu,
Mis des sachets d'iris dans tes blouses de toile...

Nietzsche

Tu vécus tes jours brefs en face des monts chastes
Que le soir violent vêt de pourpre et de faste,
Et ta pensée immense et tragique, ô Passant,
Imita leur contour, et leur ombre, et leur sang.

Dans l'univers sans Dieu, sans étoile, implacable,
Tu perçus, frémissant, cet invisible câble :
Le Retour Éternel, et, Surhomme indompté,
Tu voulus bien souffrir pendant l'éternité!

Front ceint de fleurs parmi les fronts couverts de cendre,
Ta devise, Antechrist farouche d'un dieu tendre,
Fut : « Soyez durs! Ceux qui sont durs sont les seuls forts! »

Puis, ayant fait ton œuvre, et vengé Prométhée,
O Titan, comme lui vaincu, d'un siècle athée,
Tu es entré vivant dans l'horreur de la mort...

Ibsen

Avec sa redingote, avec son haut de forme,
Ses pieds feutrés, par crainte d'être refroidi,
— Il avait habité longtemps dans le Midi, —
On l'aurait pris pour un pasteur de la Réforme.

Il menait une vie exemplaire, uniforme.
Chaque jour, il passait dans la rue à midi.
Il était décoré, respectable, engourdi.
Rien, chez ce vieux bourgeois, qui sortît de la norme.

Entrant à la taverne, il chaussait ses lunettes,
Buvait sa bière, se plongeait dans les gazettes,
Causant peu, sauf avec le bailli Petersen.

Timide, il n'était pas de ceux-là qu'on accoste.
Tous les ans, en Octobre, il mettait à la poste
Un manuscrit volumineux. C'était Ibsen !

Vigny

Voici le manoir bas, aux fenêtres cintrées,
Où, debout devant l'âtre, en l'arrière-saison,
Le Comte de Vigny, pour finir la soirée,
Lisait la Bible aux serviteurs de sa maison.

Sous les feuilles des bois par l'automne cuivrées,
Il aimait cheminer dans cet humble horizon,
Vieux gentilhomme triste, âme désespérée
Dont l'énigme du Sort irritait la raison.

Le jour, tenant un livre, ou Pascal ou Montaigne,
Il surveillait la cuve où la vendange saigne,
S'occupait de sa ferme, allait voir son cheval;

Mais la nuit, dans sa tour, les choses éternelles
Absorbaient sa pensée, archange aux vastes ailes.
— Quand il ne pleurait pas sur ton ombre, ô Dorval!

Hugo

Ce fut l'ancêtre olympien, le père Hugo!
Dès l'aube, il se versait un broc froid sur la tête,
Et, dans sa chambre claire où soufflait la tempête,
Chevauchant sa chimère en bon preux hidalgo,

Pendant cinq heures, d'un élan que rien n'arrête,
Il écrivait debout, lançant son *Quos Ego*
A l'Empire, exaltant la Bible ou Cérigo,
Le corps toujours d'aplomb, l'esprit toujours en fête...

A table, même entrain. Il disait : « La tortue,
L'aigle et moi, nous digérons tout: rien ne nous tue! »
Bel orgueil, qu'il justifiait par son repas.

Ensuite, il menuisait, charpentait avec rage,
Ou s'allait promener dans l'île, sous l'orage,
Et, si Gothon passait, ne la dédaignait pas.

Balzac

Pauvre géant, frappé des dieux par félonie,
Qui peinas enchaîné trente ans dans un caveau,
Sans trêve l'un sur l'autre entassant tes travaux,
Cyclope dont la lampe éclairait l'insomnie,

Tu vécus seulement des fêtes du génie,
Indifférent à l'aube ainsi qu'au renouveau,
Et tu disais : « Je sens que je deviens cerveau! »
A l'heure où commença ta superbe agonie...

Comme en sa pyramide un Pharaon d'Égypte,
Tu dors le grand sommeil dans une auguste crypte
Qui des siècles futurs peut dédaigner l'affront,

Et celle qui t'aima de loin, ton Étrangère,
Hante seule à jamais, telle une ombre légère,
La nuit enfin sans rêve où repose ton front.

Renan

Ernest Renan, petit abbé du séminaire
Que révéraient les jeunes filles de Tréguier,
Lorsque, le soir, assis à l'ombre du figuier,
Tu lisais de l'hébreu, pensif et débonnaire,

Tu refermas un jour le livre centenaire,
Gas Breton que tentait la mer, pour naviguer,
Et, suivi de ta sœur chérie, allas voguer
Vers l'Orient, berceau des Mythes qu'on vénère.

La mort, en ces pays lointains, prit Henriette.
De Ghazir, où l'ombre des soirs est violette,
Tu revins seul, un peu plus triste que jadis.

Sage ironique, orgueil du Collège de France,
Tu conduisis ton siècle à la désespérance
En souriant, au son voilé des cloches d'Ys...

J.-M. Guyau

Près des mers où le pin, le troëne et l'érable
Jettent leur ombre, ô Jeune Sage Occidental
En qui, lente, rôdait la Mort inexorable,
Et dont l'âme eut le son limpide du cristal,

En regardant les flots déferler sur le sable
Tu songeais au ressac du gouffre sidéral,
Et cherchais à saisir le rythme insaisissable
Qui se joue et se meut de l'Homme au minéral.

Tel tu vécus, bercé par ta sublime fièvre;
Un peu de miel attique avait doré ta lèvre,
Ton doute fut le jumeau triste de la foi.

Un jour, un beau matin de Pâques, où les cloches
Tintaient, dans ton asile clair parmi les roches,
Tu fermas tes yeux purs, sans plainte et sans effroi.

L.-N. Rossel

Héros pensif, debout avec ta claire épée,
Tes yeux fixes, ton menton net, ton front puissant,
Solitaire dans la foule obscure, trempée
De pleurs de deuil, de pleurs de colère et de sang,

Foule française, ardente, indécise, trompée
Par ses chefs, affamée et sublime, unissant
La tendresse et la haine en geste d'épopée
Et souillant de forfaits son grand rêve innocent,

Tu dominais tous ces pauvres gens de la tête,
Comme Cassandre, hélas! inutile prophète,
Dans la tourmente, dans l'émeute, dans les cris,

Hanté d'un songe intérieur : sauver la France...
Mais les politiciens n'avaient plus d'espérance...
Ils t'ont fusillé, soit! Ils ne t'ont pas compris!

Zola

Nous n'aimons pas ton œuvre, et nous t'avons porté
Sur la haute colline et dans la basilique
Où dorment, fondateurs de notre République,
Les grands héros du Verbe et de la Volonté,

Afin qu'au triple mot qui rayonne, sculpté
Au front des monuments, sur nos places publiques,
S'ajoute, nécessaire et farouche réplique,
Le titre de ton dernier livre : *Vérité !*

Ton univers, Zola, fut un cauchemar triste;
Nous ne te nommons pas prophète, à peine artiste,
Mais d'un geste tu t'es auréolé d'azur,

Lorsque, à demi vaincu par un gaz délétère,
Moribond, tu tentas, au seuil du grand mystère,
D'ébranler ta fenêtre et d'aspirer l'air pur...

Carrière

Toi qui fis émerger des ténèbres la Vie,
Face pâle et fugace apparue à demi,
Ouvrant sa bouche triste et ses yeux clairs parmi
L'ouragan de l'ombre cosmique inassouvie,

Toi qui sus discerner le fantôme du Beau
Dans les cendres de l'aube et les limbes de l'être
D'une prunelle aiguë et patiente, ô Maître,
Tu connais à présent cette ombre : le tombeau.

Les bras croisés, les yeux scellés par un doigt tendre,
C'est ton heure, ouvrier robuste, de descendre
Au chaos, à la nuit informe où tout s'en va...

Mais, ainsi que l'espoir antique le rêva,
Inlassable, peut-être ébauches-tu, Carrière,
Au fond de l'ombre encore un geste de lumière?

V

L'HOMME ET LA DOULEUR

Pressentiment

Le Soir tombe sur ton jardin clair, ô Jeunesse!
J'embrasse d'un regard mon étroit Univers,
Et l'Automne me tend sa robe de faunesse
Où brillent des fruits d'or qui furent des fruits verts.

O fruits éblouissants dont pleura mon attente,
Amour, gloire, amitié, trésors du rêve humain,
Ils sont là, lumineux... En allongeant la main
Je me rassasierai de leur pulpe éclatante!

J'hésite... Une terreur vague suspend mon geste,
Je ne sais quel ennui subtil m'émeut... Je reste
Immobile en ce jardin clair comme l'espoir...

Ah! sous les fruits vermeils, j'ai vu poindre un fruit noir,
La Mort!.. faudra-t-il mordre aussi ce fruit funeste?
Je ne peux pas croire à la mort, par ce beau soir...

Claustration

Je suis couché, les muscles las, maussade et frêle,
Sous mes draps pâles, sans vigueur et sans désir.
Ma tête est comme une nef d'ombre, où ce soupir
D'un chœur dolent monte vers la coupole grêle :

Pourquoi souffrir ? — C'est notre lot, dit Marc Aurèle,
L'Univers est aveugle, et l'homme doit pâtir.
— Pour allumer les cierges purs du repentir,
Répond Pascal. Vois, Jésus saigne ! Il nous appelle...

Dans la cellule où je repose, les deux Voix
Tour à tour flottent, liturgiques. Et je vois
Par le vitrage un peu d'azur et quelques feuilles.

Dehors, c'est le printemps, sans doute, où chaque front
Rayonne... Ah ! cueille vite, ô peuple qui les cueilles,
Toutes les roses de l'Éden : l'automne est prompt !

Le Médecin

Bon Médecin, qui vas palpant les chairs gâtées,
Les cœurs usés, les fronts pâles, les corps aigris,
Toi qui te meus parmi les râles et les cris
Des chambres où la Vie et la Mort sont heurtées,

Rien n'altère ton bel équilibre, et tu ris,
Lorsque, ayant clos le seuil des demeures hantées,
Tu croises en chemin des formes convoitées,
Et qu'un peu de soleil dore ton vieux Paris.

Tu ris, ô Promeneur du jardin des supplices!
Et moi qui, dans la vie, ai choisi ses délices,
Le miel et les parfums suaves, l'art sacré,

Sous mes pas qu'un insecte meure, je m'attriste!
Je ne sais trop quelle est la folie, à mon gré,
De ton flegme, ô Savant, ou de mes pleurs d'artiste...

La Douleur

La Douleur, c'est comme une bête haletante
Dont un rude aiguillon pique les naseaux fous,
Et qui trébuche et qui se blesse dans les trous
Que l'eau creusa dans une terre dégoûtante.

La douleur, c'est une humble femme grelottante :
Ses enfants morts, son mari hurle sous l'écrou;
Le haut des toits s'éclaire un peu d'un soleil roux...
Elle pleure de faim, d'insomnie et d'attente.

La douleur, c'est la vierge russe au clair œil bleu
Dont un Cosaque à coups de fouet fend la peau nue,
Pour avoir cru, Liberté sainte, à ta venue.

Et la douleur, c'est un Prophète élu de Dieu,
Qui fut aimé par les deux Sœurs de Béthanie,
Et dont un doute décolore l'agonie.

Accoutumance

Tristesses, sous l'azur, du marin solitaire,
Sourire de l'infirme au printemps clair et vain,
Chanson, dans les vieux cœurs, de leur passé divin,
Franches gaîtés, sur les gazons, du prolétaire,

Je vous connais, ô pauvres bonheurs de la terre,
Où la douleur entre toujours comme un levain,
Bonheurs saignants et lumineux comme le vin
De vendanges qui sort du pressoir salutaire!

Je vous connais, et me résigne, peu à peu,
A subir, sans en être dupe, l'amer jeu
Du Destin, Janus au front double sous ses voiles,

Par qui la pâle Automne est du Printemps suivie,
Par qui l'ombre des nuits fait l'éclat des étoiles,
Et l'ombre de la Mort la splendeur de la Vie!

Vieillesse

Deviendrai-je cette ombre horrible de moi-même
Qu'est un vieillard? fantôme ankylosé, ventru,
Dieu Terme emprisonné vivant au marbre brut,
Roi sans trône, qui pleure en vain son diadème?

Accepterai-je de voir fuir tous ceux que j'aime,
Les yeux tendres, les cœurs profonds auxquels j'ai cru,
Et seul, dans le rayon blafard du jour décru,
M'assoirai-je, tendant les mains vers l'âtre blême?

Ah! je sais qu'on s'accroche, hélas! à toute épave,
Que le meilleur, que le plus fort, que le plus brave
Devient humble, à sentir qu'il penche vers le sol...

Vienne la Mort me prendre en plein ciel, en plein vol,
Comme l'aigle blessé dont se ferment les ailes
Tombe, enivrant d'azur infini ses prunelles!

Guérison

Comme le Hollandais habite un sol dompté
Dont sur l'océan même il conquit la frontière,
Pays triste, deux fois chéri d'une âme altière,
Chef-d'œuvre de sa force et de sa volonté,

Ta vie est un miracle, et tu t'es enfanté
Toi-même, par l'esprit ordonnant la matière,
Refoulant pas à pas la horde tout entière
Des bacilles, et leur imposant la santé.

C'est qu'une Rédemptrice, un beau soir, t'est venue :
J'étais là ; nous marchions au bord de la mer nue,
Une femme passa, foulant le sable d'or,

Ceinte d'un nimbe obscur, ainsi qu'une Madone ;
Tu connus le sanglot de l'être qui se donne,
Et l'amour, dans ta chair, a fait céder la mort.

Le Pithécanthrope

Lorsque le globe vierge encore était sans maître,
Dans l'Inde, au pied des monts Siwalick, par hasard,
Naquit un singe étrange au front large, au regard
Empli d'un songe triste: et ce fut notre Ancêtre.

Ce n'était plus un animal, c'était un être
Hybride, moins heureux et moins vil, plus hagard,
Chancelant sur ses pieds, sans loi, sans but, sans art,
Ébauche du vainqueur futur qui devait naître.

Roi morose, sentant le poids de ses entraves,
Il mêlait une fureur sombre à ses yeux graves,
La colère à sa faim, la tristesse à son rut:

Aveugle, il tâtonnait, comme au sortir d'un somme;
Ce n'était plus le singe, et ce n'était pas l'homme:
Car la douleur avant la pensée apparut.

La Greffe

On a greffé sur une guenon l'avarie,
Poison de la débauche, invincible fléau.
Un professeur de l'Institut, dans le préau,
L'index levé, démontre aux gens sa théorie.

La bête, qu'une lèpre innommable carie,
Regarde, de ses yeux embrumés d'un halo,
Songeant peut-être aux bois profonds de Bornéo
Où naguère rôda son enfance fleurie...

Mère infirme du genre humain, l'homme et la femme
Torturent aujourd'hui ta chair, espèce infâme
Qui conçut le tourment pour goûter le plaisir,

Afin qu'aux lits moelleux où se plaît son loisir
Ta sœur, la libertine et blonde pécheresse,
Épuise sans péril le trésor des caresses...

A Metchnikoff

Phagocytose

Dans la Nature, où les vieux Poètes, naguère,
Chantaient la Cérès blonde au lait rajeunissant,
Le Savant voit la nécropole où l'innocent
Succombe, la douleur partout, partout la guerre.

La vie, en nous et hors de nous, ne dure guère!
La mort la guette en notre chair, en notre sang;
Notre esprit même, cet éclair éblouissant,
Dépend de quoi? du choc de microbes vulgaires...

Armé du microscope, au fond du crépuscule,
Vous avez poursuivi ces luttes minuscules,
Metchnikoff, où frémit l'antique jeu du sort;

Et vous dites à l'Homme : « Éduque ces cohortes!
« Si tu sais vaincre l'une, et fais l'autre assez forte,
« Tu seras maître de la Vie et de la Mort. »

Euthanasie

Lorsque l'Homme aura fait, selon sa fantaisie,
De la vie une fête et du travail un jeu,
Qu'il rira sur le globe antique tel qu'un dieu,
Tu seras sa dernière idole, Euthanasie!

La Mort sera pour lui la coupe d'ambroisie
Que l'on épuise en souriant à l'éther bleu;
Pour la rive suprême, en un geste d'adieu,
Il saura lever l'ancre à la date choisie.

La Terre, alors, verra de nobles animaux
Dignes de se chauffer à la gloire solaire.
Vous n'insulterez plus le jour qui nous éclaire,

Corps infirmes, tordus par les ans et les maux;
Vous ne rongerez plus nos frémissants squelettes,
Douleurs, chiennes de l'ombre aux lèvres violettes!

Le Surhomme

Si tu dois naître un jour, si tu n'es pas chimère,
Surhomme vers qui tend notre espèce, enfanté
Par les pleurs et le sang de l'humble humanité
Qui ne sait pas encor de quel songe elle est mère.

Pourras-tu, sans frémir, toiser la route amère
Qui va de ta splendeur à notre infirmité,
Captif entre la double et morne éternité
D'aïeux vils et de fils déchus, Maître éphémère?

Si, jeune, beau, riant, insulte à la Nature,
Tu peux vivre ta vie éblouissante et dure,
Tu n'es qu'un monstre auquel se refuse mon vœu;

Mais si la pitié tendre habite encor ton âme,
O Fils le plus divin de l'homme et de la femme,
Tu ne seras jamais que l'ébauche d'un dieu...

VI

L'AU DELA

Océanides

J'ai gravi l'âpre Olympe où le soleil flamboie
Pour connaître et ravir le secret de ses dieux :
Je les ai vus sourire en groupes radieux,
Mais ils ne m'ont pas dit le secret de leur joie.

Aux carrefours obscurs des cités, où la Haine
Veille couchée aux pieds de l'antique Douleur,
J'ai passé coudoyant des fantômes en pleurs,
Mais ils ne m'ont pas dit le secret de leur peine.

Donc, la terre et le ciel sont muets, et l'on va
De l'aurore sereine à l'ombre ensanglantée
Sans comprendre ce qu'on vécut, ce qu'on rêva...

Et j'écoute, chanson dans la brise jetée
Sur les houles du soir qu'un sanglot souleva,
Les Nymphes qui naguère ont bercé Prométhée.

Nocturne

Le soir antique marche aux confins gris du monde,
Et, nymphe à l'horizon que suit l'œil attristé,
La lumière aux beaux yeux d'innocente a quitté
La forêt endeuillie, et les plaines, et l'onde.

Songe et prie, ô mon Ame, en cette paix profonde!
Songe à l'aube, sourire où tremblait la beauté,
Prie et songe... le soir parle d'éternité...
Qu'as-tu fait de ta vie en ce jour, Vagabonde ?

Un peu de rêve, un peu d'espoir, un peu d'amour,
Pas un acte!... et voici qu'est mort un nouveau jour,
Et, dans l'immensité glaciale et pâlie,

Voici qu'ayant vaincu l'univers frémissant
La Nuit farouche prend son essor, et délie
Sa chevelure sombre où reluit le croissant...

Le Crucifix

Le Crucifix de bois érige son symbole
Sur la colline heureuse où le pampre fleurit;
Près du front mutilé que l'épine meurtrit,
Un couple murmurant de colombes s'envole.

Je ne reconnais pas dans cette maigre idole,
Dieu farouche tordu sous le ciel attendri,
Le Jeune Homme charmant, habité par l'esprit,
Dont une pécheresse adora la Parole.

Ce gibet, dans ce printemps clair, semble vétuste!
Le supplice barbare où succombe ce Juste
N'excite plus la crainte, à peine le courroux;

La Nature, qu'il veut opprimer, l'ensoleille;
Au creux de son épaule, une danse d'abeilles
Voltige dans l'air tiède, en quête du miel roux...

La Mort du Paysan

Le Paysan qui vient de mourir fut un sage.
Dès longtemps, son vieux corps était bien décrépit;
Quand il sentit la Mort l'inviter, sans dépit
Il se coucha, tournant vers le mur son visage.

Il n'a pas accueilli le prêtre et son message;
A sa prière, on fut lui quérir un épi
Du beau blé de l'an neuf: alors il s'assoupit,
Le serrant dans sa main, sans parler davantage.

Il a serré si fort l'épi vert dans ses doigts
Qu'il a dû l'emporter dans son cercueil de bois...
O prodige! la plante a germé dans la bière!

L'épi jaillit du sol, il est mûr, le voilà...
Le poing d'un Mort tendant du blé vers la lumière,
Qui sait si le secret du Monde n'est point là?

L'Étoile

Ce soir naquit un dieu, parmi les fils de Sem.
Et mon âme t'appelle, ô toi qui l'eus guidée
Vers l'étable où dormit l'enfant de Myriem...
Mais la nuit est sans astre et de brume inondée !

Étoile qui, par les nuits claires de Judée,
Terre des puits, des synagogues, des harems,
Menas les Rois et les Bergers vers Bethléem,
Où donc es-tu, divine Étoile, décédée ?

Sans doute — on ignorait alors l'astronomie —
Tu n'étais qu'un bolide errant, lueur amie,
Pareil à ceux qui, en Juin, zèbrent l'éther.

Archange qui semblais aux caravanes lentes
Porter la lampe d'or des étoiles filantes,
Tu gis peut-être, caillou noir, dans un désert...

L'Aviateur

J'ai vu l'Aviateur sur les Champs-Elysées.
Dans le ciel vif de Mars, où flambaient à l'ouest
Sous l'Arc Impérial des lueurs embrasées,
Sur la ville surprise il naviguait sans lest.

Engin mystérieux, de la couleur du zest,
Avec le sûr effort d'une victoire aisée,
Il fendait lentement les brises alisées;
Vers la Sainte-Chapelle il disparut à l'est...

Miracle du génie humain, ce monstre clair,
Imprévu scarabée, envahisseur de l'air,
Flattait l'obscur orgueil de la foule. Homme ou femme,

Tous les fronts rayonnaient d'un insolite émoi.
« L'homme a conquis le ciel, me disais-je à part moi,
« Quel gouffre encor lui reste à connaître?... Son âme ! »

Le Miroir

Pensée, es-tu la loi du monde, qui balance
Les pôles sur leur axe, et, dans l'éther du ciel,
Les astres ? As-tu créé l'Ordre universel,
Et sais-tu quel secret dort sous l'amer silence ?

Ou n'es-tu que la flore étrange de cerveaux
Mortels ? L'illusion qui pouvait ne pas naître ?
L'écume qui sourit sur l'océan de l'Être,
Dissoute, à peine éclose, en ses aveugles eaux ?

Je t'interroge, en proie au doute, à l'épouvante...
Sais-tu qui suis-je, un monstre, un dieu, lueur vivante,
Ce que je vaux, ce que je puis, ce que je dois ?

Je t'interroge et tu te tais, miroir factice !
Et je pleure, comme autrefois l'enfant Narcisse,
De voir couler ta splendeur vaine entre mes doigts...

Spiritisme

Es-tu l'hymne ou l'adieu d'une croyance, Espoir
Tenace des vieux jours naïfs qui veux renaître ?
Phalènes lumineux qui heurtent nos fenêtres,
Les morts sont-ils vivants sous la vitre des soirs ?

Certains hommes ont-ils le scandaleux pouvoir
De parler aux esprits défunts, de les soumettre ?
Comme Thomas palpant les paumes de son Maître,
Le sceptique se cabre, et dit : « Je voudrais voir ! »

Celui qui réveilla Lazare à Béthanie
Fut, dans cette hypothèse, un médium de génie,
Et c'est un corps astral qui frémit à sa voix...

Bien fou qui pense avoir scruté tous les arcanes !
L'homme, à ce carrefour où l'Énigme ricane,
Tend les mains, sans savoir au juste ce qu'il voit...

Métempsychoses

Ai-je donc tant de fois vécu, Métempsychoses ?
Comme un gueux émigrant de taudis en taudis,
Ai-je donc habité tant d'écorces, jadis ?
Et mon cœur est-il presque aussi vieux que les choses ?

Verrai-je refleurir des lilas et des roses
Plus beaux, en des jardins fraîchement reverdis ?
Ou bien, de monde en monde, enfers ou paradis,
M'en irai-je, phalène aux ailes jamais closes ?

Il se peut ! Par instants, ma mémoire profonde
Évoque des aspects évanouis du monde :
Mon œil d'enfant n'est pas le seul qui la peupla,

Et, quand mon front est lourd d'extase inassouvie,
Je sens bien que la voûte étroite de la vie
Offusque le splendide Archange qui dort là...

Le Double Masque

J'ai vu naître et j'ai vu mourir : c'est aussi beau !
C'est la même blessure affreuse et qui délivre.
Le même chant sacré, la même terreur ivre
S'exhalent de la crèche et montent du tombeau.

Que l'Être nu soulève ou jette le flambeau,
C'est la même clarté d'un dieu blanc comme givre,
Le même geste de Quelqu'un qu'on ne peut suivre,
Le même astre voilé dont rayonne un lambeau.

Avant la vie, après la vie, il y a l'ombre.
La lumière qui luit en nous, tressaille et sombre,
Vient d'ailleurs, rentre ailleurs, gouffre où s'en vont nos pas.

La Naissance et la Mort sont un masque identique.
Nous sommes les héros obscurs d'un drame antique :
Nos visages réels, nous ne les voyons pas...

Il a été tiré de ce cahier douze exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant ;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur ;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur ;

et neuf exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 9 exemplaires d'abonnement.

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur ; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits ; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement ; l'abonnement sur whatman à cette onzième série est de deux cents francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume, J. Saling et compagnie successeurs), 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, du premier septembre de chaque année au 31 août de l'année suivante; l'abonnement se prend pour une série.

On peut souscrire cet abonnement à tout moment de l'année, mais l'abonnement ainsi souscrit est, de droit, valable pour la série en cours.

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle pendant le cours de cette série:*

Abonnement ordinaire.....	Paris, départements, Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie....	**vingt francs**
	Autres pays de l'Union postale universelle	**vingt-cinq francs**
Abonnement sur whatman.....		**deux cents francs pour tous pays**

Les exemplaires sur whatman, tirage non réimposé, sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; le tirage à part sur whatman a commencé de fonctionner au premier janvier 1906; les inscriptions pour cet abonnement particulier sont reçues en tout temps et reçoivent un numéro d'ordre déterminé automatiquement par le rang même qu'elles occupent dans l'ordre de l'arrivée, les numéros les plus bas venant naturellement aux premières inscriptions; c'est ce numéro d'inscription qui devient automatiquement le numéro du tirage réservé à chacun des souscripteurs; l'édition sur whatman est strictement limitée au nombre d'exemplaires à chaque instant souscrit.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, six timbres de dix centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus; pour cette recommandation, pour tous pays, en sus,* cinq *francs.*

Automatiquement et sans augmentation de prix les exemplaires sur whatman sont tous recommandés et envoyés aux souscripteurs dans des enveloppes-sacs.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance sans aucune exception. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom. Nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés ; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits ; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat ; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire* 2

DU MÊME AUTEUR *aux* Cahiers de la Quinzaine ... 5

DU MÊME AUTEUR en vente à la *librairie des cahiers* 7

le portique 9

à Édouard Estaunié 11

Sonnet Liminaire 13

Le Portique 15

I. — La Terre et les Morts 17

Le Village 19
A un Ancêtre 20
A mon Père 21
Le Logis 22
Dieux Agrestes 23
La Pierre Levée 24
Cimetière Gaulois 25
L'Amphithéâtre 26
Pilotes 27
Les Grottes de Méchez 28
L'Abbaye de Landévennec 29
Les Bernardines 30
La Grande Chartreuse 31

Port-Royal 32
La Cité des Ombres 33
Au Luxembourg 34
Le Régiment 35

II. — La Femme et l'Amour 37

Chanson 39
Autre Chanson 40
Jeunes Filles 41
Fiancées 42
Courtisanes 43
Premier Amour 44
D'après la *Vita Nuova* 45
Odyssée 46
L'Amour et la Mort 47
La Mort de l'Amour 48
Épitaphe 49
Départ 50
Séparation 51
Orphée 52
La Chute 53
Soupir 54
Orgueil 55
Le Sacrifice 56
Le Cheveu Blanc 57
Le Lis des Dunes 58
La May Flower 59

III. — L'Art et la Beauté 61

Athènes! 63
Conseil 64
Dédicace 65
Musées 66
Eau Forte 67
Statuaire 68
La Musique 69

Solitude 70
L'heure des Lampes 71
Feux d'Automne 72
Le Chardon Bleu 73
Rencontre 74

IV. — **Les Héros** 77

Marc Aurèle 79
Tolstoï 80
Nietzsche 81
Ibsen 82
Vigny 83
Hugo 84
Balzac 85
Renan 86
J.-M. Guyau 87
L.-N. Rossel 88
Zola 89
Carrière 90

V. — **L'Homme et la Douleur** 93

Pressentiment 95
Claustration 96
Le Médecin 97
La Douleur 98
Accoutumance 99
Vieillesse 100
Guérison 101
Le Pithécanthrope 102
La Greffe 103
Phagocytose 104
Euthanasie 105
Le Surhomme 106

VI. — **L'Au Delà** 109

Océanides 111

Nocturne 112
Le Crucifix 113
La Mort du Paysan 114
L'Étoile 115
L'Aviateur 116
Le Miroir 117
Spiritisme 118
Métempsychoses 119
Le Double Masque 120

Il a été tiré de ce cahier 123
Nos cahiers sont édités 125
Table de ce cahier 129

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour quatorze cents exemplaires de ce deuxième cahier et pour douze exemplaires sur whatman le mardi 19 octobre 1909.

Le gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Julien Crémieu, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 4079

Dans les douze cahiers de leur première série, année scolaire 1900, nos cahiers ont publié :

I-1. — Charles Péguy. — *Lettre du Provincial; Réponse au Provincial; le « Triomphe de la République ».* — L'affaire Liebknecht. — Avant la première quinzaine..... *prix actuel* 10 »

I-2. — Du second Provincial. — Réponse provisoire. — La préparation du congrès socialiste national. — Travail des enfants. — Quinzaine..... *prix actuel* 12 »

I-3. — Pour et contre le socialisme. — La préparation du congrès socialiste national. — Travail des enfants..... *prix actuel* 12 »

I-4. — Charles Péguy. — *De la grippe.* — La préparation du congrès socialiste national. — Travail des enfants..... *prix actuel* 8 »

I-5. — *La Consultation internationale* ouverte à *la Petite République* sur *l'affaire Dreyfus* et *le cas Millerand*..... *prix actuel* 8 »

I-6. — Charles Péguy. — *De la grippe.* — La *même* Consultation internationale..... *prix actuel* 8 »

I-7. — Charles Péguy. — *Annonce au Provincial; Toujours de la grippe.* — La dernière préparation et la tenue du congrès socialiste national. — JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — *la lumière*..... *prix actuel* 9 »

I-8. — Première annonce; Deuxième annonce. — La *même* Consultation internationale. — JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — *la lumière*..... *prix actuel* 8 »

I-9. — Charles Péguy. — *Entre deux trains.* — Rectifications. — Paul Lafargue. — *Le Socialisme et les intellectuels.* — JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — *la lumière*..... ÉPUISÉ

I-10. — Communications. — *Les Petits Teigneux.* — Annonce. — Emile Vandervelde. — *Socialisme et collectivisme*..... ÉPUISÉ

I-11. — Charles Péguy. — *Réponse brève à Jaurès.* — le Socialisme et les Intellectuels. — Comparaison. — La *même* Consultation internationale..... ÉPUISÉ

I-12. — Charles Péguy. — *Deuxième série au Provincial; Administration; Nouvelles communications; Demi-réponse à M. Cyprien Lantier* .... *prix actuel* 8 »

Pour tous renseignements les plus complets sur cette première série, consulter notre **catalogue analytique sommaire.**

Voir à l'intérieur en fin de ce cahier les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; deuxième cahier de la onzième série; un cahier vert de 132 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

TROISIÈME CAHIER DE LA ONZIÈME SÉRIE

ALBERT THIERRY

l'homme en proie aux enfan

ROMAN

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

l'homme en proie aux enfants

139952

... L'Apôtre fait un dénombrement de tous les dons gratuits du Saint-Esprit, et dit qu'ils sont divisés dans les fidèles, et que nul ne les a tous; mais je puis assurer que le don d'instruire et de conduire les enfants est l'un des plus rares; et qu'on en peut dire ce que saint Grégoire dit du ministère pastoral, que c'est *une tempête de l'esprit...*

SAINT-CYRAN.

A Robert, à Henri,

aux deux Marcel,

mes élèves à l'école primaire supérieure de Vosves,

et à Jeanne,

je dédie ce livre, qui leur appartient plus qu'à moi.

LIVRE PREMIER

A TATONS

I

Thanatos

Jeanne et moi nous étions songeant au pied du frêne. Le vent soufflait. Des nuages plombés parcouraient comme des pensées tristes la face effrayée du ciel.

— Regarde, lui dis-je, c'est moi l'Automne, c'est moi les vents, je suis le Fléau de Dieu.

D'une badine ramassée, je sabrais les branchettes basses : les feuilles mordues, au pétiole ébranlé, aux nervures affaiblies, tombaient vite dans l'herbe puante. Et je répétais encore sans penser :

— C'est moi l'Automne, c'est moi les Vents de Ventôse !

Alors se rappelant un verset de Suarès, Jeanne leva ses yeux vivants et dit dans un sourire :

— C'est toi Thanatos...

« C'est toi le sculpteur ailé, qui sculpte avec la faulx !

Les nuages parcouraient comme des pensées la face épouvantée du ciel. Qui donc était l'enfant, qui donc était l'homme? — J'embrassai avec ravissement cette petite conscience.

II

Au jeu de la Tombe

— Msieu, hurle Maurice qui se débat parmi ses camarades de deuxième année, plus forts que lui, i veulent me mette dans la tombe!

— Qu'est-ce que c'est encore? me dis-je.

J'y vais voir. A pleines mains, à pleins tabliers, ils ont entassé dans un coin de la cour toutes les feuilles mortes du marronnier, du tilleul et des érables. Ils ont creusé au centre de l'amas rouge et jaune une espèce d'auge où, dès qu'ils peuvent l'attraper, ils allongent un « petit » qu'ils recouvrent ensuite, jusqu'à ce qu'il y disparaisse, d'innombrables autres feuilles. Et tandis que l'enseveli résiste, se convulse, se relève, échappe, ils clament ivres de rire :

— Dans la tombe! dans la tombe!

Je les regarde un moment, ému de pénétrer leur confuse notion rêvée de la vie; puis j'écoute la voix de la Pédagogie :

— Laissez-moi ces feuilles tranquilles. Elles sont humides, vous allez vous enrhumer.

Obéi, je m'éloigne. Un vieux homme que j'ai connu me racontait jadis comment il prenait plaisir, dans son enfance, à charpenter de petits cercueils de bois; comment il y enfermait des soldats de plomb et les abandonnait à la fosse; comment, au fond d'un vaste jardin triste où depuis quelque temps on l'exilait, il jouait encore à ce funèbre jeu lorsqu'on vint lui annoncer la mort de son père...

Mes enfants dans leur coin, ne m'apercevant plus, retravaillent à leurs enfouissements.

Au prix d'une grippe, je veux favoriser en eux le dépôt d'un étrange et beau souvenir. Je me détourne.

Nous tous qui vivons... — vivre, c'est bien aussi jouer à la Tombe.

III

Par la poterne

La cloche sonne, ils s'échappent ; et tout de suite tous de vociférer :

— Par la poterne ! Par la poterne !

Or, il n'y a pas la moindre poterne dans la cour. Il y a seulement, sur la gauche des classes et devant elles, deux portes de fer qui ouvrent, l'une sur quelque chemin, l'autre sur le préau d'entrée. Et c'est à droite que se précipitent ces guerriers hurlants, et sous les beaux tilleuls qu'ils se bousculent.

Je les observe. En tête glapit René, ce littérateur, ce phraseur ingénu, nerveuse face jaune, gentil esprit vermoulu par une lecture trop assidue de livres trop scolaires. Il brandit un éclat de bois, duquel il feint de poignarder une multitude d'ennemis qui l'assaillent : Jean et son frère Maurice ; les deux Robert, l'un si franc, d'une si charmante paresse, l'autre hypocrite et malfaisant ; les deux Pierre, le bleu et le rouge ; un hargneux Alfred... Il va succomber sous le nombre : Maurice alors se range brusquement de son parti. Par cette manœuvre, renouvelée de celle des Saxons à Leipzig, il apporte un tel renfort que bientôt tous les deux, à longs coups

du coutelas de bois, à vifs coups de poing loin-tendus, se dégagent, puis fuient. Et toujours, mais cette fois vers la gauche, toujours ils crient :

— Par la poterne ! Par la poterne !

Et il n'y a pas de poterne.

Cinq minutes plus tard, René, fatigué, et s'éventant de son mouchoir comme une belle Espagnole, flûte à ses camarades une conférence explicative :

— Oui, comprenez-vous, iz arrivent au bord du fossé, et i nous somment de nous rende. Alors nous, on lève le pont-levis, on baisse la herse, on arme les guetteurs, on prépare la poix bouillante... Mais un traître leur a livré le passage secret. Alors...

Il rebrandit sa dague et s'égosille :

— Par la poterne !

Et il se sauve, fier de mélanger ainsi des bribes d'histoire avec des rognures de roman-feuilleton, l'imagination pareille à un jambon sous cette pauvre chapelure. Il rit : l'école est pour lui un castel authentique, les ennemis grouillent là-bas à l'investir, et tout serait perdu si ne s'ouvrait quelque part, — derrière ce tas de pavés, entre les racines de cet arbre, — sur un souterrain, une poterne mystérieuse.

Je suis certain qu'il déforme d'une manière analogue les leçons de morale que je lui fais à mon esprit défendant; et je ne m'étonnerai guère à l'entendre un jour parler, comme on sait bien quels mystiques, des Châteaux du Peuple et des Altitudes sublimes de la Solidarité.

Il s'évente, il rentre au coup de la cloche, son grand poignard de bois à demi sorti de sa poche. — Quelle précision mathématique M. Fernand, mon collègue, pro-

fesseur de sciences, pourra-t-il verser dans cette mémoire pleine de manoirs et d'embuscades ? A peu près celle que mirent dans la mienne, encombrée des visions puériles de la gloire, ces maîtres dévoués que je désespérai.

Et tandis que je commence à mon tour une nouvelle classe, fatigué, croyant évoquer par chacun de mes mots une image absurde ou burlesque au cerveau de mes enfants, je me rends tout à coup cette justice que moi, que nous tous, nous les raillons sans droit, car nos religions, nos morales, nos vertus, et nos passions plus encore et nos vices, qu'est-ce autre chose que des poternes que nous ouvrons dans le vide sur l'ombre ?

IV

Images

Je disais à l'Inspecteur :

— Il ne faut pas juger la discipline de ma classe sur le bruit qu'on peut entendre en passant devant sa porte. J'interroge continuellement : les enfants trouvent la leçon, je ne la dicte pas. Il arrive qu'ils répondent plusieurs à la fois, et en désordre. Mais je préfère cela : s'ils se taisent, j'ai peur qu'ils ne dorment. Je ne veux pas que la classe soit un tombeau.

L'Inspecteur approuvait :

— Je suis bien de votre avis. C'est à cette abondance des questions et des réponses qu'on reconnaît la vie d'une classe : voilà la vraie méthode de l'enseignement primaire. Chaque élève travaille, demande des éclaircissements, dit sa pensée. Une école est une ruche : il faut bien que son activité bourdonne.

Pourtant, — plus tombeau que ruche.

Lorsqu'échappant pour une minute à l'automatisme du métier, je trouvais la force de regarder mes enfants du regard appuyé que nous devons aux foules, aux arbres et aux âmes; du long regard qui m'a enseigné

l'amour de la vie; — toujours deux images grotesques m'humiliaient.

Assis pour écouter, debout pour réciter, raides, ces garçonnets à leurs gradins ressemblaient d'abord aux figures hideuses des jeux de massacre. Une attention équivoque affermissait leurs traits : un nez rouge, de lourdes paupières où jamais n'éclosaient les prunelles, des chevelures inégales, l'éclat blanc ou la matité jaunâtre des joues. Un tablier noir faisait un juge; une veste de velours, un pataud; une cravate feu, un paletot vert, des manches de lustrine, un polichinelle; un col neigeux sous un obscur sourire, la mariée.

Moi, je discourais. Une idée tombait. Un sou la boule! Ils se précipitaient tous en avant pour l'écrire. Parfois, je punissais quelqu'un. Un sou la boule! grognant, il s'affaissait en arrière.

L'heure passée, je me voyais entouré de morts. Ces tables me rappelaient jusqu'à l'obsession les planches affreuses d'un ossuaire avidement contemplé à Salzbourg : blancs dans l'ombre du bois poli et des chevelures se rangeaient les tristes crânes : le front nu, les yeux retournés sur les spectacles lugubres de l'agonie, le nez pareil à une sombre feuille de trèfle, un sourire déchaussé et ruineux dans les dents... Le vertige me saisissait à pérorer devant ces faces cadavéreuses.

La cloche sonnait. Comme ils se moquaient de mes regards divergents et de mon visible rêve! Je sentais sur toute l'étendue de ma pensée l'impitoyable, la salutaire oppression de leur vie.

V

Romans

Henri s'excite. Petit macaque à la face osseuse, aux joues de papier rosâtre et de son, aux yeux tournants d'écureuil, et dont la physionomie promet une intelligence que ne tient pas la parole, il lit *le Journal des Voyages, le Globe-Trotter*, et ces feuilles dont les titres déclarent l'obséquieuse ineptie : *Mon Bonheur, Nos Loisirs, Lisez-moi, Mon beau Livre, Mon Dimanche*, le dogmatique *Je sais tout* enfin, ce capharnaüm de réclame, de prétention et de mensonge. Il y apprend les aventures des explorateurs, des marins, des ingénieurs, des escrocs, des assassins et des policiers. Comme eux, il rêve de naviguer, de couper les continents en quatre par des canaux immenses, de filouter les diamants de la couronne, de poursuivre les malandrins jusqu'au centre de la Terre...

Ou plutôt, car il est sans courage, il rêve d'imaginer tous ces exploits et d'en faire le récit au monde : — Je lui confisque ceci, qu'il écrivait en se cachant très mal :

« *Quatrième chapitre : — Important achat.*

« Le lendemain de cet entretien, trois hommes étaient réunis chez le notaire. De ces trois hommes, nous en

connaissons deux : l'un est le milliardaire, l'autre l'ingénieur, le troisième est inconnu.

« — Ainsi, monsieur, disait le notaire à John Curtiss, vous voulez acheter un terrain appartenant à l'État, situé à quelques kilomètres de Pittsburg? — Oui, répondit ce dernier. — Et combien en donnez-vous? — 600.000 francs. — Eh bien moâ, il en donné 650.000, répliqua l'individu inconnu. — 700.000, hurla l'Américain. — Un million, moâ! et py téné, voilà; le terrain maintenant il était à moâ.

« Et sur ce jetant une liasse de billets de banque sur la table, il s'éloigna le plus vivement possible; non sans perdre une carte de fin bristol que dans sa précipitation il avait laissé tomber. Il livrait ainsi son identité qu'il avait cachée. Le premier mouvement du Français fut d'aller ramasser cette carte... »

Le reste manque.

Pauvres enfants! — Leur plus nette caractéristique serait-elle la confiance? Croient-ils tout ce qu'on leur affirme, tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils lisent, et même tout ce qu'ils inventent? Voilà pourquoi sans doute on leur a fait une réputation de sincérité qu'ils n'ont jamais méritée.

D'ailleurs, comment exprimer cela? Ils ne sont pas menteurs non plus. Mais on dirait qu'ils ne savent pas distinguer encore les images ou les idées des choses, ni le réel d'avec les songes.

VI

Ils ne comprennent pas.

Je ne sais pas enseigner la morale. C'est que je l'aime trop, oui, et trop subtile. Je vois, après toutes mes abstractions, l'esprit de ces mioches qui dodeline ou qui halète.

Je les mène à l'oasis. Je leur lis un chapitre des *Misérables*, celui que Victor Hugo a intitulé *Formes que prend la souffrance pendant le sommeil*, et où il raconte le rêve fait par Jean Valjean avant de se résoudre à se dénoncer pour Champmathieu. Je le citerai avec plaisir. Je serai sûr ainsi qu'on ne feuillettera pas mon livre sans y rencontrer une fois la beauté. Et ce sombre poème n'est peut-être pas très connu, puisque nos critiques littéraires ont laissé à un philosophe, à Renouvier, le soin d'en faire l'éloge.

Je lus donc ceci du mieux que je pus :

« J'étais dans une campagne; une grande campagne triste où il n'y avait pas d'herbe. Il ne me semblait pas qu'il fît jour ni qu'il fît nuit.

« Je me promenais avec mon frère, le frère de mes

années d'enfance, ce frère auquel je dois dire que je ne pense jamais et dont je ne me souviens presque plus.

« Nous causions, et nous rencontrions des passants. Nous parlions d'une voisine que nous avions eue autrefois, et qui, depuis qu'elle demeurait sur la rue, travaillait toujours la fenêtre ouverte. Tout en causant, nous avions froid à cause de cette fenêtre ouverte.

« Il n'y avait pas d'arbres dans la campagne.

« Nous vîmes un homme qui passa près de nous. C'était un homme tout nu couleur de cendre monté sur un cheval couleur de terre... »

Ici, Thomas, le brutal, aux traits inachevés d'hydrocéphale, éclata grossièrement de rire. Je le punis avec colère et tristesse, puis je continuai :

« ... L'homme n'avait pas de cheveux ; on voyait son crâne, et des veines sur son crâne. Il tenait à la main une baguette qui était souple comme un sarment de vigne et lourde comme du fer. Ce cavalier passa et ne nous dit rien.

« Mon frère me dit : — Prenons par le chemin creux.

« Il y avait un chemin creux où l'on ne voyait ni une broussaille ni un brin de mousse. Tout était couleur de terre, même le ciel. Au bout de quelques pas, on ne me répondit plus quand je parlais. Je m'aperçus que mon frère n'était plus avec moi. »

— Où qu'il était fourré ? demanda à mi-voix, avec une grimace oblique, l'un des Marcel, le discuteur, intelligent et nerveux qu'il est.

— On dirait que vous n'avez jamais rêvé, répliquai-je avec humeur, en donnant avant de reprendre un coup de règle violent sur la table.

« J'entrai dans un village que je vis.

« La première rue où j'entrai était déserte. J'entrai dans la seconde. Derrière l'angle que faisaient les deux rues, il y avait un homme debout contre le mur. Je dis à cet homme : — Quel est ce pays? Où suis-je? — L'homme ne répondit pas. Je vis la porte d'une maison ouverte, j'y entrai.

« La première chambre était déserte. J'entrai dans la seconde. Derrière la porte de cette chambre, il y avait un homme debout contre le mur. Je demandai à cet homme : — A qui est cette maison? Où suis-je? — L'homme ne répondit pas.

« La maison avait un jardin. Je sortis de la maison et j'entrai dans le jardin. Le jardin était désert. Derrière le premier arbre, je trouvai un homme qui se tenait debout. Je dis à cet homme : — Quel est ce jardin? Où suis-je? — L'homme ne répondit pas. »

C'était trop. Il y eut une nouvelle insurrection. Les finauds protestaient :

— Ce que c'est bête! disait Marc.

— Qu'est-ce qu'i faisaient, ces bonshommes? demandait Léon. Pourquoi qu'i ne répondaient pas?

— On n'y comprend rien, murmurait le second Marcel en écarquillant ses yeux clairs.

Mais les autres, remuant leurs grosses mâchoires, étouffant dans leurs gros poings, Thomas la brute et Marcel le discuteur, Georges, Paul le paria et Théodore, tous! — ils se crevaient impudiquement de rire.

— Vous êtes bien intelligents! m'écriai-je. Pourquoi ne pas chercher le sens de ces visions? Vous ne devinez

pas que ce sont des faussaires, des menteurs, des immoraux, des hommes qui ont tué leur conscience?

Ils se turent. Non qu'ils fussent émus, mais ils avaient peur d'une punition. Je m'avouai enfin que je m'étais trompé, que cette beauté leur était trop dure. Plus sans doute pour moi que pour eux, j'achevai :

« J'errai dans le village et je m'aperçus que c'était une ville. Toutes les rues étaient désertes, toutes les portes étaient ouvertes. Aucun être vivant ne passait dans les rues, ne marchait dans les chambres ou ne se promenait dans les jardins. Mais il y avait derrière chaque angle de mur, derrière chaque porte, derrière chaque arbre, un homme debout qui se taisait. On n'en voyait jamais qu'un à la fois. Ces hommes me regardaient passer.

« Je sortis de la ville, et je me mis à marcher dans les champs.

« Au bout de quelque temps, je me retournai et je vis une grande foule qui venait derrière moi. Je reconnus tous les hommes que j'avais vus dans la ville. Ils avaient des têtes étranges. Ils ne semblaient pas se hâter, et cependant ils marchaient plus vite que moi. Ils ne faisaient aucun bruit en marchant. En un instant, cette foule me rejoignit et m'entoura. Les visages de ces hommes étaient couleur de terre.

« Alors le premier que j'avais vu et questionné en entrant dans la ville me dit : — Où allez-vous? Est-ce que vous ne savez pas que vous êtes mort depuis longtemps?

« J'ouvris la bouche pour répondre et je m'aperçus qu'il n'y avait personne autour de moi. »

On entendait la cloche. Ces enfants de mauvaise volonté sortirent, sans doute heureux d'échapper à mon commentaire. Mais moi, je n'échappai pas au leur.

A peine étaient-ils dehors que le Marcel aux yeux d'eau verte, cet ingénieux pitre, sautant sur le vaste dos de Thomas, se mettait à crier : — C'était un homme tout nu couleur de cendre... — Et aussitôt Marc se raidissait contre le tronc d'un tilleul, pour opposer le plus farouche silence à Léon et au deuxième Marcel qui l'interrogeaient : — A qui est ce jardin? Où suis-je? — Et tous pleuraient de rire.

Moi, je souffrais; j'étais humilié, je plaignais la beauté.

VII

L'effort à décourager

Je rencontre René à la porte du collège. Il tient un livre et y lit je ne sais quoi. Il me salue en souriant et en frétillant, je lui prends le volume que je feuillette. C'est un de ces ouvrages qu'il faudrait brûler en place publique, — un « recueil de morceaux choisis ».

(Ne nous privons pas de remarquer en route que, mieux les morceaux sont choisis, plus le recueil est absurde.)

— René, dis-je, vous lisez trop, parce que vous ne savez pas lire.

— Oh, msieu, répond-il, ce sont de si belles maximes ! Voulez-vous que je vous en récite ?

Un sourire violet balafre ses traits jaunes. Il se tortille des cheveux aux orteils, il se penche, il agite à droite et à gauche ses pattoches griffues qui semblent palmées, il fait la révérence ; — et déjà il déclame :

— « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais... »

J'interromps :

— Ça signifie quoi ?

Il ne peut s'arrêter :

— ... « Mais c'est un roseau pensant. »

— René, dis-je, avec toute la conviction possible, je vous donnerai vingt fables de La Fontaine à copier à la prochaine occasion. Vous deviendrez idiot avant l'âge si vous continuez à vous bourrer de choses où vous n'entendez rien.

Il se tait, salue, recule; puis, au moment de s'éloigner, avec un sourire irritant et humble qu'il croit subtil, il me décoche sa flèche :

— « Le temps et la mort sont nos remèdes. »

Je frémis. Je hais une seconde ce galopin. Cette phrase amère de Rousseau, je l'ai lue pour la première fois, voici sept ans, dans la *Charpente* des Rosny, qui la citent, un soir doré d'avril où je m'étais enivré de beauté jusqu'à l'extase. Que mêlait-il à mon souvenir, ce petit pédant, sa prétention, sa sottise, le souffle de son âme poussiéreuse ?...

Il a péché contre l'Esprit.

... Mais moi-même, quand je la prononce, cette phrase doublement sainte, quand je la pense, — qui donc m'assure...

VIII

Feux follets

I

La grâce était rare parmi ces enfants. Ils touchaient déjà l'âge où le teint se fripe, où la voix raucit, où les yeux se cernent vilainement, — cette adolescence larvaire qui afflige le regard. Pourtant quelques-uns montraient de franches prunelles claires, des sourires vifs et rouges; et Robert ressemblait à ma sœur Jeanne.

Robert ressemblait à Jeanne. En somme, plutôt par la tolérance de mon souvenir que selon la réalité des couleurs et des formes. Il avait un visage menu, les joues minces et pâles, un blanc front étroit où ses cheveux miraculeusement peignés retombaient droit, et un à un. Il était doux, paresseux, ingénieux : je me sentais de l'amitié pour lui.

Naturellement, je ne l'exprimais pas. La préférence est une injustice. Craignant avec passion d'être injuste, je me gardais bien de témoigner à Robert cette demi-tendresse un peu dédaigneuse. Il lui suffit toutefois

d'un conseil sans doute plus insistant, d'un coup d'œil ignoré de moi-même, pour la comprendre, pour y répondre.

Il y avait alors deux « années », il n'y en eut trois que plus tard. Quatre professeurs nous secondant pour y donner ce que la politesse officielle appelle les enseignements accessoires : travail manuel, musique, gymnastique, modelage, il arrivait que M. Fernand ou moi passions un après-midi sans parler à l'une ou à l'autre. Un matin où je quittais la première, Robert leva vers moi son front couvert de cheveux parallèles, et il chuchota :

— Msieu, on vous verra pus aujourd'hui, c'est dommage !

— Voulez-vous vous taire ! répliquai-je.

Car la préférence est une injustice ; et doublement dès qu'elle a été aperçue. Mais j'étais ravi d'une joie à laquelle je m'abandonnais tout en la sachant puérile. J'espérais encore pouvoir être heureux sans l'acquiescement d'une conscience clairvoyante et rogue. Et je me disais avec une naïveté entière :

— Enfin, ils commencent à m'aimer : nous allons donc vivre !

... Aimer, Vivre : est-ce René qui parle ? En style plus nu, ç'eût été remplacer par *un échange de sentiments* entre eux et moi *la distribution de notions* qu'on m'ordonnait de faire à ces enfants.

Si l'Inspecteur avait su que telle était l'intention de mon instinct, il aurait plus souvent visité ma ruche. Mais il l'ignorait : je me réjouissais en liberté de voir blondir ce miel au parfum incomparable.

II

René me paraissait intelligent parce que sa bêtise était savante. Moral et mélancolique, il inscrivait en gribouillages particulièrement malpropres la phonographie d'une petite âme qu'avaient trop tôt assourdie les voix, mutilées dans les anthologies, éraillées dans les feuilletons, de Rousseau, de Hugo et de Lamartine. Sa prétention de plagiaire naïf m'amusa longtemps. Je me souvenais de ma jeunesse. Peut-on passer, sans faire étape dans le galimatias, du style vulgaire ou technique enseigné par le milieu au style élégant et abstrait que les manuels recommandent ? Toute l'éducation étant (je le supposais), destruction du premier naturel, il est inévitable qu'elle éveille le second d'abord dans l'afféterie. Aussi mettais-je de l'indulgence à critiquer René, une tendresse rudoyante qui le flattait et qu'il s'arrangeait toujours pour reprovoquer.

— Vous écrivez comme un journaliste, répétais-je, c'est insupportable !

— Msieu, je ne puis pas m'exprimer autrement, gémissait-il entre ses mains jaunes.

Sincérité menteuse d'une conscience illusoire ! A treize ans, je ne voulais bien reconnaître d'autorité littéraire qu'à Paul Féval et à Victor Hugo ! — Avec moins de scrupules, je reprochais à René les zéros qu'il ne cessait de mériter en mathématiques.

— Vous devez bien savoir ce que sont les lettres ou les sciences à votre âge ! D'ailleurs, ce que nous vous disons, ce n'est ni des lettres ni des sciences ; c'est des renseignements indispensables pour n'importe quel métier ou

des exercices qui vous habitueront à réfléchir. Vous n'avez donc pas le droit de choisir. (Moi, qui ai si insolemment choisi, j'osais le lui défendre ! — peut-être afin qu'il se révoltât mieux ?...) Il faut travailler autant pour M. Fernand que pour moi.

— Mais msieu, s'excusait-il avec sa volubilité obséquieuse et gesticulante, je travaille davantage pour M. Fernand que pour vous. Je lis trois fois mes leçons de géométrie et je ne peux pas les savoir. Je n'y comprends rien : ce n'est pas beau, c'est aride. L'arithmétique, c'est mon cauchemar : alle m'horripile, alle me fera mourir ! Mais l'histoire, la géographie, la récitation, les rédactions, ah, j'aime tout ça, j'aime tout ce que vous faites !

Il souriait doucement, humblement. Voulait-il confondre ce qu'on lui enseignait avec celui qui l'enseignait ? Je le crus. Les notions se subordonnaient enfin aux sentiments, un esprit vivant allait s'ouvrir...

Avec un bonheur qu'on ne peut exprimer, parce qu'il n'est analogue à rien, je devinais sa chétive pensée approcher affectueusement de ma pensée. Égoïsme ? Orgueil ? Il me semblait respirer une fleur pour moi seul fleurie.

III

Ainsi j'aimais.

Les grands principes établis par les Pères de la Pédagogie m'étaient inconnus.

Mais tout mon être se rebellait à l'idée d'enseigner pour elles-mêmes la géographie physique de l'Australie ou les batailles de la Succession d'Espagne : dans ces niaiseries, je respectais seulement des moyens obscurs

de l'amour. Je réclamais la vie; et pour l'obtenir, l'instinct commandant, j'offrais la vie.

Grâces légères et souriantes; petites intelligences peinant sur des principes de coton à repousser leurs lisières; ou même simples créatures faibles, tremblante portée de l'humanité, bestioles charmantes; — je voulais les chérir toutes! Robert et Charles, René et Louis, Marcel et Marcel, laborieuses dupes; ou bien Alfred, les deux Pierre, le bleu et le rouge, Maurice et Jean, Valentin, qui dédaignaient de m'imiter pour me plaire, qui vivaient, selon leur loi inconnue, de regarder les mouches voler; — j'espérais *tout* (mais quoi?) de leur amour qui finirait bien par répondre à mon amour.

IX

Sourires à vif

I

— Quand je suis arrivé à Francfort-sur-le-Mein...

Ils sourient de coin. Marcel, de ses yeux d'eau, m'épie : il glisse un mot à son voisin. Ne comprenant pas leur sentiment, j'achève ma phrase :

— ... je n'étais pas beaucoup plus fort que vous en allemand. Il m'a fallu écrire ce que je voulais dire au garçon d'hôtel. Ne vous découragez donc pas.

Ils sourient toujours, mais ce n'est pas de ma logique. Léon, qui s'enhardit, demande d'un ton particulier :

— Vous y avez été, msieu, à Francfort?

Je passe sur l'impertinence : cette fois, j'ai entendu. Ils supposent que je leur conte cela pour me glorifier de mes voyages. Je réponds avec cautèle :

— Comme si c'était malin! On prend un billet à la gare de l'Est, on dort quinze heures, et on est arrivé.

Ils ne cessent pas de sourire. La leçon continue.

Quelques jours après, en classe de géographie, je rends des cartes d'Europe. Georges promène son doigt sur des régions excentriques, Turquie, Russie, Caucase, puis chuchote :

— Msieu Thierry, i connaît ça, il a été par là!

La Pédagogie me conseillerait, sans doute, de punir cet indiscret; mais déranger pour si peu la foudre? Tout naïvement, je trébuche dans le piège :

— Non; je me suis arrêté à Budapest.

Ils sourient. J'ai compris, trop tard. Je me tairai sur mes souvenirs. J'aurais voulu décrire à ces enfants, avec mes sensations, avec mes émotions vraies, le Rhin et le Danube; mais s'ils confondent la sincérité et la vantardise, à quoi bon?

Je sais bien, hélas! que je suis plein d'infatuation; et pourtant je ne croyais pas en avoir découvert dans ces paroles.

II

— A Saint-Cloud, dis-je...

Les voilà souriant. J'exagère exprès alors :

— ... mes maîtres me l'ont assez reprochée, ma déclamation. Je dois bien savoir ce que c'est.

Cette phrase m'attriste. Je les haïssais alors, ces deux vieillards; je méprisais leur étroitesse et leur dogmatisme. Et maintenant, est-ce bien sincèrement que j'avoue qu'ils me tourmentaient pour mon progrès? J'en doute; si j'en étais sûr, j'aurais davantage honte... Et ces gosses rient!

A la sortie, Marcel, le discuteur, me regardant de ses beaux yeux d'agate franche, me questionne :

— Vous étiez un bon élève à Saint-Cloud, msieu?

— De quoi vous occupez-vous? dis-je.

Je soupçonne qu'il se moque, mais il ne me déplairait pas, pour le bon motif, qu'il s'intéressât. Je me confesse :

— Non, j'étais toujours le dernier.

— Oh ! proteste-t-il, on nous a dit que vous étiez sorti le premier de tous !

— Qui çà ? demandé-je avec surprise. Ce n'est pas vrai, on s'est trompé. D'ailleurs (une pudeur me vient), ça n'a pas d'importance.

Et je le renvoie jouer avec ses camarades.

Huit jours passent, et j'aperçois la fleur de cette graine niaisement jetée. Henri geint parce que j'ai critiqué un peu durement la poésie journalistique d'un de ses devoirs. Je me repens aussitôt de ses larmes :

— Voyons, pas tant de chagrin ! Vous ferez des progrès. J'écrivais plus mal que vous à votre âge.

Ils sourient presque tous.

— Ah oui, à Saint-Cloud, nasille Marcel, le discuteur.

— Oui, mais vous, msieu, vous étiez intelligent ! explique l'autre Marcel d'un ton de gouaille.

Il n'échappe pas à la consigne, qu'il accueille d'un sourire rentré, d'un haussement humble des épaules ; et je m'étonne encore.

III

Je mériterais cette moquerie si, parlant ainsi, j'avais voulu me vanter. Mais où ces enfants prennent-ils que ce fût mon intention ? Je m'exposais en exemple, non en modèle ; je citais seulement mes faiblesses.

A la vérité, ces sottises sont anciennes : pour les renier de ce ton triomphal aujourd'hui, il faut se sentir bien au-dessus d'elles. « Reconnaître ses torts, écrit Swift, c'est prouver modestement qu'on est devenu plus raisonnable. » Si modestement ? Nul n'aurait le courage d'insulter son propre passé s'il ne pensait un furieux bien de son présent. L'amour-propre est si subtil que le

voici affublé des défroques de l'expérience et de la modestie même. Dans dix ans, peut-être aurai-je acquis, je l'espère, le droit de mépriser mon Moi actuel : mais je le perdrai si je me félicite de ma patience...

Avouons : — mes deux Marcel avaient bien sujet de rire.

Devrai-je alors leur accorder sans restriction que le Moi est haïssable ? Dire du mal de nous-même, nous le savons tous, c'est vanité, autant qu'en dire du bien. Mais, ni en bien ni en mal, seulement parler de nous pour éclaircir nos idées, comme nous parlerions d'un homme rencontré dans les livres ou la rue; — est-ce suffisance aussi ? Faudra-t-il à notre propos toujours nous taire, feindre de n'exister pas pour nous ?

Et pourquoi est-ce aux enfants à nous donner cette leçon définitive ? Ils paraissent détester la personnalité.

Dès qu'ils la surprennent, ils rient. Ils n'ont ni expérience, ni science ; ils ignorent leurs dispositions secrètes ; — dans tous ceux qui leur en laissent voir, ils s'en gaussent aussi cruellement que des difformités ou de l'impudeur.

... Je veux que leur irrespect sans pitié soit salutaire. Sans lui, premier élan de la critique, ils admettraient, ils imiteraient tout, ils conserveraient tout. Or (mais comment, s'ils n'ont d'originalité qu'en leur ironie ?), il semble que leur fonction soit de renouveler le monde.

Et pourtant, me résignerai-je, s'ils l'exigent, à n'être qu'une machine au service de leurs âmes machinales : l'affreux entonnoir, par exemple, sur eux penché pour vomir dans leurs oreilles les mornes vibrations du bafouillage social ? Ne serai-je jamais *un Vivant pour des Vivants ?*

X

Cet âge est sans pitié.

La Fontaine l'a dit, mais devons-nous l'en croire? S'y connaissait-il, ce faux bonhomme?

Nous n'avions ni bossu ni boiteux; mais un bègue. Le pauvre garçon, dès qu'il lui fallait articuler une phrase, réciter un vers, prononcer un mot allemand, souffrait le martyre : ses yeux s'agrandissaient sous vingt clignements, ses pommettes tremblaient, et autour de ses lèvres battues par sa langue immaîtrisable, une sorte de toile d'araignée se tissait avec des rides creusées et des tendons tordus. Enfin, le misérable mot jaillissait, inexact; et je devais le faire répéter.

Les camarades pouffaient. Je sévis au premier jour, — encore que peinant, moi-même, et me mordant le dedans des joues pour ne pas sourire à la désastreuse grimace du bègue; — je dis avec brutalité :

— Avez-vous fini? Vous ne voyez pas qu'il souffre? Ceux qui se moqueront de lui auront de la consigne.

« Continuez, Lucien...

Mais déjà il pleurait, — les yeux gonflés, la face toute rouge, un mouchoir violet à la main.

Les indigents sont plus infirmes que les infirmes. Deux surtout des fils d'ouvriers auxquels nous offrions l'aumône primaire supérieure se présentaient toujours fort sales.

De l'un, Albert, solide, violent, indiscipliné en classe et d'ailleurs intelligent, presque amoureux de logique et de morale, les camarades n'osaient trop se railler quoique ils le vissent mal boutonné, ni ciré ni peigné, se balancer sur le bord de l'estrade au fond d'un pantalon trop long et trop large : il eût fait goûter ses poings, dans la cour, au premier qui eût ri.

Mais l'autre, le plus âgé des Louis, maigre, souffreteux, si gauche qu'il semblait avoir un squelette en spirale, rageur et injurieux pour comble, ne pouvait avancer sans soulever un murmure. Son vieux veston et sa vieille culotte sans couleur étaient toujours crevassés quelque part; son col pendait crasseux, froissé, sans cravate; ses chaussures dont les boutons se détachaient, bâillaient sur ses bas troués. Récitant, il entendait à deux mètres de lui ses voisins dire :

— Oh, ce qu'il est sale! — i n'arrange même pas ses souyiers! — Il est déchiré partout!

Je punissais les chuchoteurs sans expliquer pourquoi. Et je m'efforçais de regarder le pauvre enfant avec tranquillité. J'ai appris jadis, dure expérience, qu'il ne faut pas plaindre les affligés lorsqu'on ne peut pas les soulager : ils s'en chagrinent davantage. Louis ne me savait sans doute aucun gré de mon silence, — il m'eût haï pour ma parole. Mais les autres riaient toujours.

Ils osent pousser leur cruauté jusque sur la laideur, au moins quand elle est frappante; c'est-à-dire, pensent les hommes, quand nous devrions nous exercer le mieux à ne la pas remarquer. C'est jusqu'au fond vraiment que les enfants nous sont incompréhensibles : ils sont trop primitifs.

Paul s'éveilla un matin la face couverte d'une érup-

tion jaunâtre et rougeâtre, presque horrible à voir. Autour des lèvres spécialement, elle s'épaississait en un magma de boutons sanieux, de pus et de fécule blanche que nul œil ne pouvait supporter. Il était difficile de bien disposer le bandage : très vite il retombait, dénudant cette bourbe d'humeur et de sang. Le jeune garçon en souffrait vivement et se détestait lui-même : mais ses camarades le traitèrent avec férocité.

Il subissait la réputation d'un taquin et d'un cafard. Je crois que personne ne l'aimait. A M. Fernand comme à moi, il était antipathique par sa prétention, sa nervosité, ses singeries et sa longue figure creuse de pantin. Ses condisciples le savaient et ne le ménagèrent pas : malgré nos efforts, ils réussirent, tant qu'il eut mal, à l'exiler dans un coin de la classe, à le bannir des jeux et même du travail, en feignant de vomir dès qu'il ouvrait sa malheureuse bouche. Et, tandis qu'ils donnaient à ses pustules un nom plus malsonnant encore, ils ne lui épargnaient aucune injure, — ni galeux, ni lépreux, ni pestiféré...

Enfant, j'ai vu qu'en des instants pareils une âme jeune perd toute confiance dans la justice et dans le monde; qu'elle se décide à haïr; — qu'elle pourrit. Homme, maître, je vois qu'on ne peut ni prévenir ni effacer l'action de ces minutes farouches. Si haut qu'à l'école nous élevions notre mur contre la vie, la plus forte marée l'atteint toujours, inévitable, et, le franchissant, elle submerge d'écume les pauvres petites âmes.

Nous souhaiterions un peu de pitié pour elles. Mais nous, cette tendresse, on nous interdit de la témoigner; et les enfants, ils la méprisent.

XI

La Trahison

Charles était un garçon gentil, vêtu d'agréable bleu clair, la mine éveillée et les traits fins : je ressentais pour lui encore une vague sympathie physique. La vanité l'intellectualisa, car il me parut bientôt fort subtil. Esprit souple plutôt que courageux, il subissait avec une remarquable bonne grâce les aiguillages hasardeux de mon socratisme ; et par conséquent, je le croyais appliqué à me comprendre.

— Et au-dessus du témoignage des hommes, éloges, décorations, demandais-je, que devons-nous placer ?

— La conscience, assurait Charles.

— Où nous fournira-t-elle un refuge si nous sommes poursuivis, une consolation si nous sommes tristes ? continuais-je.

— Dans la satisfaction du devoir accompli, s'écriait Charles.

Il me fallait bien approuver ces niaises réponses à mes niaises interrogations. Je ne connaissais pas alors ce

mécanisme que Proudhon a si exactement appelé *l'Intelligence des Signes*. Aussi vite que l'étincelle le coup de briquet, un déclanchement verbal suivait dans l'esprit de Charles, irrésistible comme un écho, l'arrivée d'une certaine formule selon une certaine vibration. Nulle compréhension: un mouvement approprié. Répliquer juste était pour lui le même geste instinctif et vain qu'attraper une mouche. Mais je ne m'en doutais pas, et je le tenais pour un bon élève parce qu'il satisfaisait mes questions au moyen des mots même qui se préparaient sur ma langue.

La préférence est une injustice: je favorisai Charles d'une justice plus stricte. Conseils plus nombreux, reproches plus fermes, encouragements tout composés d'exigences, il se fût sans doute volontiers dérobé à ces assurances d'estime dont René et Robert avaient souri: mais comment aimer autrement?

Un matin, ses camarades entrant en classe s'occupaient d'accrocher dans un coin leurs capuchons et leurs casquettes. Il accompagnait les derniers et les guignait de l'œil. Se jetant sur la porte avec un rictus malin, il la poussa si fort contre le mur qu'elle faillit assommer là Paul et Gabriel. Et lui se mit à rire.

Il était vêtu de désagréable bleu clair, la mine astucieuse et les traits hypocrites. — Je l'eusse giflé avec délices. Je le consignai, il geignit, ma colère ne fit que croître; je lui criai de sortir.

Hors de la classe, hors de mon cœur. Je compris tout à coup que, si bassement méchant, il ne pouvait être intelligent. Jongleur preste et stupide, il agitait les mots dans son cerveau comme des boules de loto jusqu'à ce

qu'ils eussent l'air de chiffrer des idées. Et moi, pauvre imbécile...

Toujours depuis je lui fus dur et souvent injurieux. J'évaluai enfin juste l'inanité de ses discours redondants, le mensonge des abstractions dont il me ravissait jadis, et qu'il m'enseignait à haïr en moi. A la moindre phrase de lui, je me sentais l'esprit raidir, et ma voix la plus libre me disait :

— Écoute, le bafouillage primaire ronronne.

... Seulement, qui donc l'avait dressé?

XII

Cet âge est sans amour.

— Ainsi sans pitié, me répétais-je ; et maintenant sans amour... Eux la forme même, la plus profonde pensée obscure de l'amour !

Voici le Marcel aux yeux verts, aux innombrables grimaces, le polichinelle. Ils se moquent de lui, ils le bousculent ; ils le frappent sans doute : aurait-il appris sans cela ce geste pénible qu'il a, — la tête enfoncée entre les épaules sur un cou compressible, les mains élevées pour parer la gifle ? Personne, parmi ses camarades, ne semble s'apercevoir (à la vérité, moi, juge, je ne l'ai jamais dit ; mais eux, témoins, comment ne le soupçonnent-ils pas ?) que ce Marcel est le plus intelligent d'entre eux, celui qui le premier saisit les idées, celui qui le premier discerne aussi leur point de moindre résistance et les y attaque. C'est pour tous le bouffon : son courageux et loyal esprit ne lui attire point la tendresse.

J'en suis irrité. Je ne puis être son ami : ce serait illégal et il se moquerait de moi ; mais ne lui obtiendrai-je pas l'estime ?

Les enfants sont sans amour!

Si l'intelligence les effarouche, ils devraient aimer Robert. Car il n'est pas spécialement intelligent. Avec son teint de poupée, avec le léger sourire étroit de ses lèvres, qui paraissent peintes plus que vivantes, avec ses cheveux fins sur son front, n'importe quelle mère, j'imagine, n'importe quel frère aîné désireraient l'embrasser. Ses camarades n'en remarquent rien. Sa figure dit qu'il est trop fragile : personne ne le tourmente, mais personne ne le protège. La cour, qui devrait être le pays de l'amitié, pour lui n'est que le pays du hasard.

Les enfants sont sans amour!

Ils n'aiment pas l'intelligence, ils n'aiment pas la beauté. Peut-on donc aimer autre chose? Si j'écoute ma pensée, je l'entends depuis l'éveil de ma conscience, je l'entends ardemment exécrer la sottise et la laideur.

Je philosophais ainsi. Sans l'avoir vue, je jouais un jeu de patience avec la vie. Lectures, observations rapides, restreinte expérience personnelle, et jusqu'aux songes du sommeil, je voulais tout réunir, et en former une mosaïque fidèle.

Triste de ma vérité, je souffris jusqu'à ce que j'eusse découvert que la Reine des enfants n'est pas la Reine des hommes, et qu'au lieu de se prosterner devant l'intelligence ou la beauté, c'est la Force qu'ils adorent.

Les enfants ne sont pas sans amour. Camarades, certains deviennent amis. Les plus grands et les plus vigoureux se lient d'abord entre eux; comme aussi les petits. Et ce sont les premières, et peut-être les seules affections solides, celles que bénit la Force. D'un fort qui est doux à un faible qui est humble, d'un faible qui

est rusé à un fort qui est brutal, ne règne pas tendresse, mais alliance, mais complicité.

A cette lumière nouvelle, le chaos des jeux et des foules de la cour s'organisa pour moi. J'y vis enfin les groupements rationnels, libres, qui avaient échappé à mon regard vacillant de sensiblerie : c'étaient des équipes d'adresse et d'énergie. André, l'anarchiste, Jacques, Victor, Charles, Thomas, Fernand, Léon, tous les violents et les robustes vivaient ensemble. Et de même les petiots, Jean et Maurice, Robert, René, le Paul qui ne parlait pas, les deux Louis, les deux Pierre, le bleu et le rouge, et l'autre Robert, le Tartufe, jamais je ne les remarquais, pour les barres, la course, la poterne ou même les billes, transfugiés dans le camp des colosses.

Et plus attentif encore, cherchant presque douloureusement si ne s'en trouverait aucun, aucun, qui aimât ceux que j'aimais de mon cœur d'homme, je commençai à distinguer une réalité plus cruelle.

Théodore et Marceau, peu à peu, se rapprochèrent. Tous deux plus forts que faibles, c'était naturel. Mais leurs conversations calomniaient la nature : ils bavardaient inlassablement classe, compositions, cahiers à mettre au courant, mathématiques et morale. Or, je savais l'issue : j'y suis passé. Leur adolescence deviendra discuteuse et livresque comme la mienne le fut, leur sympathie animée par l'intelligence déviera dans la cuistrerie.

Et si Gérald se montre trop sensible à la fine grâce de Robert, s'il se promène avec lui toujours au long des colonnes du préau, s'il lui donne, beaucoup plus âgé, des conseils pour ses devoirs; si d'un œil penché

il caresse en rêvant ses cheveux et ses joues minces ; et si Robert lui répond par l'attachement taquin et le sourire assuré des esclaves trop chéris ; — n'est-ce pas un éveil plus dangereux encore et plus trouble que celui de l'esprit?... Seul, l'homme a le droit d'honorer la Beauté humaine. Enfant, s'il la contemple au lieu de la vivre, c'est aux confusions d'une sensualité martyrisée par le vice ou la vertu qu'elle le conduira.

Ainsi longuement, tristement, pensant à moi, pensant à eux, j'étudie les petits êtres auxquels on m'a confié. Et je me laisse avec un effroi de hibou éblouir par cette humble vérité qu'on m'avait cachée : *les enfants ne ressemblent pas aux hommes.*

... Pauvre petit amour!

XIII

Les mauvais conseils

Je ne dirai pas de mal de l'Administration : elle m'accueillit avec la charité la plus tendre.

Le principal du collège, directeur de l'école primaire supérieure y annexée, comme il s'appelle, me prit à part au premier jour, et d'un ton initiatique, il me transmit les secrets de la sagesse.

— Ce que je vous recommande surtout, c'est la discipline. Sans discipline, il n'y a pas d'enseignement possible. S'il n'y a dans un établissement que de la discipline, il y a toujours cela. L'enseignement ne vient qu'après. Vous avez une classe de quarante gamins, il ne faut rien leur passer du tout. Sans quoi, vous seriez débordé. Avertissez, puis punissez ; et à la récidive, envoyez-moi le délinquant. Je le saurai, moi !

— Oui, monsieur le principal, dis-je.

Dans la cour soufflait le vent de l'automne. Je m'attristais à voir tomber les feuilles dorées de l'érable.

Mon collègue M. Fernand me serra d'abord la main

maçonniquement. Plus expérimenté que je ne le serai jamais, il me pilota avec cordialité :

— Vous savez, il y a des loupiaux là-dedans qui ne valent pas cher. S'ils vous embêtent, allez-y, serrez-leur la vis.

— Oui? dis-je. Je n'ai guère d'aptitudes au métier de caporal.

Il sourit, comme pour insinuer qu'elles me viendraient vite et infailliblement. Et tel était aussi l'avis de mon autre collègue, le professeur d'allemand intérimaire :

— Vous débutez, m'avait-il dit, imposez-vous d'un seul coup. Vous serez tranquille plus tard. Le premier gaillard qui bronchera, c'est celui-là surtout qu'il ne faudra pas manquer.

— Comment? demandai-je avec innocence.

— Marquez-lui deux heures de consigne! fit-il.

— Naturellement, assurai-je.

Et je pensais sans doute :

— J'en ai assez reçu pour deviner la manière de les donner.

Pourtant, au bout d'une quinzaine, on chuchota que je m'y étais mal pris. Le surveillant-général fit une enquête, le directeur fit un rapport. Il circula que je manquais d'adresse et d'autorité morale. L'Inspecteur me pria de l'aller voir.

Pour des raisons purement administratives, il désirait me défendre. Il me reçut avec une bienveillance qui me fut douce. Il m'encouragea contre les autres et contre moi-même ; mais cependant il me dit à l'heure où nous nous séparâmes :

— Cela ne m'étonne pas, Monsieur, que ces garnements aient voulu vous tâter. Ils ont pensé entre

eux : voilà un jeune maître, essayons-le donc un peu ; s'il se laisse faire, nous nous amuserons bien.

« Il faut être juste, mais il faut être ferme. Ne perdez pas de vue ceux que vous soupçonnez de vouloir vous jouer de mauvais tours. Tenez-les à l'œil. Si vous n'avez pas votre classe dans l'œil, vous ne pourrez pas l'avoir dans la main.

— Oui, monsieur l'inspecteur, dis-je ; et ma mémoire s'emparait avec satisfaction de ce conseil inestimable.

La pluie furieuse de décembre battait les vitres noires, les feuilles tourbillonnaient autour des arbres fouettés, on entendait le fleuve grossir...

Illusions !

XIV

La première punition

Mais je tenais à mes idées pédagogiques. Selon un procédé recommandé par Léonard de Vinci, je me les étais formées en contemplant les taches de la moisissure sur un mur : je veux dire que j'avais feuilleté le manuel si excellent, si complet et si libéral de M. Compayré. Sans savoir un mot de pédagogie, je n'ignorais pas qu'il fallait la détruire pour en instaurer une, la vraie, qui fût anarchiste.

Je détestais les programmes, je détestais l'émulation ; je détestais surtout ce qu'on appelle la discipline. Aussi était-ce sans la moindre conviction que je répétais de temps à autre, selon la formule, au « premier gaillard qui avait bronché » :

— Maxime, si vous continuez à m'ennuyer, je vais vous punir.

Le quatrième matin, Maxime, blasé sur la menace, se mit à rire. Il y eut un petit silence. J'ai appris depuis ce que les enfants attendaient à cette seconde : ils attendaient ma justice.

Cependant, je méditais. La seconde passa. Quand je songeais à ces chers enfants futurs qu'on me confierait,

toujours je me les figurais roses, souriants, et avec une espèce de képi sur l'oreille; pareils en somme, il faut bien que je l'avoue, au jeune garçon dont le portrait orne la couverture d'une brochure de Domela Nieuwenhuis, jadis éditée par Jean Grave ; — et dès qu'un doute me venait sur l'efficace de mes idées pédagogiques, une phrase de cette brochure même (elle traitait de l'éducation libertaire), me rassurait en m'enivrant de certitude : « Sans la liberté, la vie est sans beauté, sans air frais, sans chaleur, sans lumière et sans amour. »

— Ainsi, me disais-je, sans ta liberté, Maxime...

En ce moment même, il joue avec une règle où il a enfoncé des plumes, et dont il tire une vibration irritante. Ainsi cette face dispersée d'albinos, ces yeux inégaux, ce sourire bavant aux lèvres détendues, cette âme de vermoulure ; c'est ce Maxime qui va m'obliger à me renier ! — Je lui crie avec une colère soudaine :

— Maxime, la paix ! Ou bien faut-il que je vous donne deux heures de consigne ?

J'en parle pour la première fois. Une minute encore, j'ai la sensation que toute la classe me guette, que tous m'éprouvent, que Maxime aussi en cet instant serait satisfait du châtiment; que tous attendent la justice ou la force. Mais la minute passe : j'ai eu peur de mon pouvoir.

Ridicule émotion ! On m'a trop puni moi-même au collège, j'ai trop longtemps cru en être déshonoré, je suis trop près de ces souvenirs. A fouetter sur les autres, maintenant, les sottises que j'ai faites jadis, je me mépriserais. J'ai trop haï les professeurs à poigne pour vouloir en être un, et qu'on me haïsse aussi. Un homme loyal, mon maître de physique, me consigna il y a

neuf ans pour avoir menti. On me faisait alors une réputation de sincérité que je ne méritais pas, mais que je tâchais à mériter : il ne voulut pourtant pas croire, *sur ma parole*, que j'eusse laissé en classe le devoir supplémentaire à présenter au laboratoire. L'injure m'ulcéra, j'en souffris longtemps ; ma mémoire en garde encore aujourd'hui l'amertume, et ma raison seule l'a oubliée... — Maxime a peut-être aussi cet orgueil.

Et puis, sait-on jamais ce que l'on dit ? et si parfois un mot n'a pas une pointe empoisonnée ? Un enfant que j'ai chéri, au sourire rouge et dont les yeux brillaient d'émotions et de songes, s'est couché jusqu'à la mort dans une eau hideuse, par effroi des réprimandes de son père... — Maxime aussi a peut-être un peu de cette passion morale.

... Ce n'est pas vraisemblable ; je vais le punir.

Il le faut. Simple mesure d'ordre. Mon hésitation est sotte. Si je ne sévis pas contre celui qui le premier a désobéi, tous désobéiront. Il est inadmissible que cet imbécile se moque de moi, que ses camarades prennent exemple, et que tous rient de mes observations. « Sans la discipline, il n'y a pas d'enseignement. » J'entends encore ces paroles autorisées.

Que de postulats pour les affermir ! Je les considère tout à coup avec une curiosité humoristique. Supposé qu'il soit plus nécessaire à ces enfants de glisser leur esprit embryonnaire au maillot des formules que d'expérimenter leur corps de douze ans par les rues et les champs ; — supposé que les programmes primaires supérieurs satisfassent exactement à cette nécessité ; — supposé que moi-même enfin, qui ai mission

de les appliquer, je sache intéresser, j'aie une voix éveillée et éveillante, je ne repousse pas par une abstraite monotonie toute sympathie ; — alors mon autorité sera légitime; et je manierai sans remords ma férule.

Comme je ne puis donner ma démission, je n'examinerai pas ces hypothèses. Maxime discute les Axiomes? Réprimandes, consignes, expulsion ! Du coin de l'œil, tout en menant ces réflexions dont le sérieux m'humilie, dont le puéril m'amuse, tout en résumant des guerres d'Italie ou une climatologie rudimentaire, — je le guigne.

Évidemment, je ne suis pas fier; mais je patiente avec un grand calme. Je le punirai. Ce sera la première fois, ce ne sera pas la dernière.

Ainsi parlent, dans les casernes, les hommes de la classe aux bleus qui geignent, éreintés des journées du début :

— Va donc, t'en as pus que mil-vingt-neuf à faire !

Le moment arrive, parce qu'il arrive toujours. D'un agile coup de crayon, Maxime abat le plumier de son voisin, qui s'ouvre et se vide avec fracas ; il rit en silence une demi-seconde, puis reboucle instantanément son masque pâle et confus de Jésuite.

Ah, que mon plaisir est profond malgré ma honte !

— Maxime, dis-je avec résolution...

Les yeux se lèvent et clignent. — Non, vous ne sourirez plus. Haïssez, chérissez : voici ma force !

Des voix se pressent en moi qui m'étourdissent :

— Ta promesse ? — Tu abuses de l'autorité. — Si tu l'ennuies, ce gosse, il faut bien qu'il se venge. — Tu en as fait tout autant à son âge. — On m'en a fait autant. — Mais ainsi tu justifies l'injuste, et tu vas l'éterniser. — Voilà une affaire à rouler des yeux féroces, un plumier

par terre ! — Pense aux maîtres que tu as détestés... — Songe au dévouement de Tolstoï : son génie s'est asservi aux enfants. — « Sans la liberté, la vie est sans lumière... » — Tu te corromps. — Tu te condamnes au mensonge ! — Il y a dix ans, tu méprisais ton professeur de physique ; il y a quinze jours, tu méprisais ton caporal : immonde parvenu, les imiteras-tu ?

« Tu n'es pas digne de la Révolution ! »

... Mais sans répondre, — tandis que le plus libre de mes ennemis intérieurs, qui n'a pas aperçu sa vérité encore, mais qui s'égaie de ce débat entre de vieilles résolutions et une jeune nécessité, l'accompagne d'un merveilleux rire, — je pousse à bout ma phrase :

— Vous aurez deux heures de consigne.

XV

La Balance à la queue du Chat

Après la composition d'orthographe, je relevais paisiblement les notes des devoirs précédents pour établir les moyennes, belle occupation du reste, et intelligente, lorsque je fis une découverte.

Les enfants se corrigeaient les uns les autres. Je calculais les notes sur le chiffre de fautes qu'ils m'avouaient : il était trop facile de le falsifier. Jamais je n'eusse songé à pratiquer le contrôle que la composition, corrigée par moi seul, m'offrait tout clair. Maurice et Pierre, son voisin aux yeux rouges et clignotants; le moraliste Albert et Julien, l'hypocrite aux joues trop longues; cette sainte-nitouche de Raphaël et ce coquin de Charles; André, l'anarchiste, et Jules, le bouffi; contredisaient leur composition nulle par des devoirs excellents. La niaiserie sournoise de l'escroquerie me courrouça.

— *Vous êtes nihiliste, et vous vous emportez?*

Miracle bien connu de l'adaptation! Je détestais l'émulation, je détestais la discipline. Les notes étaient

néfastes à la modestie et à la sincérité; les punitions, mortelles au courage des élèves et au soin du maître; la fraude, qui me répugne jusqu'à la nausée, intellectuellement me réjouissait par son exactitude à s'exhaler, infecte, de ce double marais où nous avons bâti nos écoles... Mais je m'étais résigné : outré d'une indignation qui chassait mon anti-pédagogie comme un cyclone une brindille, je préparai à ces fraudeurs de notes une punition disproportionnée. Le délire de ma conversion couronnait l'emphase de ma révolte.

Les paperasses litigieuses à la main, je commençai la classe de morale qui suivait en ces termes irrités :

— J'ai quelque chose à demander à plusieurs d'entre vous. Il y en a qui m'ont trompé. Je vous ai répété cent fois que les menteurs me dégoûtent, que je ne peux pas les regarder en face...

Silence, recueillement devant la force.

— Monsieur Maurice, continué-je, est trentième. Il a 2. Je recopie ses notes du mois : il a 15, il a 18. C'est bizarre. Monsieur Pierre, son voisin, est dernier. Il a 0. Ses notes sont 15, 13, 14. Je suppose que tout le monde comprend ce que cela signifie. Ces messieurs ont triché. Ils ont pensé que j'aurais confiance en eux, ils ont comploté de se passer des fautes. Est-ce vrai, Maurice?

Il mesure ma colère dans mes yeux, calcule mal, hésite un quart de seconde, et puis il me répond de sa voix insolemment claire :

— Non, msieu!

— Nom de Dieu! crié-je, perdant mon sang-froid, découvrant un ignoble cynisme dans la peur de ce maladroit; c'est trop fort! Vous n'avez pas dit à Pierre de vous passer des fautes, hein?...

Malgré ma grossièreté, les enfants n'ont pas osé rire. Tous entendent le souffle de Maurice répéter :

— Non, msieu.

— Si, si, msieu! dit Pierre précipitamment, si, si, on a communiqué!

Un murmure monte. La poire d'angoisse s'amollit dans la bouche d'une douzaine de marmots cruels, qui rient à présent avec frénésie. Quelques-uns reprochent à Pierre sa mouchardise. D'autres, sûrs de leur tour, pâlissent. Je poursuis avec une ivresse stupide cette affaire à fouetter un chat.

— Ah! c'est ainsi! Vous me dégoûtez tous les deux. Les anciennes notes ne seront pas changées; mais pour avoir triché, Pierre, un zéro de morale; Maurice, un zéro de morale.

Maurice ne proteste plus: il va certainement pleurer. J'en ai honte, mais par réaction ma fureur se ranime. Il a piqué ma conscience au point le mieux vulnérable, je me venge sur lui comme sur un homme. A peine si je puis prononcer entre mes dents serrées la sentence que je lui invente.

— Et puis, pour avoir menti d'une façon aussi malpropre, trois heures de consigne!

La classe s'étonne. Le pauvre gosse s'abat sur ses avant-bras et sanglote autant que s'il avait assassiné son père. J'interroge les autres alors, et, dans le silence théâtral où ils larmoient, je les exécute. Ils avouent tous les six.

La Morale ne me paraît pas satisfaite encore, je leur attache à la queue toutes les casseroles solennelles de la Justice. Guignol et Rhadamante, je saisis l'un de ces punis, et posant son action devant moi comme une

grosse pierre, je la tourne et la retourne par mille commentaires énergiquement appuyés sur elle; — minutieux, répétitifs, infatigables; qui me convainquent moi-même; qui épaississent sur toute la classe un silence accablé où, seul, ce ridicule devoir que tout de même nous appelons le Devoir, frappe du marteau.

Heure singulière, tout à fait *primaire*, dont Albert et Charles se souviendront. Mon illusion était presque complète. La naïveté de cette escapade m'attirait à son niveau. Sous la suggestion morose de ma parole, les victimes se croyaient très coupables, et les innocents héroïques. Eux se haussaient, moi je dégringolais à cette extase vertueuse dont les hommes rient dans les enfants, — et dont Nietzsche a ri dans les hommes.

XVI

Les Inconnus

On m'eût demandé, au bout de deux mois, ce qu'étaient Raphaël ou Paul que, véritablement, je n'aurais pas su le dire : je ne les avais jamais remarqués.

Je connaissais leur figure, je me rappelais leur nom. Le premier long, l'autre rond; le premier rose, et un teint de faïence; l'autre pâle, et un teint de porcelaine : rien de plus. Ils n'existaient pas mieux pour moi que deux poupées.

Ils n'étaient pas intelligents. L'intelligence est un feu charmant qui s'élance aux yeux et aux mains tendues. Mais ni Paul ni Raphaël ne demandaient jamais la parole, jamais ils ne risquaient un doute; jamais ils ne se réjouissaient d'une seule idée; et toujours leurs devoirs étaient d'une médiocrité si quelconque que rien ne m'en restait à la mémoire et que je les notais au hasard.

Ils n'étaient pas stupides. Les stupides font saillie aussi. Pourvus de tous les certificats et de tous les brevets, ils ne savent d'abord ni lire ni écrire : ils ne com-

prennent rien, ils ne proposent rien à comprendre. D'ailleurs, ils ne s'étonnent point : nul truisme qui les fasse sourire; nul paradoxe, hausser le sourcil. Ni Raphaël ni Paul n'en étaient là; mais s'ils étaient plus loin, j'ignorais où.

Ils n'étaient pas dissipés. L'indiscipline, le bavardage, l'incapacité de rester en place, ce sont des vertus bien reconnaissables. Il me semble que de mes soixante élèves, le premier dont j'ai su le nom fut ce Charles, qui avait plus tôt que tous les autres accepté la méthode socratique; et le second, ce Maxime que je dus punir au quatrième jour. Or, je ne m'apercevais pas non plus de la présence de Raphaël ni de Paul par le bruit qu'ils eussent pu faire : car ils ne s'y enhardissaient point.

Ils n'étaient pas vaniteux. C'est la dernière flammèche du foyer. Le vaniteux est celui qui geindra, entendant féliciter un de ses camarades pour un mot heureux : — J'allais le dire! — ou qui, s'il ouït condamner telle ou telle incorrection, telle ou telle erreur écrite, protestera : — Je l'ai pas mise, msieu! — Il s'inquiète encore des dates des compositions, des places, de la distribution des prix... Pas plus là-dessus que sur le reste, aucune curiosité chez Paul ni chez Raphaël.

De sorte que j'étais arrivé à ne plus les considérer que comme deux mannequins, dont l'absence m'aurait gêné, dont la présence me paraissait aussi naturelle et aussi insignifiante que celle du poêle ou des lampes électriques. Je ne les interrogeais pas, je ne leur adressais pas d'observations, ils ne me réclamaient pas de renseignements. Leurs cahiers au courant, leurs tâches faites, leurs leçons sues : — je ne pouvais trouver autre

chose en eux que ces symboles. Ni souci d'écouter, ni ineptie, ni fierté, ni même mauvaise volonté... Je passais des journées exactement sans les voir.

Ont-ils une âme? me disais-je le soir, en constatant une fois de plus, avec remords, que je ne les avais ni entendus parler, ni aperçus rire. C'est par leur faute que je fus un long temps en doute sur *l'existence*, sur *la réalité* des enfants. Je ne me résignais à leur reconnaître à chacun son *âmette* que parce que l'un différait physiquement de l'autre.

XVII

Les Menteurs

I

... — Pourquoi aimez vous vos parents? demandé-je.

— Nous devons les aimer, répond Émile en clignant de l'œil, parce qu'ils nous punissent; car s'ils nous punissent, ce n'est pas pour nous faire de la peine; mais c'est pour nous faire devenir honnête homme.

— Nous devons les aimer, assure Georges, parce qu'ils sont nos supérieurs.

Pauvres dupes; c'est eux qui vous l'ont dit.

... Prié d'écrire à son frère, le pratique et humble Louis prodigue les conseils.

— Je désirerais donc que tu ne sois pas malade, que tu sois ami avec tes chefs afin d'être heureux dans ton emploi; que tu n'aies d'ennuis avec personne; car c'est fâcheux, quand on est employé, on n'est pas content d'être tourmenté. Je souhaiterais aussi qu'il ne t'arrive pas d'accidents; car, à Paris, il y a du danger à courir. Ne fréquente pas les mauvaises compagnies, et fréquente plutôt de bons amis, afin de te créer une bonne position.

Qui donc parle? Louis, ce nabot joyeux; ou bien sa

mère vieillissante, veuve, et qui ne saurait proposer à ses enfants d'autre idéal que la domesticité ?

... Approuvant quelque absurde proverbe, — « le malheur de l'un fait le bonheur de l'autre », — Jules, d'un seul mouvement plein d'innocente impudeur, dénonce son père, ses oncles, leurs amis, son milieu, peut-être sa race :

— Dans les administrations, la mort, surtout prématurée, d'un chef profitera d'autant à son remplaçant.

Quelle expérience sous la bouffissure de ces traits jaunes !

... — Que désirez-vous pour vos étrennes, questionné-je, afin de bien employer vos vacances ?

— Je voudrais une carabine, avoue Fernand ; je ferai tout mon possible pour me faire bon tireur, afin que si mon pays est un jour envahi par l'ennemi, je puisse me servir d'un fusil. Je ne tirerai pas sur les oiseaux, parce que je sais que ce sont des auxiliaires de l'agriculture.

Ce misérable mange donc du papier ? — il parle comme une affiche.

— D'ailleurs, ajoute-t-il, pour vous dire la vérité, je n'attends pas les vacances avec impatience : je sais qu'elles viendront assez tôt, car dans la vie, on n'a jamais trop de temps pour s'instruire.

Je regarde avec stupeur ce visage rond, ce sourire confiant, cette complaisante graisse. Croit-il me tromper ? Je le punirais avec délices.

... — Qu'aimez-vous donc lire ? demandé-je encore.

— J'aime les livres d'histoire, déclame Albert en

avançant sa moue batailleuse, parce qu'ils nous enseignent les prouesses qu'ont faites nos ancêtres, et que les Français ont toujours été les plus braves, et que la France a souvent versé son sang pour défendre les faibles et les opprimés.

Pauvre garçon! Les Américains, les Grecs ont pu le lui dire; mais qu'il s'informe donc encore auprès des Arméniens ou des insurgés de Russie!

... Mais quoi, — sera-ce donc toujours les livres, les maîtres, les parents, les obscurs milieux sociaux qui me répondront? Ah, toutes ces formules au feu, pourvu qu'une voix vierge crie!

II

... — Si beaucoup de gens, raisonne Maurice, au lieu d'aller au cabaret dépenser follement leur argent, s'adonnaient à la lecture, le monde ne serait pas si ignorant qu'il est; et une partie de leur argent pourrait leur servir à acheter des livres, et ainsi serait dépensée utilement.

Traduites en langage à peu près enfantin, ce sont bien les idées que j'ai développées il y a quinze jours : elles sont justes; il les a comprises. Intelligente canaille, je l'absous!

... — Ce passage, dit l'autre Maurice, l'endormi de seconde année, dont les lèvres et la langue toujours pendent, ce passage a un style embrouillé, caractère général des œuvres de Saint-Simon.

Ainsi, parce que j'ai dicté du terrible duc une page

puissante et confuse sur Marly, ce petit pédant se permet ces systématisations? — c'est à dégoûter de la moindre parole.

Et le romancier Henri, triste môme à la face de lymphe, voici comme il ose déformer je ne sais quel demi-monologue pessimiste involontairement échappé à mon bavardage :

— Ce qui arrive le plus souvent, c'est que le bonheur arrive au riche qui n'en a pas besoin, et le malheur au pauvre homme qui a sa famille à nourrir. Ainsi se passent la plupart des faits dans la vie des hommes.

Oui; — c'est dans la Bible, et c'est dans le monde; mais Henri n'a pas lu la Bible et ne connaît pas le monde : qu'a-t-il le toupet d'inventer?... — Hélas, j'oubliais que ce n'est pas lui le coupable.

Fernand le réfute d'ailleurs avec facilité :

— Tous les hommes devraient réussir dans leurs entreprises : ce serait alors l'égalité.

Conception mirobolante! c'est la mienne en lui. Et vous nous vantez ces appareils americains qui absorbent un lapin vivant et restituent un chapeau de feutre? Le cerveau d'un enfant de treize ans est une machine bien plus hardie; et des transformations bien plus extraordinaires s'accomplissent entre ses deux oreilles.

Marcel enfin, mon cher discuteur, lui-même me trahit. Dans mon amour désolé de la liberté, dans ma faiblesse à punir, dans cette indulgence où couvait la plus douloureuse, la plus vampirique curiosité de la vie, il n'a vu que de la lâcheté.

— Je puis t'avouer, écrit-il à l'un de ses amis, (et la lettre est une rédaction à corriger par moi), que ma tenue avec le professeur de français n'est plus irrépro-

chable; cela tient à ce qu'il nous laisse trop de liberté, et naturellement nous en abusons. Je suis certain que ta conduite est meilleure que la mienne, car mon père tient ses élèves avec plus de fermeté que mon professeur...

...De tous les échos des consciences d'où elle a chassé la voix des parents, des protecteurs, des anciens maîtres, ma voix me revient grotesque et insensée... Ah, toutes mes formules, tous mes songes, toutes mes idées même, au feu ! — pour qu'une voix vierge, leur voix d'enfant, crie !

III

Je crus l'entendre un jour, lorsque Richard, nain rouge et noir à la face aiguë, questionné pourquoi il venait en classe, me répondit avec une naïveté divine :

— Nous allons à l'école pour nous distraire, c'est-à-dire pour ne pas rester sans travail, pour ne pas nous ennuyer.

Mais dès le lendemain, il mentait comme les autres.

XVIII

Quelques Cyniques

I

Fin octobre, Arsène se présente. Assez grand, balourd, la mâchoire épaisse, la face longue et prismatique, il balance ses gros poings avec embarras.

— Bon, dis-je, préparez-vous le brevet ? voulez-vous entrer à l'École normale ?

— Oh, mais non, msieu ! répond-il, mes parents sont cultivateurs.

— Et vous le restez ? Vous avez bien raison. Vous viendrez longtemps ici ? un an, deux ?

— Oh, mais non, msieu ! répète-t-il, je travaille aux champs, je viens seulement pour passer l'hiver.

Je me tais, suffoqué ; et lui s'en va, de son pas bonasse, explorer dans tous les coins cette école qu'il a prise pour un chauffoir.

... Voici le premier janvier : inutile d'aller chercher bien loin quelque sujet de composition française.

— Écrivez à votre oncle... dicté-je.

— Qu'i crève pour hériter ! siffle Charles.

Toute la classe se convulse de rire.

... Un nouveau apparaît au moment du carnaval. J'ai oublié son nom. Boulot, trapu, sa bonne figure de chien rouge toute semée de son, il se promène les mains dans les poches, contemplant la cour enflaquée de vieilles pluies et triste.

— Eh bien, questionné-je, vous vous habituez, oui? Vous n'aurez pas trop de peine à vous mettre au courant?

Il me regarde de ses yeux campagnards, sourit et répond d'une voix embrouillée :

— Moi, oh non ! msieu, je viens ici pour me dessaler un peu !

II

Je voudrais bien qu'ils fussent sincères. Je ne suis guère humilié qu'ils me prennent pour un gardien de crèche ou un sergot civilisateur. Mais ils sont trop patauds, ma critique se défie : pourquoi les croirais-je plutôt que leurs camarades?

XIX

Destruction des personnalités

Je m'étais dit au deuxième jour :

— *Éveillons ces esprits!* Sans individualités énergiques, la vie n'est que grouillement, la démocratie en particulier n'est que vermine.

J'agis.

... — Gérald, il faut lutter contre votre sincérité pour en acquérir une autre.

Il est maniéré naturellement : toujours peigné avec un merveilleux soin, il se regarde à la dérobée dans un miroir, et remplit ses rédactions de phrases poétiques et languissantes.

Il se corrige, et quittant l'afféterie, il retourne à la platitude.

... — Albert, je suis content que vous ayez du goût pour la morale. Mais il ne faut pas en mettre partout, ni surtout ambitieuse comme vous la faites. On vous demande une anecdote simple ; vous n'avez pas besoin de la farcir avec toutes sortes de maximes.

Ce brutal est sensible. Il aime la raison et l'honneur. Certains aveux me font imaginer qu'il est seul enfant

d'une mère veuve qu'il chérit; ses vêtements, son air, me crient qu'il est misérable et s'enivre de songes. Il veut gagner mon éloge, il se surveille. Et privés de leurs conclusions morales, ses devoirs perdent tout intérêt.

Tels sont les résultats de ma campagne contre les vaniteux : les dépouillant d'affectation, elle dénude toute leur sottise.

... — Émile, vous faites très bien de vous intéresser à la géographie; mais travaillez aussi l'histoire et la grammaire. Passer deux heures à une carte et vingt minutes à une composition française, voilà ce qui s'appelle mal employer son temps.

C'est un garçon singulier, dont le visage et la cervelle ressemblent à une boutique de bric-à-brac. Il a les traits si mal disposés qu'on les croirait doubles, et l'esprit encombré de notions grotesques pillées dans les incomparables « magazines » qu'éditent pour la jeunesse M. Pierre Lafitte et M. Fayard.

En outre, il est hargneux. Le résultat ne tarde pas; Émile n'étudie plus ses leçons de géographie, mais il dédaigne toujours tout le reste.

... — André, vous vous appliquez en allemand : mais en français, vous ne faites absolument rien. Si vous persistez à ne pas me remettre vos devoirs, je vous signalerai à M. le Principal.

Cet anarchiste commence par pousser son coude sur la table et sa joue sur son poing; puis il grogne et brise sa plume. C'est, si je ne me trompe, un cas de conseil de guerre. Je le punis. Il s'écrie :

— Alors je ferai pus un mot d'allemand !

Je le punis encore. En vain : il tient parole.

J'admire l'efficace de ma pédagogie contre les garçons qui choisissent dans la manne. J'ai mission de leur fournir de la culture : ils l'avaleront, dussé-je appliquer la question de l'eau. S'ils ont besoin d'une certaine culture particulière, est-ce que cela regarde les programmes? Nous travaillons pour l'humanité et pour la patrie; nous ne travaillons pas pour les individus.

... — Enfin, un autre livre, où nous pouvons lire la pensée des Français du Moyen Age, la pensée morale et religieuse des Français... Ce n'est pas un livre, ce sont des monuments. Qui est-ce qui me le dira?

Ils ne soufflent mot. Je voudrais les faire songer aux cathédrales, mais cette petite charade socratique est trop difficile. J'insiste :

— Allons, vous en avez tous vu. Où sont ces livres, ces monuments?

Robert chuchote :

— Dans la tête à monsieur Thierry!

J'entends. Les camarades entendent. C'est un rire infini. Je ris aussi, je me réjouis : quelle farce intelligente, et, naturellement involontaire, mais tout de même juste, instinctivement juste et profonde, quelle fine critique! En mon for intérieur, je félicite Robert de sa subtilité : il a compris l'artificiel de toute histoire. Mais il m'est défendu de tolérer que mes enfants se moquent de moi. Même s'ils ont raison. Surtout s'ils ont raison. Voici s'abattre la verge du licteur :

— Robert, vous aurez deux heures.

Il sourit, il ne dit rien : il trouve cela juste. Les

autres se calment : ils trouvent aussi cela juste. Tous, Robert compté, sont satisfaits. J'en souffre.

... Venu pour éveiller les personnalités, je dois combattre et réduire les enfants indisciplinés, les enfants vaniteux, et ceux qui, dans ce que les programmes leur imposent, veulent picorer à leur plaisir. Car, si je ne les subjugue pas, l'Autorité me le rappellerait, ma classe ne sera pas une classe. Or, la personnalité des enfants, engourdie depuis la naissance, opprimée dans la famille, ne s'éveille à l'école, semble-t-il, que par l'indiscipline, la vanité et des préférences impliquant la paresse.

C'est moi qui la meurtris. Automatiquement, à chaque parole, chaque fois que j'accomplis mon « devoir d'éducateur », je *décaractérise* mes victimes. On m'a confié de jeunes champs que je dois sarcler. — pousses comme ronces; et j'obéis.

« Un seul maître pour un seul élève », disait Jean-Jacques...

XX

La mort passe.

Un matin de mars, Robert entre en retard, bien après tous ses camarades, qui écrivent les dernières lignes de leur dictée. Il est très blême, les yeux agrandis, battus et humides. Je sais pourquoi, Alfred, son ami, m'ayant informé; mais les autres, qui l'ignorent, se taisent tout d'un coup profondément, tant sa lividité est saisissante.

— Msieu, murmure-t-il auprès de mon oreille, maman m'a envoyé vous dire que je ne viendrai pas aujourd'hui ni la semaine prochaine, parce que ma sœur est morte.

— Qu'est-ce qu'il a? souffle quelqu'un.

— Allez-vous-en, mon pauvre Robert, dis-je en lui flattant la joue, en luttant contre un désir moitié imaginaire moitié vrai de l'embrasser.

Il part, pas si vite pourtant que ne l'atteigne la moquerie méchante de Julien :

— T'as l'air d'un rescapé...

C'était au temps du massacre noir de Courrières : ce mot du Nord avait gagné l'Ile-de-France. Robert se sauva avec un sanglot court. Alors je gronde :

— Vous êtes une fameuse brute, Julien : Robert vient de m'avertir que sa sœur est morte.

— Fallait le dire, msieu; susurrent-ils.

Je finis de dicter en songeant. Peut-être eussé-je dû, oui, embrasser Robert et parler : « Mes enfants, Robert a perdu sa sœur, qui avait vingt ans. Nous le plaignons, et il dira surtout à ses parents que nous les plaignons aussi bien sincèrement. » Ç'aurait été ce que je pensais; mais je n'ai pas osé. Ainsi que Jean-Jacques nous l'avoue de son esprit, mon cœur à moi ne me conseille que dans l'escalier.

Et puis, suis-je un professeur de douleur? Il n'est pas bon que les enfants sachent si bien souffrir. J'ai eu un camarade fort amusant, renommé pour les calembours, qui sut en faire un huit jours juste après la mort de sa mère. Une quinzaine après ce triste matin, Robert revenait en classe, et il n'avait pas désappris de rire.

XXI

Le Messie

Un nouvel enfant nous arrive après Pâques, au temps où déjà les érables jaunissent comme d'immenses mimosas sous leurs fleurs. Je ne sais pas son nom. Je n'ose pas le lui demander.

Il porte une cravate rouge sur un tablier noir bien serré par une ceinture de cuir. Je lui vois des cheveux qui ondulent un peu, des yeux rapprochés et bleus, les pommettes basses dans les joues rondes, deux plis gras des narines aux commissures; et tous ses traits qui descendent vers ses lèvres et pèsent dessus. Celui-ci ne peut pas être un simple petit garçon. La première parole, le premier sourire, j'imagine, de cette bouche chargée, diront beaucoup. Je crains de l'interroger.

Va-t-il prononcer le mot inconnu que j'attends, ce mot irrésistible où s'exprimerait une enfance vraie, à qui nul maître, nul livre, nulle mère n'auraient enseigné l'hypocrisie de la connaissance; — ce mot que Jeanne même ne m'a pas dit? Ou sinon, sa voix seulement, jeune et inouïe, quand je l'entendrai, ébauchera-t-elle

le rythme d'un mystère essentiel, d'une chanson enfin vierge ?

J'ai peur, oui, *peur*, de le prier de la faire retentir.

Aussi est-ce lui qui commence : il me demande les titres des livres dont il a besoin.

Sa voix est douce et un peu rauque : mais elle est savante. Elle coule lentement, de lèvres qui la sucent et puis la flûtent. Il s'écoute, ce garçon que j'espérais ignorant de nos verbiages ; il soigne la correction et la prononciation de ses phrases ; et son sourire noircit sur ses dents cachées.

... Passe, — Avenir !

XXII

Le lâche avenir

Je leur posais des questions concrètes et simples pour les mieux comprendre, non sans un demi-remords de mon indiscrétion. Je voulais savoir au juste s'ils pensaient, et ce qu'ils pensaient; ce qu'ils me dirent de l'utilité de l'instruction, des raisons qu'ils avaient de fréquenter l'école primaire supérieure, de la profession qu'ils choisiraient un jour, me renseigna. Part faite au mensonge, à la vantardise et à l'incertitude, j'en appris qui scandalisèrent ma naïveté.

I

Un seul, humblement, se juge et se situe. Fils de laboureur exilé parmi les paperasses, Blaise soupire: « C'est plus rude à travailler dans une ferme que de faire des écritures. » Vérité dont je me dépersuade, moi, lorsque je le vois pencher sa camuse face de jacque sur une page de français qu'il ne peut pas lire, et ahaner.

Mais les autres, tous les autres, ont du génie: ils le sentent, ils le disent, ils exigeront demain pour lui de la protection et du respect. Avec la précision naïve de

l'instinct. Henri et Léopold révèlent l'empoisonnement de leur volonté. Henri est ce publiciste qui nous conta un jour l'achat d'un territoire en Pensylvanie. Fils d'un commis-voyageur, il écrit à un ami : « Je pense qu'étant intelligent comme tu l'es, tu pourrais faire autre chose que le premier métier venu. » Et Léopold, d'un style parabolique, mais clair encore, appuie : « J'ai remarqué en toi une intelligence vive : il serait bien malheureux de laisser s'évanouir dans l'ombre un bien si appréciable. »

Conclusion? Entrez à l'École Primaire Supérieure. — D'autres, selon le rang social, diront: « Au collège, au lycée... Il y a des bourses : la République a tant fait pour l'Éducation du Peuple! » — Et pour quel avenir? Écoutez ceux-ci parler.

Fils de maçon, Ernest présavoure l'orgueil, la gloire, et une certaine ivresse vertueuse dans la noble carrière des armes. « Je choisis le métier d'officier, parce qu'on a le plaisir de remplir tous ses devoirs de bon Français. Et à la mort, on n'a rien à vous reprocher. En plus, un officier est comme un instituteur : mais il a plus de peine, car il instruit des hommes, non des enfants, qui apprennent plus facilement. Ce métier est aussi un plaisir, car lorsqu'on va aux manœuvres, on respire le bon air des champs. » Aurais-je tort d'appeler cet Émile un parvenu de la morale ?

Voici un autre patriote. Ce cher Robert, si frivole, n'oublie pas que le maître d'école prussien nous a battus en 70, et il prend des résolutions fermes. « Si tous les Français étaient sans instruction, tous les autres pays ne tarderaient pas à s'allier entre eux pour nous combattre, et alors, étant sans instruction, nous

ne tarderions pas à être vaincus. » Et il gonfle ses petits poings sur ses creuses petites tempes. Son père, M. l'agent-voyer, calmera ce beau feu.

Puis s'annoncent les fonctionnaires.

Jules décourage un jeune maçon de ses amis : « Peiner beaucoup et gagner peu, voilà la place de maçon. Moi, je veux m'instruire, afin de pouvoir entrer dans une étude de notaire ou employé de ministère. » Aux formules de l'enfant, je retrouve le style du père, scribe à la compagnie de Lyon.

Fernand, fils d'un maréchal-ferrant, affirme avec un stoïcisme complaisant son intention de devenir instituteur. « Cette profession est ingrate et meurtrière. Elle exige beaucoup de dévouement, elle n'est pas rétribuée comme elle devrait l'être. Mais mes goûts sont tout modestes : j'aurai une petite maison d'école entourée d'un jardin. »

Ernest, le même qui tout à l'heure se faisait officier pour respirer le bon air, se ravise. Versatilité qui m'amuse, au lieu de m'inquiéter sur la valeur vraie de mon enquête. Lui aussi se résigne à l'enseignement, et voici le capharnaüm de ses motifs : « Il était convenu que je reprendrais la ferme de ma grand mère, [mais l'armée ?], à la fin du bail, qui se trouve juste après ma rentrée du service militaire. Mais aujourd'hui mes parents ont changé d'avis : ils m'ont mis à l'École Supérieure, afin d'obtenir mon brevet. Ce petit carré de papier est une clef qui ouvre bien des portes. Si on ne réussit pas dans ses affaires, on vient se verser dans l'instruction : ce métier, quoique malsain, ne me déplaît pas. Au contraire, sans dire du mal du travail des champs, je le préfère à celui-ci : car un instituteur, tout

en gagnant moins qu'un fermier, met plus d'argent que lui de côté ; il a là une place sûre ; et la retraite est au bout des vingt-cinq ans de service. »

Après celui-ci, j'ai presque honte de passer la parole aux autres. Où trouver un meilleur compendium ? Ernest est si naïf, si sûr de soi, qu'il semble plus un symbole qu'un être. En lui, sa race paysanne, puis ouvrière, aboutit : trois générations auront suffi pour élever sa lignée du servage à l'autorité. Admirable régularité du flux démocratique !

Maurice, jeune idéaliste, nous détend par un doux aveu : « Sans ton certificat d'études primaires, écrit-il au fâcheux ami qui lui vante l'ignorance, tu ne peux entrer en apprentissage ; et comme tu ne trouves pas d'éducation, tu fais un voyou. Moi, qui continue de travailler, j'aurai une belle situation et je trouverai facilement à me marier avec une belle jeune fille. » Plein de ces songes, ce fils d'un professeur d'École Normale hésite pourtant, à ce qu'il dit, entre les vocations incohérentes de chimiste, de menuisier, de serrurier ou de « contremaître ».

Les petites espérances ferventes de ceux qui « n'ont pas d'ambition » m'émeuvent davantage.

Victor est fils d'un épicier. Ayant fondé et dirigé, l'espace d'un matin, une *Gazette collégienne* où souriait une touchante stupidité, il a du style. Aussi s'efforce-t-il, plus énergiquement que tous, d'enfoncer la doctrine dans la tête du rétif qui dédaigne l'École primaire supérieure : *« Tu ne trouveras pas de place où tu pourras gagner de l'argent.* Avec l'instruction, je pourrai trouver une place de comptable ou une autre bonne place ; tandis que toi, tu seras toujours malheureux,

et tu n'auras jamais une bonne place autre que celles de charretier, de berger ou de bouvier; et tu ne te lanceras pas dans le progrès. » Cette intention qu'a Victor de se lancer dans le progrès en devenant comptable, — non, je ne puis pas dire comme elle me touche !

Le studieux André, fils de paysan, aspire au brevet. Je le regarde avec stupeur dévorer des livres de grammaire : c'est qu'il a décidé de bien apprendre l'orthographe. « Si nous ne faisons pas de fautes lorsque nous écrivons des lettres à des supérieurs, croit-il, alors ils voient notre talent, et l'on a plus de chances d'obtenir une place : on ne travaille pas toute sa vie dans les champs. Tandis que toi, reproche-t-il au paresseux, tu ne seras jamais qu'un charretier de ferme, tu peineras toute ta vie, tu iras mourir à l'hospice, ou tu seras à la charge de tes enfants. Quand on est dans une grande maison de commerce, au contraire, on monte vite en grade, et on arrive à avoir de bons appointements sans avoir beaucoup de peine. »

Et n'est-ce pas l'essentiel ?

Émile, sans doute, a peur des outils. Un de ses camarades devient menuisier, il le rabroue sans élégance. « Si cela ne te froisse, je te conseillerai de renoncer à ce métier. En entrant à l'École primaire supérieure, tu pourrais te destiner à plusieurs choses : instituteur, professeur même; comptable. »

Louis, celui qui chapitrait si bien son frère, a peur de la fatigue. Sa mère, pauvre journalière, a dû le porter aux lavoirs et aux glanages trop longtemps avant sa naissance. Il se plaint doucement : « Grâce à l'instruction, on est heureux, on peut se trouver de bonnes places dans les bureaux. Au contraire, les gens ignorants

sont réduits à mendier ou à être placés dans des ateliers où les travaux sont durs; ou ils sont assujettis au mauvais temps et aux accidents. »

Et André a peur de la mort. C'est l'autre André, l'anarchiste, un paresseux presque tragique, aux traits dispersés par un perpétuel sommeil, aux lèvres toujours béantes : — il oppose violemment les deux intérêts et les deux chances, la sécurité des paperasses et le hasard de la vie. « On peut trouver de bonnes places dans les hautes places de l'État, et vous, vous serez qu'un simple ouvrier qui d'un jour à l'autre vous tuerez comme les couvreurs qui montent sur les toits et qui d'un moment à l'autre atteignent la mort. »

Enfin le légendaire René, cet enfileur de phrases, scribe fils de scribes, confesse d'un coup la pensée entière de la petite bourgeoisie et des hauteurs suprêmes du peuple, toute la « philosophie », presque, et toute la morale démocratiques. Il écrit ceci : « J'ai choisi une profession plutôt libérale : c'est celle d'Employé dans les bureaux des Postes. Je ne gagnerai certes pas des sommes énormes, j'aurai seulement une place honorable, assez bien rétribuée, qui me fera vivre assez bien; et ma vieillesse assurée par une retraite qui me mettra à l'abri de la misère. »

Les voilà donc! Tous ils veulent quitter le sarrau ou la blouse, tous s'engoncer dans la jaquette, la redingote ou au moins le beau veston à boutons de métal. Le travail manuel est sale; il est fatigant, il est désagréable; il n'est pas « poétique »; il déshonore, il épuise, il ruine: — ces enfants qui chaque jour voient leurs parents en souffrir, les entendent le maudire, et qui comprennent, comment ne chercheraient-ils pas à s'y dérober ?

Ils comprennent. Où lire une formule plus âpre que celle-ci, gravée par la répétition familiale à la profondeur de l'instinct : « Mes parents, dit encore André, le dévorateur des grammaires, ne veulent pas que je cultive la terre, parce qu'ils ont beaucoup de mal pour ne rien gagner à la faire produire. Ils fatigueront toute leur vie, et n'auront amassé que très peu d'argent pour finir leurs vieux jours en paix. Je ne veux donc pas être agriculteur : c'est trop pénible, et cela rapporte trop peu : j'en ai l'expérience sous les yeux. » — Qui osera leur dire, à lui, à ses camarades, au nom d'une morale cossue ou d'un révolutionnarisme phraseur : — Mieux vaut souffrir.

Aussi jouiront-ils. Parvenus « messieurs » grâce à son long effort, ils ne connaîtront plus leur père. Telle est l'aristocratie républicaine, la suprême fleur de la démagogie : un peuple d'apostats.

Ceux qui ne veulent pas trahir leur classe espèrent au moins la dominer.

L'autre Louis, traînant ses bottines sans boutons, rêve à la puissance : « Je voudrais être le directeur d'une belle et propre ferme : j'aurai de nombreux domestiques qui m'obéiront. »

Lucien, le bègue, fils de cordonnier, décide un irrésolu : « Viens à l'École supérieure : tu fréquenteras chaque jour les ateliers. Et alors, au lieu d'être un simple ouvrier, tu pourrais, en te présentant plus tard à l'Examen des Arts et Métiers, devenir contremaître dans un établissement industriel, ou bien encore ingénieur. »

Et l'ami de Théodore, le plus intelligent des deux Marceau, fils d'instituteur comme l'autre, apporte le

même argument : « Si tu fais tout de suite ton apprentissage, tu ne seras pas ouvrier avant l'âge de seize ou dix-huit ans. Si tu passes, au contraire, par l'École des Arts et Métiers, tu peux sortir à dix-huit ou dix-neuf ans capable d'être chef d'atelier. »

Fonctionnaires ou jaunes, voilà l'idéal de ces enfants d'ouvriers.

Faut-il citer encore? C'est assez déjà, c'est un peu trop. Me soulagerai-je moi seulement, si j'inscris pour finir ce mot du fils d'un marchand de porcs, ce mot délicieux de simplicité, de candeur, d'humanité :

— Si tu ne sais pas lire, tu te perdras, car tu ne sauras pas lire les poteaux indicateurs.

II

On m'objectera que ces enfants ne savent ce qu'ils pensent; qu'ils se contredisent; qu'ils se trompent ou qu'ils mentent; qu'ils ne sont pas tous ainsi; qu'ils cachent, par pudeur ou par moquerie, leur personnalité vraie.

Non, ils ne se dissimulent point, ils s'ignorent. En voici un qui croit se connaître et qui, révolutionnaire, se révèle. Paul, le paria, feint d'écrire cette lettre à ses parents (qui donc? son père, médecin, et sa mère ont divorcé) et me la présente, un peu après sa peste. Qu'on juge si je puis me fier à ce pauvre délire :

« Voilà bientôt un an que je suis à l'École primaire supérieure, vous apprendrez avec tristesse que je n'ai pas fait grand chose pendant cette année scolaire. Je ne sais même pas si je suis de force à passer en troi-

sième année si je reviens. J'aimerais bien mieux ne plus aller à l'École supérieure.

« ... Malgré cela, j'ai acquis une idée que je croyais ne pouvoir jamais posséder. J'ai une autre idée sur la vie. Je sais maintenant ce que je ferai quoi qu'il en soit. Je ne suis pas né bureaucrate ni industriel : je serai explorateur, écrivain, malgré les railleries du monde... même de vous; et lorsque je serai usé, vieux, impuissant, je reviendrai en France où je cultiverai la terre.

« J'ai appris à connaître la nature, et quoique j'aie beaucoup ennuyé mes professeurs, il est resté quelque chose là; et ce quelque chose, jamais on ne me l'enlèvera : — l'année dernière, en entrant ici, j'avais dit : je veux être électricien; mais c'était pour rassurer mes parents, qui voyaient que je ne pensais à rien.

« J'ai vu de plus l'injustice des hommes, et combien il sera difficile de faire la justice, si toutefois c'est possible.

« Au revoir, chers parents; — pardonnez-moi si ma lettre vous cause quelque douleur, mais ma résolution est inébranlable. Je ferai tout ce que vous voudrez jusqu'à ma majorité absolue (vingt-cinq ans), et puis je suivrai ma destinée. »

Un post-scriptum confidentiel s'adressait à moi :

« Monsieur, je vous prierai s'il vous plaît de bien vouloir ne pas communiquer cette composition française à mes camarades, qui, sans nul doute, se moqueraient de moi : car telle est la moquerie du genre humain. Je vous en serai reconnaissant, car c'est mes

propres idées et non des idées inventées que j'exprime ici : et si je les écris, c'est pour que vous me disiez si j'ai raison ou tort. »

Imprudemment peut-être, je fis à cette lettre une réponse sérieuse. Je discutais les pauvres affirmations de l'enfant; me souvenant d'en avoir moi-même prononcé de pires, au temps où j'avais été comme lui victime d'une fausse conscience. Je leur évitai la discussion publique, mais le maladroit ne sut pas échapper à la raillerie. Marcel, le pitre, ayant chipé sa rédaction à Paul, en avait pris copie : cette épreuve circula, propageant sur son auteur un ridicule extraordinaire, jusqu'au moment où je la confisquai.

Parmi ses camarades, quelques-uns encore, plus modestement, résistent à la pression ambiante. Certains ne répondent rien, déclarent qu'ils n'ont « pas assez d'imagination pour savoir ». D'autres, cinq ou six sur soixante, poussés par un instinct plus sain, ou sottement désireux de me flatter, contestent la doctrine générale. Mais les meilleurs encore, avec équivoque. Marcel, le discuteur, abrège : « Tu pourras aussi choisir un métier manuel, l'instruction que tu recevras ne sera pas perdue. » Jacques, fils d'un fonctionnaire des Eaux et Forêts, proclame à deux fins ceci : « Il faut aussi qu'en s'instruisant on commence à travailler *manuellement*. On arrive ainsi à se perfectionner dans son savoir, à s'élever plus haut, à être plus heureux plus tard. »

C'est tout. Je n'ai pas exagéré, j'ai constaté les réalités : les enfants que l'École primaire supérieure reçoit des ouvriers et des petits bourgeois, pour leur donner, disent ses programmes, « un enseignement essentielle-

ment pratique », elle les restitue avides de sinécures et d'aristocratie.

Consciences ébauchées et composites, le témoignage de ces enfants est trop facilement récusable. Que connaissent-ils de la vie ? Quels documents certains peuvent-ils fournir sur elle ? Jamais on ne croirait qu'ils parlent : ils récitent ! — Je l'accorde : mais alors leur parole est plus lourde encore et plus chargée d'une douloureuse sincérité. C'est le milieu qui crie, ce ne sont plus les individus. Depuis les petites classes où ces gamins brillèrent, instituteurs, parents, voisins, leur ont répété la même foi : — haine du travail manuel, adoration des mystérieuses écritures, pieux souci de la retraite, des appointements réguliers, des nobles fréquentations ; — et cet évangile démocratique de l'Arrivisme, ils me le resservent, tous du même style, à moi qui vainement, absurdement, vais essayer de le contredire !...

Les deux Louis, Fernand, Robert, Maurice, ont treize ans ; Ernest, Émile, les deux André, Marceau, Henri, quatorze ; Jacques, Victor, Lucien, Marcel, quinze ; Léopold, dix-sept : — telle est l'attitude de ces bambins et de ces adolescents devant le redoutable avenir.

Je n'ai pas le droit de les injurier. Moi non plus, je ne me suis pas rebellé contre leur sort, quand on me l'imposa ; moi aussi, fils de paysans et d'ouvriers, je me suis laissé enfermer dans un « métier d'écritures », et je ne saurais plus l'abandonner. Mais contribuerai-je, à présent, de sang froid, à ce reniement, qui des travailleurs fait les parasites, les administrateurs trop nombreux ou, au mieux, les explicateurs du travail ? Approuverai-je cette lâcheté éperdue, — cette servilité des producteurs qui se détruisent en leurs enfants ?

III

— Enrichissez-vous! disait Guizot au peuple.

— Embourgeoisons-nous! se dit le peuple à soi-même. Il n'aspire pas à être libre, il aspire à opprimer.

L'enseignement des écoles primaires supérieures, qu'on a voulu dresser contre celui des collèges et des lycées, est devenu comme lui instrument de la domestication du peuple. Si le secondaire est le préceptorat des exploiteurs, si le primaire est le préceptorat des exploités, le primaire supérieur est le séminaire des traîtres, le préceptorat des Jaunes.

Mais ce faisant, il est essentiellement démocratique. « La démocratie, avoue quelque part M. Clemenceau, c'est le gouvernement des parvenus. » Un écrivain a publié voici quelque temps un *Manuel de l'Arrivisme*. Je n'ai pas lu son livre; mais tout ingénieux qu'il doive être, je ne sache pas qu'il ait cette épigraphe, la seule, et aussi bien la plus noble, la plus majestueuse qui lui convienne : « *Article 6. — Tous les citoyens, étant égaux aux yeux de la loi, sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, et sans autre distinction que celle de leurs vertus et de leurs talents.* »

En effet, le meilleur Manuel de l'Arrivisme, c'est encore la Déclaration des Droits de l'Homme.

XXIII

Monsieur Père et Madame Mère

I

On assure éloquemment aux maîtres que leur plus impérieux devoir est de s'entendre avec les parents de leurs élèves pour mieux contrôler le travail, la conduite, la vie morale de ces enfants. J'en étais convaincu. Aussi fut-ce avec plaisir que j'indiquai au directeur le jour où, pour ces messieurs et ces dames, je serais « visible ». Je m'attendais candidement à maintes consultations : il se présenta six personnes.

La mère de l'insupportable Jules m'exposa ses doléances. Son fils était trop souvent puni, il paressait et contait des mensonges : elle désespérait presque de le pousser jusqu'à l'École Centrale. Je lui conseillai délicatement, mais avec surprise (Jules ne m'avait-il pas confié qu'il voulait devenir notaire ? n'était-il pas d'ailleurs aussi incapable de l'un que de l'autre ?), de s'abandonner tout à fait à ce désespoir. Alors madame Jules accusa son mari, qui préférait les soirées de café aux paisibles veillées familiales, qui ne s'occupait jamais de son fils... (Il s'en occupait trop quand l'idée

l'en prenait : un vendredi cet illustre Jules me remit, rédaction copieuse, une description de la gare de Lyon si précise et si technique qu'y reconnaissant la compétence paternelle je lui dus infliger un zéro.) Il me fallut gémir au ton de ces plaintes. Sans doute fut-ce maladroitement, car Jules quitta l'école.

Un père, gros cultivateur, m'invitant un dimanche de frairie dans sa ferme, ne me dit pas un seul mot de son fils.

La mère de Paul, ce pitoyable écrivassier, me rencontrant un soir, me demanda par bienséance les dernières notes du pauvre garçon, et, n'en trouvant que de mauvaises, s'écria tendrement :

— Ah, quel malheur ! Voilà des moments où il ne faudrait pas que les parents arrivent !

M. Marceau, instituteur, fit de moi en un clin d'œil un délateur. Curieux d'apprendre ce qui désemparait son fils, il accourut nous interroger, mon collègue et moi, sans cacher ses intentions de corriger le paresseux, le lunatique qui se permettait de négliger l'allemand ou l'orthographe. Je pataugeais dans les euphémismes : — ... il est laborieux... il manque de facilité... il est distrait...; — mais tout de même, sans orgueil, je débitais ma fiche.

Le père de Maurice et de Jean, professeur à l'École Normale du département, homme énergique, conféra plusieurs fois avec M. Fernand et moi sur la conduite et le travail de ses bambins. Il est dommage que des coups de cravache aient achevé sur le dos des garçons le premier échange de vues.

Enfin c'est M. Alfred, le libraire, qui, dans l'ombre verte de ses casiers, de ses livres, apporta au problème la pire de toutes les solutions.

— Je ne m'occupe jamais des devoirs d'Alfred, déclarait-il, par principe. D'abord, j'ai autre chose à faire; mais je trouverais tout de même le temps si je voulais. Seulement, je ne veux pas. Je pourrais avoir une méthode, et vous une autre. Je pourrais m'y prendre comme ceci, dire comme ceci; tandis que vous, vous diriez comme cela, vous vous y prendriez comme cela... Je préfère vous laisser travailler librement.

Théorie bien paresseuse. Je l'accepterais seulement au cas où elle viendrait d'un homme inintelligent. Mais en aucun cas, je ne voudrais en accepter les arguments. — Recommençons.

II

Changeons la question : de disciplinaire, d'hygiénique, et trop facile ainsi, rendons-la intellectuelle.

Les parents ne s'intéressent pas au *travail* de leurs enfants à l'école primaire supérieure : — eh bien, ils ont parfaitement raison.

La moitié d'entre eux, sans aucune erreur de calcul, nous envoient leurs descendants pour s'en débarrasser. Ces petits prodiges ont obtenu leur certificat d'études primaires trop jeunes : à l'école élémentaire, ils encombrent les locaux et gênent les instituteurs. Ils sont trop chétifs encore pour être expédiés en apprentissage; et le père ou la mère, ouvriers demi-aisés ou petits bourgeois, n'ont pas immédiatement ou n'ont pas continuellement besoin de leur travail. On nous les confie donc :

... Bon, cela fait toujours passer un an ou deux.

Alors, ce n'est pas moi qui invente ces images agréables, l'école est une garderie, le professeur une nourrice sèche. Peu importe que vous tiriez au maigre pis de la Démèter universitaire, ô enfants qui serez, Jacques, mécanicien, Victor, comptable, René, facteur de lettres, Henri, voyageur de commerce, Armand, couvreur, Georges, télégraphiste, Arsène, laboureur, un lait empoisonné de verbalisme et d'abstraction. Importe-t-il que vos parents en éprouvent la saveur glaciale et nauséabonde, s'en plaignent, prient qu'on la corrige d'un peu de jeune sang ou de fer? (Agriculture pratique, géographie provinciale, législation ouvrière, hygiène.) Je l'ignore : mais ils n'y penseront pas ; ils se doutent bien que vous n'en conserverez ni le bénéfice, ni le maléfice, que vous serez en attendant l'avenir aussi bien en classe qu'ailleurs ; et ils se réjouissent en somme de vous savoir à l'abri des automobiles, du froid, des chiens enragés et des « mauvaises fréquentations » pendant tout un jour.

— Préservons nos fils, disent-ils, des promiscuités de la rue ! — Ils n'ont jamais remarqué que la rue passait au beau milieu de l'école.

Je suis ravi que les parents de cette catégorie ne s'inquiètent en aucune manière des discours à quoi nous occupons leurs enfants : ils nous en feraient expurger jusqu'à la dernière idée.

Très nombreux aussi, voici des travailleurs manuels, cultivateurs et ouvriers d'usines, qui destinent leurs enfants à quelqu'une de ces fameuses professions libérales. « Il faut que tu sois plus heureux et plus savant que moi, mon petit ! » a dit le bourrelier, le maréchal, le jardinier, l'hôtelier, à son François, à son Fernand, à

son Théodore, à son Gaston, qui préparent l'École Normale; le cocher, à son Guillaume, qui rêve d'une École des Arts et Métiers; le cordonnier, à son Charles, le gardien de prison, à son Robert, qui nous quittent pour peupler les études d'avoués et les banques.

Les maîtres feront ce qu'ils voudront : les parents ont toute confiance. Trois ans de gavage abstrait, d'orthographe, de rédactions verbeuses, de nomenclature et de galimatias géographico-historiques, de géométrie inintelligible, de chimie, d'allemand même, ils accepteront tout. Y ajoutât-on du tatar mandchou ou du calcul infinitésimal, ils ne s'insurgeraient toujours pas. Trop persuadés de leur incapacité intellectuelle à juger ces disciplines, ils oublient qu'ils en ont la capacité sociale, qu'ils devraient l'exercer impérieusement. Mais ils croient les procédés bons. La réussite est assurée; l'appareil, pour tout dire, fonctionne avec l'approbation officielle; et ceux-là, les brevets qu'on lui demande et qu'il dégorge d'un jet automatique, ils sont « avec garantie du gouvernement ». Qu'exiger de plus? Les parents se garderont bien d'intervenir, crainte de troubler le saint mystère.

Et n'auront-ils pas raison encore? Et nous, puisqu'ils ne réclament de nous qu'un travail mécanique, ne nous faut-il pas leur être reconnaissants de leur bon vouloir à en respecter le mécanisme?

Enfin, une minorité de parents libres envoie à l'école supérieure une minuscule minorité d'enfants libres.

Voici Marcel, ce discuteur, qui d'une horrible grimace m'interdit un jour de déclarer une idée fausse sans expliquer pourquoi. Voici l'autre Marcel, face de guignol qui fait la nique à la vieille morale; (à moi aussi).

Voici Henri encore, un nouvel Henri, sensibilité originale et douce de regardeur de nuages, qui se chante à soi-même bas les poèmes que je lui fais apprendre. Et ceux que je n'ai pas soupçonnés, et qui ne se soupçonnent pas encore ? Ceux qui se dégageront seuls de l'abstraction ; ceux dont la force critique plus tard jaillira vive ; ceux où doucement palpitera une poésie aux balbutiements nouveaux ; ceux qui chercheront sans que je les aide et qui trouveront ; — ces fontaines scellées ?

Auraient-ils gagné, ceux-là, les plus précieux de tous, à ce que nous nous entendissions, leurs parents et moi, pour leur présenter d'une façon analogue le vieil art, la vieille intelligence ou la vieille science, (elles vieillissent) ; — la vieille vie ?

Ils auraient perdu.

Si le père et moi nous disons avec le même ton la même chose, c'est une vérité : c'est aussi un consentement universel ; la sensation malfaisante du respect devant les idées ; la servilité d'esprit ; le dogmatisme livresque... — Si le père et moi nous disons d'un ton différent des choses différentes, c'est deux vérités : ou plutôt c'est la contradiction cruelle et utile du savoir et de l'expérience, de la formule et de la recherche ; c'est la bataille du monde contre l'école...

Je consens d'être vaincu, — pourvu que l'on me combatte !

L'École est un milieu artificiel, la Famille est un milieu naturel. Faut-il que pour naturaliser l'un nous artificialisions l'autre ? Des patriotes bien intentionnés nous proposent, par une outre-subtile éducation militaire avant et après le service actif, d'adapter mieux

la caserne à la société : mais c'est surtout la société qu'ils adapteraient à la caserne. Si pour diminuer le caractère abstrait, anti-vital, théorique, de l'enseignement, de toute école, on veut le donner aussi à la famille, — je cherche le profit que nous en tirerons.

Nous opprimerons sottement ainsi cette idée qui peut-être a déjà dressé quelque part sa tête injurieuse : — l'idée que les Écoles sont comme les États et les Lois un *Mal Nécessaire,* mais un mal. Nous opprimerons cette idée que la véritable institutrice, c'est seulement, ce peut seulement être, peu à peu victorieuse de la fausse initiation verbale, — l'Expérience de la vie.

(L'initiation verbale est nécessaire aussi. Il faut apprendre à parler, à écrire, à lire : mais ce n'est pas le but. *Et sans doute vaut-il mieux que cette initiation soit fausse).*

Mais si, parents et maîtres, nous nous conjurons pour unifier l'expérience, ce sera donner à nos enfants l'intelligence des signes, ou l'éloquence mécanique et caquetée des perroquets ; — nous aurons peur un jour en voyant bâiller ces stériles âmes de papier mâché et de poussière.

XXIV

Le Vertige

Le matin de novembre était doux et blême. Il n'y avait pas de soleil. Un vent tour à tour frais et tiède émouvait l'air et les nuées. Parfois des tilleuls et de l'érable, un essaim de feuilles jaunes tombait, lentement, faiblement, sur la terre molle. Et des arbres las comme des étendues boueuses, comme du ciel fermé, comme de mon esprit d'automne, s'exhalait une humide, pauvre mélancolie.

Nous marchions. Le Directeur voulait me présenter mes élèves. Je montrais sans doute une face à la fois troublée et insolente, le visage confus de celui qui doit en imposer, mais qui hait son autorité. Je pensais à ces premiers enfants que j'allais aborder comme un maître. Je pensais à mes petites amies d'Autriche et de Bavière, au garçonnet rêveur que j'avais été; je songeais à Jeanne; et bien loin de prétendre la dominer, j'attendais respectueusement l'expérience.

Nous entrâmes : et pendant que le Principal me les nommait tous, laborieux ou paresseux, dissipés ou sages; et pendant qu'eux m'observaient avec une curiosité un peu moqueuse; — moi, je subissais un mystérieux enchantement.

Je les regardais et je les voyais à peine. C'en était fait : j'étais jeté à la vie.

La première image qui vint à ma conscience (on sait assez que de plus grossières la chassèrent plus tard) fut aussi délicieuse que la main d'une jeune fille offerte en songe. Je me crus parmi des oiseaux. Chaque table était un nid noir au bord duquel se penchaient deux petites têtes humbles et agiles : et quarante hirondelles, quarante alouettes, se soulevant sur leurs faibles plumes, ouvraient vers moi leurs yeux convoitant le monde... Tous ces esprits doucement haussés, s'inquiétant, remerciant, jasant; et moi leur charmeur, leur distribuant à miettes fines un pain parfumé d'intelligence!

Leur confiance était si sensible qu'elle m'intimidait. Du premier coup, par une intuition que je ne voulus pas accepter, j'avais saisi ce que mon observation mit plus de six mois à se réexpliquer : ces regards pauvres, ces sourires superficiels ou mordus, ces physionomies creuses attendaient ma parole, ma pensée, avec un avide abandon. Si ignorants, je les jugeai si informes, — car je ne me rappelai point alors qu'ils possédaient chacun au fond de leur chair l'héritage d'un million de vies; — qu'à la fin ils m'apparurent comme de frileuses âmes toutes nues, souhaitant que je les vêtisse.

Mais je savais bien ce que j'apportais : des haillons et peut-être quelques-uns des nuages du vieil Homère. Je détestai soudain ma complication. Qu'allais-je dire à ces bambins curieux, moi, si plein de doutes, tourmenté par l'incertitude de ma jeunesse et ma part de l'angoisse éternelle? Comment leur parlerais-je, moi, délégué des pâles pays d'une méditation embrouillée et

sans objet, vampire exsangue engraissé de la lymphe des livres?... Un véritable effroi me fit trembler : à contempler ces enfants dans l'attente, je craignis que tout ne fût corruption dans ma culture.

... M. le Directeur continuait; mais ils eussent voulu m'écouter, moi, qui ne disais rien. Peut-être percevaient-ils le battement de mon cœur. Comme je les aimerais! Prudence, défiance, souci de me maintenir pour d'autres travaux au-dessus de mon métier, pour d'autres études au-delà de la pédagogie, rien n'y ferait : — j'aimerais ces enfants, ces êtres inconnus qui me considéraient, messager vers eux du Monde immense, sans doute ainsi que Noé dut considérer la colombe.

Je les aimerais. Ah! m'aimeraient-ils? Presque tous ceux que j'ai rencontrés sur ma pauvre route m'ont trahi. (Ou me suis-je égaré?) Ceux-là me quitteront aussi. Je suis maladroit, ils me jugeront rude; tolérant, curieux de toute vie, ils me jugeront faible... Moi composite et bizarre, eux si simples; — ne me trouveront-ils pas capricieux, fantasque, incompréhensible?

... Et pourtant, je ne puis renier ma complication!

Je reconnais bien l'amour là : son premier conseil est d'une lâcheté...

Que dit donc à présent M. le Principal? Ma rêverie s'amuse, ébauche des formes. Là-bas de bonnes bedaines, là-bas des faces bilieuses de gratte-papier; là-bas de grasses joues jaunes et des corsages cocasses; là-bas des traits énergiques, de fins visages qui ne souriront point : — les parents de mes élèves! commerçants, fonctionnaires, ouvriers aisés, métayers, mar-

chands de cochons, *combien d'hommes?* c'est la toute petite bourgeoisie et le prolétariat tourné; c'est le monde de ces pauvres qui n'osent pas être pauvres, républicains conservateurs, liseurs de journaux, gens de métier presque honteux de leur métier, collectionneurs de papillons ou de polissoirs préhistoriques; indispensables médiocres adaptés à la médiocrité, talents sacrifiés ou sottises gorgiases; — honnêtes gens aux honnêtes vies.

Comment imaginer une conversation d'eux sincères avec moi sincère! J'en rirais, si cent yeux d'oiseaux n'épiaient ma vanité grotesque. Ainsi, sur la garantie illusoire d'un diplôme, sans même s'inquiéter de ma tournure d'esprit, ils me livrent l'éducation de leur fils? Les plus riches ne me recevraient pas chez eux, moi inférieur : pourtant ils me font confiance, ils m'abandonnent leurs enfants!... Mais mesdames, messieurs, savez-vous si je ne suis pas... comment doutez-vous un seul instant que je ne sois un corrupteur de la jeunesse? — Avec moi j'apporte la détestation des formules, l'expérience amère de l'exil et de la solitude, le souvenir de la bassesse, la colère des affections trahies et de la justice injuriée : toutes les douleurs et l'orgueil qui m'ont déclassé. Avec moi entrent ici mes propres maîtres, ceux des écoles, que je remercie pour leur science et leur bonté; et les autres, oserai-je les nommer? les souverains sans pitié de mon être, Victor Hugo et Marc Aurèle, J.-H. Rosny, Rodin, l'effrayant Pascal, Frédéric Nietzsche et Gœthe, Beethoven et Dostoïewsky... Et vous me laissez seul avec ces innocents?

Mais je les aime!

A ce moment, le Directeur me serre la main et s'en va. Me voici face aux âmes.

Une minute de silence; — une encore... C'est l'une des plus denses que j'aie jusqu'ici vécues. Jadis, une insondable minute de honte; jadis une insondable minute de reconnaissance; et à présent cette profonde minute de responsabilité... Peut-être ne faut-il que vingt minutes pareilles pour combler une vie.

Je suis un Événement pour ces enfants. Voici la première fois que cette conscience me possède. Toute l'année, ils rapporteront à moi une large partie de leurs pensées; toute l'année, ils se nourriront de mes idées, des faits que je leur révélerai, des travaux et des punitions que je leur infligerai. Je serai pour eux un patron, un gendarme, un prêtre, un ami. Sur mes pas, ils entreront dans la Société et la Beauté. Toute l'année, mes caprices, mon effort de justice, ma logique désordonnée, mes migraines, mes lectures, le développement de mes prétentions (ou de mon pouvoir) en art ou en philosophie, ma sensibilité instable les régiront; et ils m'avoueront, à joie ou à douleur, pour leur maître. Et jamais, puisque je me rappelle ceux des miens que j'ai haïs aussi bien que ceux que j'ai aimés, — jamais ils ne m'oublieront.

... Il faut aller plus avant, il faut d'un geste plus sincère encore se dénuder le cœur. Eux aussi sont pour moi un Événement. Eux quarante, ma classe, je dépendrai d'eux presque aussi fermement qu'ils dépendront de moi. Où me conduiront-ils dans mon propre passé, dans leur propre futur? Je leur réserverai beaucoup de mes réflexions; je simplifierai pour eux, ah! le triste

travail, la morale et l'histoire, que j'aime comme des forêts; de mes livres les plus chers, je leur extrairai de la récitation et de la grammaire; et de mes souvenirs, et de mes imaginations, et des sources les plus cachées, des choses que Jeanne m'a dites, je leur parlerai aussi, puisque je les aime!... Et ainsi ils dévoreront mon cerveau et mon cœur.

Je me tais. Ils se taisent. Mais c'est la dernière seconde.

Mes lèvres tremblent. Tout entier je tournoie dans un grand vertige de vie. Sombrement habitué à la solitude, et n'ayant rien fait pour la rompre, me voici devenu un pivot pour les âmes, un axe d'action et de pensées. Étrange responsabilité, mystérieuse mission à quoi rien ne m'a préparé : il faut que je vive et que j'excite à vivre !... Saurai-je? Je prévois des combats nouveaux, des difficultés difformes : surtout je prévois des maladresses, des erreurs, des humiliations. Mais j'ai confiance ardemment en leur confiance. Oubliant mes antiques principes, et la farouche parole du vieux Spinoza, si passionnément admirée au temps de mon stoïcisme : « Si je t'aime, est-ce que cela te regarde? », je m'écrie au-dedans de moi :

— Vous m'aimerez puisque je vous aimerai!

Ils attendent. A présent, je dois parler. Que vais-je leur dire? Ce que je résume ici, mes souvenirs dictant? Mes lèvres tremblent, un épais mascaret de vie s'enfle dans ma poitrine; — et, tout de suite broyé au laminoir du métier, je prononce à voix mi-basse :

— Prêtez-moi votre livre d'histoire, et dites-moi où vous en êtes restés la dernière fois.

XXV

Après la mauvaise action

J'ai commis ce soir une mauvaise action. Je ne puis dire laquelle. Ceux qui valent moins que moi railleraient mon scrupule, ceux qui valent mieux que moi mépriseraient ma bassesse. Je veux parler à tous, car je sais que j'ai lésé en moi, par une injustice, par une vilenie, toute l'humanité.

La nuit passe, qui berce le remords et l'endort. Mais le matin, le voici qui me saisit avec le froid de l'aurore. Nausée à désespérer : toute pensée me dégoûte, je ne puis lire, je n'ose plus contempler les feuilles ni les nuages. Mon corps, mes sens, ma raison, me semblent chargés d'impureté, à jamais.

Pourtant, il faut bien faire mon métier. Je pars pour l'école. Je n'avais rien prévu. Ces regards confiants d'enfants me troublent. Ils attendent ce qu'ils appellent en eux-mêmes une vérité, ils consentent selon une habitude tranquille au travail. Mais suis-je digne de leur distribuer une vérité, (ne serait-ce qu'un verbe allemand!); de leur imposer un travail, (ne serait-ce que l'analyse grammaticale du mot y)? Je le faisais hier sans honte : et mon caractère et ma personne, cependant, ce n'est

qu'un caillot de mauvaises actions, qu'un triste polypier de vanités, de duretés, d'égoïsmes, de mensonges. Or, j'y ai ajouté encore. Tandis que mes enfants sont les mêmes qu'hier, moi, j'ai changé. Ils ne me connaissent plus, je les trompe. Oui, je devrais, je le sens cruellement, m'arrêter à l'instant, leur parler, obtenir leur pardon. — Mais je ne puis rien dire : l'aveu serait une nouvelle faute.

Aussi leur dicté-je avec un calme résolu les strophes d'une chanson de Thuringe.

L'après-midi, — événement. Mon remords ne me quitte pas, j'ai toujours la nausée devant ma mémoire; toutefois j'ai promis une tâche, et je la fais. Or Julien, un laid sourire pâle sur sa face concave, lançant une boulette à l'un de ses camarades, nie insolemment l'acte au premier mot de ma réprimande. Je le consigne. Quoi, j'ose punir? Et moi, qui donc me punira? Tout alourdi, tout souillé d'injustice, j'agis au nom de la justice! S'il m'avait entendu prononcer la hideuse parole, s'il m'avait vu ébaucher le geste offensant, Julien, cet enfant, ne découvrirait-il pas jusqu'en son fond l'ignominie du monde?... Comment obéir à celui qui n'a pas obéi? Oui : il faut que je me confesse, que tous sachent que je me châtie en les châtiant.

Mais non, j'inscris la retenue, et je poursuis ma leçon, une leçon où retentissent toutes les félonies féroces de l'histoire.

A la dernière heure me guettait une dernière épreuve. Je lus un poème de Victor Hugo si simple, si harmonieux, que les bambins s'émurent. Il y eut ce grand silence ravi, puis ce bruissement de joie, ces vers répétés bas malgré les interdictions de ma règle, ces mains vite

levées pour commenter, ces yeux brillants, ces confidences... Moi, bavard tyrannique, je tâche d'étouffer ma voix profonde. La honte m'accable. Indigne du travail, indigne de la justice, je me trouve indigne de celle que j'aime plus encore que le travail ou la justice, — indigne de la beauté. Je la comprends toujours, mais une partie de moi ne l'entend plus, qui s'est livrée à la laideur. Je ne l'aime plus de toute mon âme, ce poème, comme ces enfants le croient; — non, puisque mon âme a diminué. Et pourtant j'accepte leurs murmures de reconnaissance, je goûte leur allégresse, moi qui me suis dégradé!

Je ne dis rien, je sens mon cœur peser... Hélas, avouer la faute, c'est doubler la faute.

Puis s'approche le soir. Plus brusque qu'une tentation, une idée me saisit. « Mais ce Victor Hugo, quel faux bonhomme! Il n'était pas digne non plus de cette beauté qu'il jetait en clameur dans les vents. Et ce Julien, me comparer à lui; c'est un simple voyou. Et tous ces gosses, ce ne sont que des animaux : sais-je ce qu'ils deviendront? » J'écoute cette voix brutale avec hébétude. Me voici au fond du bourbier. Ainsi, ayant, de mes immorales lèvres, de mon immorale intelligence, tiré des paroles hypocrites pour ordonner le travail, établir la justice, glorifier la beauté abattus par mon acte; maintenant ma mémoire et mes sens même se renient? Je suis détruit tout entier.

O vous qui viendrez, amis dont la main ne s'est pas tendue encore, frères en marche vers un futur qui sera à vous et à moi, vous qui me connaîtrez et ne pourrez point vous résoudre à me haïr, comment vous y prendrez-vous, ne vous aurai-je pas fait la tâche trop diffi-

cile, pour « m'aimer plus ardemment que je n'ai aimé mes souillures » ?

... Ma lampe soupire tout bas. Voici l'encre, le papier, la plume pour songer et juger.

Comment l'oserais-je ? Je me suis anéanti. Savais-je véritablement, quand j'ai prononcé cette parole, décidé cette argumentation, quand je me suis *résigné* à la vilenie, les chemins où elle m'allait conduire ? Aucun de nos actes n'est à nous. La faute la plus individuelle et la mieux cachée, toujours elle nous imposera le mensonge, puisqu'il faudra la taire ; l'hypocrisie, puisqu'il faudra feindre de n'en avoir jamais subi l'expérience ; la lâcheté, puisqu'il faudra toujours en craindre le châtiment.

Et j'ai parlé à ces enfants comme un homme courageux, juste et sincère ! Et parmi ceux qui leur parlent et leur parleront, il en est ou il en sera qui ne seront pas meilleurs que moi ! Et eux-mêmes, ces larves, quand la barbe souillera leurs tendres joues, quand leur cœur sera tout taré par la vermine de l'ambition, de la sensualité ou de l'envie, ils me vaudront juste !

... Malheureuse Vie, qu'est-ce donc que les hommes ?

LIVRE DEUXIÈME

ENTREZ DANS LA DANSE!

I

Colin-Maillard

Je montais au collège par un suave crépuscule de juin. Les tilleuls agitaient leurs feuilles dans l'azur étincelant qui blondissait. En même temps que se coucher le soleil, on voyait se lever la lune, lui d'or, elle d'argent. La légère fièvre du soir était douce.

Je souffrais alors d'un remords orgueilleux et peut-être vil.

A la porte, entre la maisonnette du concierge et le parloir grisâtres, entre les murets de lierre frais, les érables et le cytise, je rencontrai Paulette et Anne-Marie qui jouaient à colin-maillard. Paulette avait une robe rose, Anne-Marie une robe bleue et un bandeau sur les yeux. L'une riait, l'autre bâillait, toutes deux montraient leurs dents charmantes.

Posant à peine la pointe du pied, je glissai sur le pavé ambré par le soir, mais Anne-Marie m'entendit et marcha vers moi. Hésitante, les jambes molles, les bras tâtant le vide avec leurs menottes tremblantes, elle me prenait pour son amie et tâchait de m'atteindre. Paulette s'était cachée et riait encore dans le lierre.

Amusé, mais voulant le paraître, j'essayai de pirouetter

avant de me laisser saisir ; et je trébuchai tout à coup. Au bruit, Anne-Marie releva vivement son bandeau : étonnée d'abord, elle me considéra avec un peu de moquerie ; puis elle me dit :

— Monsieur, je vous ai attrapé, voulez-vous le bandeau ?

J'offris humblement les yeux. Elle se sauva rejoindre Paulette, s'enchantant de son rire. Les feuilles des arbres, haut dans la suprême lumière, applaudissaient comme de bruissantes mains d'or. Le crépuscule devenait plus délicieux qu'une aube. Une joie, une tendre acceptation, désorientaient, réorientaient mon cœur maladroit et ma pensée.

... Les petites filles dansaient. Mon esprit dansait avec elles.

II

Papillons d'automne

L'allée des tilleuls, le marronnier, l'orme, l'acacia, les érables, nos amis souffrent entre les murs rouges, les parois de verre de l'atelier et le ciel étrange d'octobre. Déjà les vents brusques et les pluies ont enlaidi l'acacia, l'orme et les tilleuls, dont les feuilles chiffonnées, sales, pourrissent sans se détacher. Mais aux derniers soleils le marronnier est pareil à un bouquet de pourpre fauve, et les érables donnent leur fruit.

Jean invente un jeu. Il faut former deux camps, l'un de Bertrands, l'autre de Ratons. Les plus forts ramassent des cailloux, et, aussi haut qu'ils peuvent, les jettent aux branches de l'érable. Les plus faibles, sous la grêle des pierres, courent avec des cris joyeux, tendant leurs casquettes, leurs mains, leurs tabliers, pour attraper les samares. Ces graines sont ailées ; elles ne tombent pas : faibles colibris rouges, légères, dociles au vent et au poids du germe qu'elles portent, tournoyantes, elles volent.

Je reste plusieurs minutes à regarder le groupe. Cela

semble une entrevue d'enfants et d'oiseaux : tant les ailettes descendent doucement dans l'air blond veiné de filandres, tant les bambins rient de leurs mains élevées et de leur butin fragile.

Puis j'écoute la voix de la Pédagogie : elle a paré même à la lapidation. J'ordonne donc aux lanceurs et aux grappilleurs de se placer d'un même côté de l'arbre, et de ne courir aux grainettes que leurs projectiles chus. Ils obéissent, ils font une décharge ; et tandis que les bénit l'abondante et rose neige végétale, Jean me dit dans le sourire de toute sa face :

— C'est des papillons, msieu !

Papillons d'automne !...

III

Rire et pleurer

Commentant un récit de Marceline Desbordes-Valmore, Richard, sa petite face de gnome issant d'une cravate rouge, écrit : « O chère abeille, ne voudrais-tu pas m'apprendre à rire? »

Pour lui montrer sa maladresse, je m'amuse d'une anecdote. Mais très vite, une confusion réunit dans mon esprit les enfants du Japon, dont les voyageurs nous disent qu'ils ne pleurent pas, et ces autres enfants, plus grands, que l'on n'a jamais vus rire, ces enfants de Rosmersholm qu'Ibsen a condamnés à une glaciale mort. Et je prononce, m'apercevant de mon erreur à mesure que je parle, et toutefois me laissant parler :

— J'ai lu que les enfants du Japon ne savaient pas rire : c'est là-bas que votre abeille aurait dû aller. Seulement, ils ne pleurent jamais non plus...

— J'aimerais mieux ça! s'écrie Georges du milieu de ses lèvres pendantes.

— Tiens, dis-je.

Mais les autres protestent, chuchotent, s'agitent.

Appelons-en au suffrage universel. J'étends la main pour obtenir du silence, et je pose la question :

— Robert, qu'est-ce que vous préféreriez? Ne pas rire en ne pleurant pas, ou rire et pleurer?

— Rire et pleurer! répond Robert sans hésiter.

— Rire et pleurer! approuvent presque tous ses camarades.

« O monde, disait Marc Aurèle, j'aime ce que tu aimes! » Ces petits stoïciens jouisseurs le redisent. Rêve qui touche mes rêves, orgueil qui s'appuie à mon orgueil... chers acceptateurs, chers petits Français!

IV

Janus

I

Sur ordre administratif, et pour vérifier s'ils étaient dignes de participer à la communion primaire supérieure, nous dûmes interroger quelques nouveaux élèves au début du troisième octobre.

— Que savez-vous de la Révolution française? demandai-je à Marius sans le regarder.

Il se tut. Je pris le loisir d'examiner sa tête toute ronde, ses oreilles cramoisies qui se rabattaient sur ses pommettes, sa peau couleur de coing et ses lèvres violescentes.

— Eh bien?

Il haletait, grimaçait, avalait de la salive : il semblait tousser au-dedans de ses poumons.

Il finit par répondre d'un seul coup de voix et comme s'il eût aboyé :

— Nuit du Quatre-Août.

— Comment? dis-je. Qu'est-ce qui s'est passé cette nuit-là?

Il se tut. Ses deux paupières tombaient comme deux petites loques de cuir jaune sur ses yeux. Il avait un

habit de velours pauvre et un air gueux qui faisait peine. Ses lèvres se boursouflaient un peu sans qu'il parlât.

— Voyons, insistai-je, qu'a-t-on fait le quatre Août!

— Guillotiné les privilèges, jappa-t-il.

Un rire m'échappa. Ses lèvres clapotèrent, ses paupières battirent, ses prunelles ternes parurent une petite seconde. Je repris avec résignation :

— Qu'était-ce que les privilèges?

Il me considéra pour la première fois. Entre les bonnes joues et le front bombé, ses yeux débordaient de détresse et de prière. J'en souffrais un peu. Il se détourna, son regard mendiait un signe dans la classe vide et sur la face endormie de cinq ou six autres patients.

Je le pressai par un mot encore. Il chuchota d'un ton rauque et désespéré :

— Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.

— C'est tout? fis-je. Mon garçon, je vous rendrais un joli service en vous renvoyant à l'École élémentaire.

Seulement, nous avions des instructions. Cancres ou bons élèves, il nous fallait une douzaine de jeunes recrues : sans quoi, l'effectif aurait baissé, et l'école eût été perdue de réputation. Marius fut donc admis avec honneur.

II

En classe, il ne trompa aucune de nos espérances.

Nul en arithmétique, nul en orthographe, incapable de répéter une idée exprimée une minute avant qu'on l'interrogeât, et d'une figure que la compréhension

n'éclairait jamais, je le croyais idiot. Une scène de la cour me révéla que je lui faisais tort.

Ses camarades jouaient par un matin décoloré de novembre, les uns avec un ballon de caoutchouc qu'ils se lançaient et contre lequel ils se bousculaient parmi des cris ivres; les autres se bombardant avec de petites balles dures et blanches. Marius les contemplait tout vert d'envie, mais sans oser se joindre à aucun des groupes. On l'appelait partout mal-à-gauche, et on le repoussait à cause de ses jambes molles et de sa figure ingrate. Et, n'ayant pas un sou pour s'acheter une balle, il s'ennuyait tout seul. Soudain, je le vis fouiller dans sa poche et en tirer de grosses mitaines qu'il avait. Il les retourna, les fourra l'une dans l'autre et les arrondit entre ses poings. Puis il jeta cette boule de laine bleue au-dessus de sa tête, et tandis qu'un bon sourire civilisait ses traits de mulâtre, il commença de la recevoir alternativement sur un pied et sur l'autre, battant ainsi la semelle en l'air avec une adresse délicieuse.

Il restait là, fier; personne ne s'occupait de lui, il faisait avec son jouet un petit ensemble clownesque à l'ombre pluvieuse du tilleul.

J'étais ravi : mais comment le féliciter? L'embrasser, je n'y tenais pas beaucoup. Ç'aurait été bien cérémonieux de lui serrer la main. Lui faire un discours, il se serait moqué de moi. Je me promis de l'interroger aussi rarement que possible.

V

Jeanne invisible et présente

Le dimanche, je lui dis :

— Jeanne, tu vas m'aider. Il faut que je corrige les œuvres complètes de Robert, de Louis, de Georges, de Thomas, ces grands auteurs dont la plume fertile...

— *Ennuya si longtemps et la cour et la ville,*

achève-t-elle. Combien sont-ils ?

— Cinquante-huit, répliqué-je avec la mélancolie convenable. Et ils travaillent, que c'en est une malédiction.

J'amoncelle les copies devant elle, énumérant avec emphase :

— Cinquante-huit rédactions, cinquante-huit cartes, cinquante-huit dictées, cinquante-huit compositions d'histoire ! La mer du papier nous enveloppe de son épaisseur.

— Passe-moi les cartes, ordonne-t-elle, avec un petit sourire vaillant qui tremble dans ses joues.

Je les lui livre. Son rôle est de les ranger selon leur exactitude et leur beauté. Quand elle a fini, je les

annote d'un crayon extrêmement rapide. Je me fie à son soin, et de temps à autre, levant les yeux des élucubrations attristantes de mes écrivains, je la regarde, disposant ses cartes comme des images, hésiter vers la droite ou la gauche, cligner, se réjouir d'indignation aux formes grotesques et aux noms estropiés. Reconnaissant, je l'embrasse. Mais elle me dit alors :

— Travaille donc au lieu de t'amuser !

Et je travaille sans joie. Car c'est un dur pensum que de corriger soixante fois une prose d'écolier, — une rentrée des classes, un automne, un éloge intéressé du travail, un petit récit qui boite...

Aussi l'angeline a-t-elle toujours terminé bien avant moi. Alors elle m'observe inscrire les notes. Quand mon avis diffère du sien, elle m'accuse de tyrannie ou d'injustice, elle exerce son pouvoir pour me faire ajouter ou retrancher un point : et parfois, lorsque je cède, elle triomphe.

Comme elle met l'orthographe à la perfection, c'est elle encore qui corrige les dictées : et c'est d'ailleurs elle qui les choisit dans les livres que nous lisons. Je ne donne jamais une composition ou une récitation qu'elle n'aime ou dont elle ne sourie : car, sans les avoir vus, je sais bien qu'elle connaît mieux que moi ces petits garçons pareils à elle. Avec ses petits poings, c'est elle qui, mieux que moi dans l'orgueil incertain de mon pédantisme, pousse ma pierre ; — comme les enfants qui, dans un délicieux dessin de Rodin, font marcher le monde.

VI

Les Arbres et le Ciel

Les hommes, qui parlent et qui écrivent, ne sentent presque plus. Les enfants sentent, mais ils ne savent ni écrire ni parler. Apprendrons-nous jamais comment l'immense Nature se peint à leurs yeux vierges ?

L'automne est variable, mais languide en octobre et pesant en novembre. Certaines minutes, à la Toussaint, quand le crépuscule débute, nous arrêtent tous dans un ravissement subit : à droite, les tilleuls de la route et les lueurs reflétées de l'Orient palpitent dans le rose ; à gauche, l'érable et le marronnier agitent leurs feuilles rouges au soleil comme la flamme d'un brasier : la classe alors semble contenue en deux murs de lumière, et les enfants sourient de se voir les uns aux autres des auréoles... Mais bientôt s'obscurcissent les jours. Alfred, qui pourtant est à la plus haute fenêtre près du couchant, réclame : « Msieu, on ne peut plus écrire. » On n'écrit donc plus. La nuit comme une source d'encre coule dans les encoignures. Les paroles se ralentissent dans l'ombre. Plus souvent encore une musique infinie

de pluie les orchestre : — pluie sur les tuiles, pluie sur les branches, pluie sur les vitres grises et blanches... Et ceux qui demeurent loin se font des signes, se taisent, et puis regardent aux murs leurs petits capuchons qui pendent.

L'hiver est long. Naturellement, on récite les leçons, on les écoute, on corrige les devoirs. Mais l'hiver est bien long. Le vent sifflotte en balayant la cour comme un vieil homme. Par les fenêtres, point de feuilles, point d'oiseaux : ni azur, ni lumière ; à quoi bon se salir les yeux aux brumes qui là s'immobilisent ? Maurice, Jean, André, Guillaume, je ne sais pas si votre esprit a besoin de rêve ; mais je sais très bien que votre corps a besoin d'inattention. Seulement, où la prendre ? Le poêle n'est pas communicatif : par la toute petite grille, le beau feu rose a l'air méchant, il grince des dents et tire la langue. L'hiver est long. Parfois arrive un camarade en retard, comme s'il avait traversé toute la Sibérie. « Les trains se sont endormis en route, » dit Armand qui s'excuse. Ses pieds qui ont couru si loin poussent sur le parquet des feuilles de hêtre et de chêne. L'odeur douloureuse de la forêt à l'agonie le suit doucement. Et Louis qui l'accompagne murmure : « Msieu, y avait tant de brouillard sur la Seine que je ne voyais plus mon chemin. » L'hiver est long. Les enfants travaillent pour se consoler, pour se sécher et se réchauffer. L'hiver des arbres et du ciel, c'est le plein été des livres, au soleil fiévreux et roux des lampes.

Mars plaintif où gémissent des loups affamés dans la bise, le sournois Avril et Mai qui toujours pleure ramènent le printemps. Dix fois, on a cru le saluer.

Robert apportait une violette. André se risquait à venir sans capuchon. Personne ne protestait plus à cause de l'onglée si j'ordonnais en entrant de se préparer à écrire. Mais le lendemain il repleuvait, il regelait, et des toux frileuses hoquetaient dans les coins. Le poêle grondait comme un chat qu'on tourmente. Et cependant, un matin, l'Attendu était là. Des feuilles nouvelles ornaient la leçon de botanique, et dans les deux cloisons de verre quelque jeune mousse, bourgeonnement gai du tilleul, de l'érable, verdissait et jaunissait. Les hirondelles jouaient aux quatre coins dans la cour. Et de semaine en semaine, la classe semblait émerger de l'ombre, sortir enfin de l'interminable hibernement, du silence engourdi, de l'involontaire attention des longues ténèbres, rire comme un nid dans la clarté. Le matin, ma table se revêtait de pervenches, de lilas et de jeunes roses ; les paperasses s'envolaient au vent caressant des fenêtres ; et le soir nous ouvrions la porte pour jouir déjà de la lumière.

Le surprenant été approchait. Les splendeurs fatigantes de Juillet dissipent ou font paresser. Un esprit sensuel peut seul alors discipliner ces petites intelligences qui se débraillent. C'est l'heure de Saint-Simon, de Michelet, de Victor Hugo s'il est obscur : dictées, récitations sont massives et fraîches comme les tilleuls qui, moutonnant dehors, se creusent et se gonflent ainsi qu'un profond fleuve vert élancé dans l'air ; — comme le soleil d'après-midi sur les pierrailles de la cour, où repose son puissant sommeil de rubis et de corail... René souffrait lors des orages, tremblait et bondissait à chaque coup de tonnerre, sa chère face jaune plus agitée que le ciel. Henri soupirait bas. Mais les autres,

plus lourds, qu'ils se réjouissaient donc au bel éclair, aux nuages fuligineux, aux orgueilleuses averses ! Dans la fraîcheur qui suivait, les esprits devenaient plus agiles, et l'odeur pensive de la terre les enivrait : Ils auraient compris du Renan ou du Goethe. L'intelligence alors se prolonge sur les choses en rayons paisibles, pareils à ceux de ces crépuscules infinissables qui visitent les plus lointains horizons du ciel et disséminent jusqu'au septentrion leurs tiédeurs infatiguées...

VII

Paupières battantes devant la Beauté

I

Ces lecteurs de Jules Verne, de Louis Boussenard, d'Hector Malot; ces mioches qui se regardent comme de fiers malandrins pour avoir feuilleté quelques-uns de ces ineptes bouquinets pornographiques que l'on vend deux sous; — je les pousse sans les prévenir aux torrents de la beauté virile.

Un proverbe allemand m'excite : « Ce qu'il y a de meilleur est juste bon pour les enfants »; la sincère joie de Jeanne à lire des subtilités m'encourage; pourquoi donc résisterais-je à mon propre instinct.

Mais souvent ils le blessent.

Je dicte du Verhaeren. La liberté du rythme froisse Charles, puriste inattendu. Il grogne : — Des vers comme ça, j'en ferais bien autant.

Du Maeterlinck. Les deux Marcel, Thomas, Marc, si pédant, Léon, Frédéric, Théodore, toute la seconde année proteste : — On n'y comprend rien; les phrases sont trop longues; ça ne se suit pas. On voit bien que c'est pas un Français!

Du Flaubert, certaines pages invincibles de l'*Éducation Sentimentale*. — Msieu, dit Jacques, qui la connaît,

c'est pas la forêt de Fontainebleau, ça, c'est n'importe quelle forêt !

Du Victor Hugo, cette hallucinatoire description où l'herbe, l'arbre, le nuage, la nuit, la lumière sanglante des planètes enveloppent la pauvre Cosette d'une telle épouvante. — Oh, oh, s'indigne Jean, c'est du René, c'est du style René ! — Et René, malgré sa rougeur confuse, voudrait bien le croire.

Du Stuart Merrill. « Notre mère la France, acceptez cette offrande ! » — Qu'est-ce qu'il a à dire ? ronchonne André, l'homme des grammaires, c'est pas sa mère, la France.

Du Péguy. « Français, héritiers de nos pères, à celui qui fit les guerres d'Allemagne... » — Quel fouillis ! s'écrient-ils avec une unanimité qui ne me trouble pas, a n'en finissent pas, ses phrases, i répète tout le temps la même chose !

Du Saint-Simon. «... Peu de dents et toutes pourries, dont elle riait et se moquait la première... une marche de déesse sur les nuées... » — Il aurait mieux fait de ne pas parler des dents pourries, dit Frédéric. — Le style est très embarrassé, dit Marc.

Du Musset, une page de la *Confession d'un enfant du siècle*, si forte que pour nous expliquer le romantisme M. Paul Adam n'a pu que la délayer en trois volumes. — On ne comprend pas, gémit Louis, il y a trop d'images.

II

Aucune imploration ne m'arrête. Leur dictant le charmant chapitre où Victor Hugo a dépeint le Luxembourg, je les prie de m'expliquer l'impression qu'il leur

laisse et la plus mystérieusement belle des phrases qu'il contient : « Les pensées qui tombaient du ciel étaient douces comme une petite main d'enfant qu'on baise. »

Ils me répondent de cruelles niaiseries. Au lieu de m'avouer leur émotion, ils commentent celle de Victor Hugo. Ils trouvent pêle-mêle en ces deux pages de la gaieté, du calme, de la fraîcheur, peu d'animation, de la réalité, de la bonté, de la beauté. Fernand déclare même qu'à les lire « on se croit à l'instant transporté dans un autre monde ». Et Gabriel qui a pris le jardin pour le grand-duché, conclut : « Dans ce pays, tout le monde y est très bien. Les oiseaux chantent, font leurs nids sans être dérangés. Il ne pleut pas beaucoup et ainsi le pays est favorable à tout le monde. »

Ou bien ils reproduisent la tendre image, mais quelques-uns la paraphrasent avec une sorte de grâce balbutiée. René écrit : « Les pensées qui venaient étaient douces, pures, belles, comme la main d'un enfant; car celui-ci a les mains non souillées, non salies par aucun travail de la vie humaine. » Charles subtilise : « Les pensées réelles de la nature sont comme une main d'enfant que l'on baise, car les mains d'enfant sont douces. » Antoine enfin essaie d'expliquer à la fois le sentiment et l'idée : « Quand on baise une main de petit enfant, c'est doux; et les pensées qui venaient à Victor Hugo et qui semblaient tomber du ciel étaient douces comme la main d'un enfant. »

En somme, me disais-je après toutes ces expériences, les enfants sont indifférents au style, aux images, et à tout ce que nous appelons superficiellement (peut-être?) « poésie ». Dès qu'ils s'intéressent aux abstractions ou aux formes, ils sont corrompus : le vieil enfant com-

mence à pourrir autour du jeune adolescent. Ces êtres de jeu et de mouvement ne cherchent qu'une seule excitation dans l'art : l'exemple des actes. Victor Hugo, avec des coupures, les passionnera autant que Jules Verne : mon ami Jean ne peut séparer ces deux maîtres en son admiration.

Eux que l'histoire ou la morale dogmatique ennuient, je les ai réduits au plus effrayant silence en leur lisant des œuvres pleines de la plus complexe pensée, mais tragiques, le *Parricide*, le *Petit Roi de Galice; Servitude et grandeur militaires;* le merveilleux *Crainquebille:* le *Quatorze Juillet,* de Romain Rolland; de Tolstoï, *Ce qu'il faut de terre pour un homme:* le *Dingley* des Tharaud, les *Quatre ans* de Daniel Halévy, les *Xipéhuz* de J.-H. Rosny, le *Dormeur* de Wells...

III

La musique est mouvement. La poésie donc, si elle est une musique, ne sera-t-elle pas, au moyen du rythme, un commencement ravi de mouvement?

Je n'y songeais plus quand le hasard des lectures et des programmes m'amena à dicter, plusieurs fois de suite, des poèmes fortement ou délicieusement cadencés; — si puissants, dirai-je, si gorgés d'un chant intérieur qu'à les lire déjà une mélodie palpitait sur les lèvres.

Un hymne incohérent et doux qui est dans l'*Art d'être grand-père :*

Et sa pensée, errante alors comme les proues
Dans l'onde, et les drapeaux dans les noires mêlées,
Est un immense char d'aurore avec des roues
Ailées.

l'homme en proie aux enfants

Une ode si harmonieuse qu'il faut, parce qu'elle s'y trouve, pardonner à Paul Meurice d'avoir édité la *Dernière gerbe :*

Livrée à tous les vents qui descendent du pôle,
Mon île est au milieu de la mer, et la Gaule
S'y fait chêne et granit.

Tel fragment sacré de Vigny que Henri, que Léon ne pouvaient redire sans étouffer :

Du haut de nos pensers vois les cités serviles
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main.

Cette salutation de Michelet, où les yeux verts de Marcel s'abaissèrent : « Un jour reviendra la justice. Laisse-là ces vaines cloches, qu'elles jasent avec le vent. Ne t'alarme pas de ton doute : ce doute, c'est déjà la foi. Le droit ajourné aura son avènement. Il viendra siéger, juger, dans le dogme et dans le monde... Et ce jour du jugement, ce sera la Révolution. »

L'admirable, l'oppressant *Soir d'Octobre* de Léon Dierx :

Écoute à travers l'ombre, entends avec langueur
Ces cloches tristement qui sonnent par la plaine,
Qui vibrent tristement, longuement dans ton cœur.

Et j'ai bien connu alors, au religieux silence, au machinal battement des syllabes, au chuchotement

répétitif qui accompagnait ma voix relisant, que j'avais enfin planté la fleur, et que ces enfants, sans la comprendre, sans la pouvoir expliquer, adoraient la Beauté.

— Maîtres qui me l'avez dévoilée, à qui je n'ai jamais su montrer ma gratitude, vous surtout qui lûtes *Eviradnus* à mes quinze ans enchantés, c'est vous, à travers moi, qu'ils remercieront plus tard, ces enfants, lorsque passant devant un café-concert où retentiront de sales rengaines et le dédaignant, ils se répéteront tendrement dans leur mémoire des vers dignes de l'amour :

Le lys s'ouvre ainsi qu'un précieux coffret ;
Les agneaux sont dans la prairie :
Le vent passe et me dit : Ton souffle est embaumé.
Mon bien-aimé! Mon bien-aimé! Mon bien-aimé!
Toute la montagne est fleurie!

VIII

Le mystère

I

Toutes nos paroles, comme les étoiles sur l'infini de l'ombre, scintillent sur un vaste silence.

Quelque chose existe au dehors, dans les rues, dans certains livres qu'on défend d'ouvrir, à certaines vitrines qu'il ne faut pas regarder, parmi telles conversations à voix basse; — quelque chose existe qu'ignore toujours l'école.

Un taciturne sphinx veille aux sources croupissantes de la vie.

A l'hypocrisie des parents et des maîtres répond l'hypocrisie des enfants. Car en vérité, le mot de cette fameuse énigme, c'est le secret de Polichinelle.

II

... Théodore, jaune individu aux traits descendants et plissés que j'ai surpris deux ou trois fois lisant comme une bible *la Sonate à Kreutzer*, cette œuvre origénique du vieux Tolstoï, un soir, à l'étude, grogne et se remue. Puis, quêtant la permission de venir à

moi, il me souligne en un tome des *Contemplations* ce vers, qu'il s'applique à trouver inintelligible :

La faim, c'est le regard de la prostituée...

— Msieu, qu'est-ce que c'est que ça, une prostituée?

Ici, ma conscience et ma volonté désertent. J'ai toujours beaucoup admiré la réponse que fit, selon Rousseau, une dame à sa petite fille qui lui demandait d'où venaient les enfants; (vous la trouverez dans l'*Émile)*: mais je n'ose pas en inventer une analogue. Je répète celle qu'on m'a jetée lorsque je m'étonnai du mot « courtisane » :

— Vous n'avez pas besoin de savoir cela à présent, vous le saurez toujours assez tôt.

Théodore grimace. Il se rassied. Alors son voisin, Frédéric, un garçon de dix-huit ans, versé dans le pour et le contre, se penche vers lui et chuchote. Je le fais taire. Il sourit. J'ai envie de les injurier et puis aussi de rire : — Car dans la cour, tout à l'heure, les empêcherai-je de parler?

... Nous ne sommes pas des ascètes. La morale des macérations ne convient plus à nos âmes ni à nos corps. La jouissance est saine; et la pudeur (disons-nous) approfondit la volupté. Peut-être verrons-nous un paganisme nouveau. Ils sont nombreux, ceux qui espèrent qu'aux gambades invulnérées d'un singe fort maltraité par nos savants renaîtra l'inoffensive Aphrodite dans toutes les perles de l'aube et de la mer.

Pourtant, je vais prudemment. Voici ma morale à l'usage des dauphins du Peuple :

— Le plaisir n'est pas condamnable. Boire, manger,

c'est nécessaire à la vie. Bien boire, bien manger, avec plaisir, c'est utile au bon fonctionnement des organes. « Soyons d'abord de bons animaux, » a dit un grand philosophe. Mais n'oubliez pas que l'excès tue l'organe : non seulement il émoussera le plaisir que nous prenons à contenter nos besoins, mais encore il nous empêchera de les contenter. Vous connaissez les effets de l'alcool sur le cerveau, le cœur, les poumons; ceux de la trop bonne chère sur l'estomac...

— Sur l'anus, dit Georges à mi-voix.

D'abord (il eût pu si facilement trouver pis), je ne voulais pas entendre cette sottise. Mais je l'aperçois se propager sur les oreilles, sur les sourires, descendre les bancs, embourber tout.

— Georges, dis-je sans colère, vous aurez deux heures.

Il baisse la tête. Je continue la leçon. Mais de banc en banc toujours, d'oreille en oreille, de sourire en sourire, — l'ordure voyage.

... Un soir, tout à coup, René fond en pleurs. Il pousse cinq ou six petits sanglots précipités, et puis passe sur sa figure jaune ses ongles bleus qui font des sillons crasseux parmi ses larmes. Ses camarades se retournent, s'agitent. Irrité, je l'interpelle avec rudesse :

— Qu'est-ce que vous avez, René ?

Les autres bourdonnent. Lui se tait; il continue à gémir et à laver ses mains sur ses joues. Je le connais assez bien, je devine qu'il se refuse à dénoncer quelque niche pénible; et tandis que je regarde avec intention Robert, son voisin, l'hypocrite à la face morte, je répète :

— Qui est-ce qui vous fait pleurer ?

Il reste muet. Robert alors se lève et avoue :

— Msieu, c'est parce que j'y ai dit qu'i jouait tout le temps avec les filles!

Toute la classe éclate d'un rire plein de duplicité :

— A sont gentilles! dit l'autre Robert : — et avec lui quelques-uns se réjouissent d'évoquer une minute, entre les sombres murs disloqués par leur grâce, les silhouettes des sœurs et des amies.

— Hein, à son âge! souffle Julien : — et des chuchotements suivent, où je ne distingue rien, où je soupçonne à bon escient des vilenies qui m'humilient.

III

Maintenant je vais, pour parer à ces hypocrisies, à ces malpropretés, à ces vaines hontes, réclamer la coéducation, l'enseignement loyal des sciences naturelles, une sincérité plus saine à la pudeur et à l'amour?

Si vous voulez. Mais sans chaleur, et simplement par hygiène.

Car vous n'empêcherez point, en leur révélant tout, les âmes basses de rire ignoblement ; ni les âmes hautes de se tourmenter de questions sans but. Qu'ils se taisent ou que nous les instruisions, le mystère n'en sera pas diminué.

Nos paroles, comme les petites étoiles sur l'ombre, palpitent sur un immense silence.

IX

Force des larmes

— Marcel, dis-je au polichinelle, vous ne suivez pas.

— Si msieu, proteste-t-il.

Il ment sans y penser, ou bien c'est qu'il ne donne pas au verbe « suivre » le même sens que moi. Je m'explique :

— Lisez la phrase que nous venons de lire.

C'est de l'allemand. Il articule mal.

— Mettez le vrai sujet à la place du pronom.

Essayant de parler, il pâlit. Il se trompe.

— Le vrai complément ?

Il se trompe encore. Il balbutie. Sa face égarée me peine, ses yeux troublés verdissent plus fort, ses lèvres gercées pendent.

— Marcel, dis-je, voilà quelque temps que vous semblez ne plus vouloir travailler. Pourquoi ?

Il ne répond pas. Ses yeux ne sont plus visibles. Je reprends.

— Faites attention. Cela m'ennuie de vous adresser des observations pareilles. Vous êtes assez raisonnable pour savoir si vous devez vous appliquer ou non. Je ne tiens pas du tout à vous punir.

Se taisant, il cache sa figure dans l'une de ses paumes. J'interroge ses camarades et ne m'occupe plus de lui.

A la fin de la classe, il se lève le dernier. Il pleure : deux petites larmes transparentes coulent sur son nez. Je sens une pointe au cœur.

— Allons, Marcel, c'est fini ?

— Msieu, gémit-il, vous me faites faire des phrases plus difficiles qu'aux autres.

C'est inexact. Je le lui affirme. Il ne cesse pas de pleurer. A son âge ! Avec son intelligence courageuse ! — Je suis également tenté de le gifler et de lui crier quelque stupidité pour l'obliger à rire.

— Voyons, lui dis-je irrité et tendre, assez. Je ne suis pas mal disposé contre vous, mais je veux que vous travailliez.

Il s'en va. Une de ses larmes tombe sur sa main.

Et moi, pour l'avoir sottement affligé, je souffre du même repentir qui me poignit ce jour où, cherchant à vérifier l'étrange sensation d'un rêve, je tourmentai Jeanne, ma chérie, jusqu'à ce que j'eusse vu sur tout le pourtour de ses yeux naître, briller et bouillonner l'étincelante écume des larmes.

X

De l'amour

Deux répétiteurs s'entretenaient dans un coin à propos de je ne sais plus quoi. Voici ce que j'entendais :

— C'est toujours un mauvais signe quand on est trop gobé par les élèves.

— Évidemment, ils se foutent de vous par derrière.

— Il vaut mieux être craint que d'être aimé : comme ça, on est tranquille.

Je ne disais rien. Je ne dis presque jamais rien. Mais toute ma pensée, toute ma sensibilité, l'une par l'autre corrompues, criaient en moi contre ces phrases honteuses.

Lisant avec une protestation sourde, grognonne ou horripilée, et, malgré l'irrefusable estime, avec un perpétuel courroux de l'esprit son irritant petit livre ocreux, (1) je trouvai le même conseil dans Félix Pécaut :

« Ne mettez pas votre espoir, ni votre principale récompense dans l'affection de vos élèves. »

Une récompense, je n'accepterais pas de récompense. Mais une espérance! Comment aimeront-ils ce que je

(1) *Quinze ans d'éducation*, page 257.

leur dirai, ces enfants, — mes vérités ou mes doutes, — s'ils ne m'aiment pas moi-même un peu? Est-ce qu'aimer, ce n'est pas mieux et plus que comprendre? Dans l'amour toute la compréhension n'est-elle pas absorbée?

J'eus la réponse un jour.

C'était le temps où le Marcel brun, qui eût voulu quitter l'école, s'ennuyait et sentait en lui une hargneuse vie. Causant tout haut, riant très fort, feignant avec ostentation de ne jamais écouter, il s'appliquait à devenir insupportable. Je le menaçais souvent sans jamais le punir, ce qui, je crois, l'humiliait.

— Marcel, répétais-je un matin : vous vous conduisez comme un gosse, je vais vous marquer deux heures.

— Oui, exclama-t-il, la prochaine fois!

Ses camarades élevèrent une rumeur d'admiration. Je réussis à me taire : il accentua alors plus grossièrement le défi :

— Voilà cinquante fois que vous le dites!...

Je l'observai dans le silence un peu effrayé des autres. Il riait de ce rire singulier qu'il a, et qui lui contracte le visage au lieu de l'épanouir. Le mépris luisait dans ses yeux : il me trouvait injuste et lâche, il me haïssait. Ma gorge se serra, je sus l'amour dédaigné : et pourtant je n'y renonçai pas.

— Vous êtes bête, dis-je un peu trop bas, mais c'est de votre âge.

Il se tut enfin. Ses lèvres tremblaient, ses prunelles se ternirent, un peu de cendre effaça le rouge de ses joues. Je souffrais plus que lui, je me sentais vaincu : mais mon instinct obscur d'aimer, opprimant et ma pédagogie et ma vanité, ne cédait pas à l'ingratitude.

XI

L'Égalité

... — Lisez-moi ces vers-là...

J'hésite à désigner quelqu'un. Ils crient pour se proposer :

— Msieu, moi ! — Moi ! — Moi ! — Moi, msieu, j'ai pas lu une seule fois ! — Moi, msieu, je lis jamais.

— Non, dis-je en imposant le silence, c'est de beaux vers qu'il ne faut pas massacrer. Quelqu'un qui lise bien, Maurice !

— Ah, i lit tout le temps, grogne André, l'anarchiste.

— On devrait lire chacun son tour, insinue le géographe, Émile, ça serait pus juste.

Ils ont raison, mais ils me surprennent. Je les fais taire, quoique cette idée si épaisse du droit me réjouisse.

... Charles, encore plus irritable et malfaisant ce jour-là que d'habitude, pique d'une plume à la joue l'un de ses camarades. Deux heures de consigne.

— Charles, vous ne travaillez pas et vous vous conduisez mal. Votre composition de morale est absurde. On peut ménager un bon élève, mais un paresseux comme vous, on ne doit pas le manquer.

Maxime chuchote :

— On devrait punir les bons élèves plus que les mau-

vais. Si iz ont pas de facilité pour apprendre, c'est pas leur faute. Et iz ont plus de peine que les autes à se tenir tranquilles.

— Maxime, dis-je, vous êtes trop intéressé dans la question pour la trancher.

Mais je riais en moi-même de cette subtile parole, d'entendre maintenant affirmer l'inégalité comme une forme plus haute de la justice.

... Nous commentons, ainsi que l'Administration le conseille, la Déclaration des Droits de l'Homme. Charles encore, levant la main, demande un éclaircissement direct :

— Alors nous, msieu, on est vos égaux?

Question ridicule; mais elle va profond. Après avoir laissé la classe rire, j'y réponds avec une aisance de bonneteur :

— Vous êtes moins instruits et moins forts que moi, c'est tout. Vous aurez les mêmes devoirs et les mêmes droits que moi dès que vous serez des hommes. Les lois physiques et la loi morale s'exerceront sur vous comme sur moi. On s'arrangera, je l'espère, pour que les lois sociales non plus ne fassent pas de différence. Que vous deveniez ministres et que je reste instituteur, vous ne serez pas plus privilégiés que moi et je ne serai pas plus privilégié que vous.

Ils sourient; ils ont si bien compris, c'était si compréhensible; ils me regardent avec orgueil et de haut comme un balayeur.

Et moi, je caresse enfin ma définition dans mon esprit : *l'Égalité, c'est l'accessibilité de tous à l'Inégalité.*

XII

L'Iniquité

Plusieurs fois, j'avais senti le vent de l'épée. Un vertige léger, le silence, une surprenante indulgence; l'enfant menacé levait des yeux étonnés, sans se douter que j'avais tout à coup craint d'être injuste.

« Injuste », selon le vocabulaire des gosses. Qu'est-ce que la justice? dit Pilate. Elle n'existe pas, peut-être; mais celui qui n'aurait aucun préjugé serait un fou. J'éprouve du moins un double coup au cerveau et au cœur lorsque ma pensée ou mes instincts exercent une injustice.

Mes classes de géographie étaient habituellement tumultueuses. Elles venaient le matin à la quatrième heure: les enfants épuisés exigeaient quelque relâche. Et moi-même, la géographie m'ennuie: je la préparais avec négligence; de sorte qu'au cours de ma leçon, si quelque interrupteur suscitait une dissertation d'histoire ou de politique, je lui en savais gré et je m'arrêtais avec complaisance. Cette faiblesse n'échappa en rien à ces bambins, et sans du reste y mettre grand malice, mais non en toute innocence, ils en abusèrent.

Aussi dus-je, sur le conseil et dans le style de M. Fernand, « leur serrer la vis ». J'instituai le Tribunal Révolutionnaire : une consigne immédiate à celui qui questionnerait sans permission. Et c'est à cette occasion, (méticuleux, d'ailleurs, on me connaît, relaps de la délectation morose, *porté sur ma conscience* comme il en est qu'on dit *portés sur leur bouche),* c'est par cette invention que j'aperçus la justice et l'injustice en face.

Je répétais ma menace pour la seconde ou troisième fois lorsque tout à coup Louis demanda :

— Msieu, le sucre de canne est-il meilleur que le sucre de betterave ?

— Louis, criai-je...

C'était ce petit Prudhomme qui venait à colin-maillard par le brouillard, l'un des meilleurs parmi tous mes élèves, le plus gai, l'un des plus laborieux; il avait un minuscule tablier noir, ne semblait pas plus haut qu'une bouteille et riait toujours. Je sentis quelque frisson, mais j'achevai automatiquement :

— ... deux heures de consigne!

Il se mit à pleurer. Les autres firent silence : ils jouissaient des larmes de leur camarade. Puis la cloche sonna. Je vis venir à ma table le pauvre Louis, les joues si marbrées, les yeux si rouges, les lèvres si tremblantes, (ni M. Fernand ni moi ne l'avions jamais puni), que j'eus nerveusement honte de ma férocité, et que sans attendre la moindre excuse, la moindre prière, je lui dis :

— Seulement, tâche de ne pas recommencer.

Et j'effaçai la retenue. Il sourit : ce fut une lumière sur sa face gonflée. Mais aussitôt, la deuxième piqûre

pénétrait. Je crus apprendre, à l'instant de gracier Louis, de la même appréhension poignante qu'au moment de le punir, que je venais d'être injuste, et cette fois envers toute la classe.

Nous sortions. Je les accompagnais d'habitude, administrativement, jusqu'à la porte. J'écoutai courir la rumeur au long des rangs : « I y a effacé sa colle ! — C'est son chou-chou !... »

Feignant une surdité profonde, pourtant j'acceptais machinalement ce style, je me reprochais la maladresse qui m'avait fait craindre par les faibles, la lâcheté qui me ferait mépriser par les forts. Selon la spontanéité de mon esprit livresque, je continuais un système : déjà s'ajoutaient à mes vieilles théories plusieurs remarques sur la justice distributive, toutes chargées de vie. Mais elles me fatiguaient, et je devinais comme une menace en elles.

A trois heures, j'avais à nouveau classe avec les enfants lésés le matin. Leurs sourires signifiaient une arrière-pensée à mes yeux prévenus. Je n'avais pas honte de ma sottise, mais de ma honte même : à la manière d'un jeune homme bien élevé, comme on les appelle, qui ne se repent pas de ses gaffes, mais de l'embarras où elles le laissent. J'attendis sans bravoure l'escarmouche inévitable.

Déjà Georges, l'un des Georges, gras, aux yeux de travers, l'un des plus paresseux et des plus vils garnements que j'aie rencontrés, tricheur, dénonciateur, menteur et obscène, Georges m'avait adressé ces mots :

— Vous savez, msieu : Louis est pas pus que les autes !

Moi, — une leçon de ce crapaud fétide !

— Si d'ailleurs, pensais-je, il est plus que les autres : il travaille, et toi tu ne fiches rien.

Mais je supportai cela sans ouvrir la bouche.

Le cours de grammaire alla plutôt mieux que d'habitude : ils répondaient à mes questions perpétuelles avec un empressement sans désordre. J'épiais toujours l'incident, et j'évitais de regarder le pauvre Louis, favori de l'injustice ; car son air reconnaissant me devenait intolérable.

A quatre heures moins cinq, le concierge entra me remettre dans leurs enveloppes grises les lettres de retenue, (les gosses les surnomment des « invitations ») pour le lendemain. Il y en avait sept ou huit, fruits des colères ou des justices de M. Fernand et des miennes. Tandis que je les comptais, les enfants poussaient leur petite rumeur. Le concierge parti, elle se précisa.

Charles leva sa face infatuée et livide. Il dit :

— Msieu, je demande que vous m'ôtiez ma punition.

— Tiens, répliquai-je, pourquoi donc ?

J'avais besoin de la réponse, je la provoquais : je voulais donner loyalement mon explication.

— Vous l'avez bien ôtée à Louis, dit-il.

— Ce n'est pas la même chose, assurai-je.

Naturellement, ils reconnurent là le ton de Tartufe. Les mauvais élèves murmurèrent. Les bons ne clignaient même pas de l'œil : leur lâcheté m'inquiéta. Ils semblaient s'étonner que je permisse la discussion. Si Marcel avait été là, il aurait bien ri. — Quant à Louis, mon complice, ma victime, il se tenait à sa table honteux et blême. Je poursuivis :

— D'abord, je ne vous ai pas puni pour le même

motif. Et puis, Louis est un bon élève, alors que vous, vous êtes un paresseux. Je ne peux pas être aussi...

— Ah, c'est un bon élève ! souffla Charles avec colère.

— Si vous dites encore un mot de cette façon-là, interrompis-je, je vous consigne quatre heures. Je n'admets pas l'impolitesse.

Il se tut, mais ses voisins continuèrent par solidarité. Maxime se citait lui-même :

— Moi, on devrait punir les bons élèves le double des autes !

André, l'anarchiste, — physionomie si hypocrite et si fuyante qu'à le regarder en face on croyait ne voir jamais qu'un profil, — ne manquait pas de faire son procès à la Société :

— Ah, ouiche, c'est parce qu'il est soutenu !

— Qui donc ? dis-je, comprenant mal, indigné vite, mécanisé par tout ce vacarme enfantin. Soutenu, Louis ? Soutenu par qui ?

— Par vous donc, msieu ! ricana André.

— C'est impropre, critiquai-je.

Étonnante machinalité de pédantisme qui, perçue tout à coup, irritant à vif ma conscience de réfléchisseur et ma vanité de pion, me fit trancher la discussion :

— En voilà assez, dis-je. Le premier qui parle encore aura deux heures, et je ne les effacerai pas.

Injure de la Force ! Ils ne la relevèrent pas. Je détestai leur couardise en utilisant leur silence : une grêle de suffixes et de préfixes apaisa la révolte.

Sauf en moi. La cloche ne me délivra pas de mon trouble. Ma raison proteste, mais de vieilles habitudes, une énergie instinctive, sont stoïciennes contre elle. « Une iniquité, même minime, c'est toute l'iniquité. » Je

crus avoir péché. Puérilisé par les enfants, je retrouvai tout à coup pour me flétrir l'agaçante emphase d'un âge ingrat criardement quarante-huitard :

— Rappelle-toi Enjolras! Tu n'es pas digne de la Révolution!

Tempête sous un crâne pédagogique. Mon erreur était-elle réparable? Une seconde, un tressaut humiliant me poussa vers une bassesse : — Attends, mon petit Louis, me disais-je, fais une demi-sottise vendredi, et tu verras ce que tu la paieras! — A peine proférées, ces paroles de stupide talion me firent honte : je les recrachai comme une gorgée de bile.

Je me réfugiai à songer que ma maladresse provenait de sentiments naturels, désintéressés; que même les escobarderies dont j'usais pour la défendre étaient assez résistantes. N'est-il pas absurde de punir aussi aveuglément le premier délit d'un honnête homme que le cinquantième d'un récidiviste? J'avais appliqué à Louis la loi de sursis, et si André ou Charles protestaient, c'était dans leur intérêt d'apaches.

Ici, distinguant quelques idées, la méditation me peina moins âpre. Mon remords, m'ayant instruit, ne me servait plus de rien. Je découvris que ces enfants nourrissaient une conception barbare de la justice; et je résolus de leur enseigner à « individualiser la peine ». — La conclusion nécessaire de ce tumulte, terminai-je, m'absolvant d'un texte commode emprunté à la doctrine de l'Acceptation Universelle, ce sera la dissertation que je leur infligerai vendredi : — Expliquer et s'il y a lieu discuter cet axiome du droit romain : « Le comble de la justice, c'est le comble de l'injustice. »

Mais je n'y recourus pas. Le vendredi, nul souvenir,

nulle parole. Le jeudi passé, les consignes étaient faites, les vengeances réservées : — il fallait bien continuer de vivre avec moi; on ne pouvait en appeler au Directeur, il m'aurait donné raison; on prendrait une autre fois la Bastille.

Silence. Calme. Nulle allusion. Les sourdes rancunes dégradantes.

Face à face, justice et injustice se regardaient en moi. Un seul acte les exposait ensemble, apparences flottantes de la force, masques de la haine et de l'amour. Ailleurs sans doute qu'en elles, plus profond au secret du cœur, bruissait une source plus vive.

... Humble, je commençai à préparer avec soin mes leçons de géographie.

XIII

Jean et la Justice

Jean était très remuant ce matin-là : il l'est toujours, mais il dépassait les bornes. Il se retournait constamment vers Maurice, son frère, pour lui confier quelque secret; ou vers Henri, le journaliste, pour emprunter un buvard, déranger un cahier, chiper et cacher un porte-plume.

Celui qui se rend coupable de ces péchés n'en gardera pas le remords en paradis. Mais l'atmosphère sociale de l'école déforme l'enfantillage en anarchie. Chuchoter ou doucement rire, lorsque c'est Jeanne, quelle grâce! mais si ces quarante coquins s'y mettent, l'Administration m'accusera encore de « ne pas savoir assurer la discipline ». — Je m'en moque. Toutefois, il n'est pas moral que Jean soit autorisé par mon indulgence, (qu'est donc cette indulgence, sensualité ou mépris?), à troubler ses camarades, à interrompre le cours, à déséquilibrer la classe. S'il était mon jeune frère et qu'il fît ses singeries auprès de ma table, je l'embrasserais; mais il n'est pas mon frère, nous ne sommes pas seuls tous les deux, il sape les fondements de la société.

Je lui marque un zéro d'application. Il feint de pleurer, sachant le pouvoir qu'ont sur moi les larmes. Mais je résiste. Au bout de cinq minutes, ses yeux sèchent; au bout de dix, ses joues violacées rosissent; le quart

d'heure n'est pas écoulé que le cher môme recommence à bavarder et à rire.

J'en ai fait autant. On m'a puni comme je devrais le punir. Tâchons de faire mieux :

— Jean, dis-je avec brusquerie, répétez-moi ce que je viens d'expliquer.

Silence. Il se lève et rougit. Naturellement, il est incapable de prononcer un mot. La délicieuse attente d'un drame emplit la salle. Tous se réjouissent, Henri et Maurice les premiers. Agrandis par la volupté et la peur, les yeux guettent mes lèvres qui vont foudroyer.

La parole est à la Force. Mais distinguons ! Il y a une force de coercition, qui ne fait que souffrir ceux qu'elle frappe ; et une force de persuasion qui, si elle les convainc, les améliore. Essayons de celle-ci.

— Jean, dis-je en brisant un pauvre bredouillage qu'il commençait, si je vous donnais à présent un zéro de conduite, trouveriez-vous cela injuste ?

Le silence s'embellit. Les enfants goûtent une surprise. Et moi, je repense avec un plaisir un peu niais une pensée de Guyau et de quelques criminalistes anarchisants : c'est seulement lorsque le coupable accepte sa peine qu'elle peut lui devenir salutaire.

— Msieu... gémit Jean.

— Allons, serait-ce injuste ?

Il est intelligent, il ose ceci :

— Msieu, ça, c'est pas de la conduite...

— Comment, protesté-je avec la joie du vrai discuteur, qui ne dédaigne aucun adversaire, — ce n'est pas de la conduite ! Vous ne suivez pas, vous ne pouvez pas répéter : qu'est-ce que vous avez donc fait pendant toute la leçon, si vous ne vous êtes pas mal conduit ?

Il se tait. J'insiste.

— Eh bien, je vous donne un zéro. Est-ce juste?

Je dois ajouter que, si le zéro d'application n'a pas de conséquence, le zéro de conduite entraîne automatiquement une retenue. Jean reste muet. Mais ses camarades lui suggèrent tout bas cette malice :

— Dis donc oui, i le marquera pas.

Cela entendu, je comprends que mon expérience est manquée. Retirons-nous en bon ordre.

— Allons, serait-ce juste?

— Oui msieu, dit alors Jean, d'un petit air contrit, qui sent si fort la ruse, le mensonge, la sournoise espérance, toute l'hypocrisie par moi provoquée que je me trouve enfin sot; — oui, ça serait juste...

Silence.

Je sais bien qu'ils m'attendent là : je m'y attendais moi-même. Mon devoir strict de maître et de moraliste, probablement, c'est de marquer le zéro. Mais les apparences seraient sinistres : à la punition, j'aurais ajouté l'humiliation. Le pauvre garçon, par soi-même condamné, n'aurait plus le droit de se plaindre : quel jeu d'inquisiteur! Il faut bien que je cède, que je me satisfasse, au lieu du châtiment légitime, d'une feinte amende honorable. Fort, je me laisse volontairement duper par le faible.

— Eh bien, dis-je avec noblesse, ça me suffit. Je ne vous le marquerai pas, mais vous l'avez mérité. N'oubliez pas ce que c'est que la justice.

Il y a un petit bruissement. Je crois que les enfants voudraient rire; mais ils ne s'y risquent pas; car ils ne sont pas sûrs que j'aie été entièrement mystifié; et peut-être se demandent-ils si je ne l'ai pas bien voulu.

XIV

La Foule

Comme si j'applaudissais à quelque spectacle invisible, je bats des mains au seuil en pierre de la porte. Et le battement se répétant, des cris l'accompagnant, les enfants s'arrêtent, regardent, comprennent le signal : de tous les coins de la cour, qu'ils jouent à la balle ou aux billes, aux papillons d'érable ou à la tombe, les voici qui se ruent.

Il faut bien s'amuser une dernière petite seconde : ils se défient à qui arrivera premier : et jambes tendues, poitrines bombées, faces rejetées en arrière et rougissant, ils se précipitent sur le mur, sur la porte, sur moi. Quarante-cinq bambins de mauvais drap, de toile noire, de cheviotte, de velours marron ou vert; quarante-cinq bambins de chair vivante, de race confuse, de pensée plus étrange et plus diverse que la matière des rêves; quarante-cinq passés inconnus, quarante-cinq avenirs sans forme s'élancent vers leur maître comme de jeunes alouettes vers un miroir.

J'en suis effrayé. Détestable force de l'habitude et de la parole! S'ils voulaient pourtant, s'ils le voulaient

longuement et fervemment, ils ne rentreraient pas, ils resteraient là à leur jeu, se moquant de moi et de toute l'Autorité. S'ils voulaient encore, tous ensemble, ils feraient à leurs tables un tel tumulte que ni mes menaces, ni mes punitions, ni mes brutalités ne le pourraient rompre.

Ils n'y songent pas. Ils sont une Foule et je suis un Individu.

Détestable et bienfaisante force de l'habitude et de la parole! L'inertie des physiciens est une loi morale aussi. Je commanderai sans peine (on apprend) à cette petite cohue. Un mot sévère à celui-ci, un sourire à celui-là, une phrase tranquillement prononcée et qui d'un écho ou d'une musique occupe l'esprit de tous, voilà les vainqueurs vaincus, voilà le peuple esclave. Ils se taisent : ils écoutent, ils subissent et ils croient. Punir ou enchanter : nécessités impérieuses, auxquelles j'obéis maintenant sans les discuter, non sans souffrir.

Les Républicains n'ont été purs que sous l'Empire : ainsi jamais je ne professai selon mon cœur qu'au temps où j'étais élève.

Un calcul singulier me tranquillise. Trois heures de consigne à Valentin, c'est quelque chose pour lui, ce n'est rien pour moi : il y a disproportion. Je suis le Maître, et je suis seul. Valentin n'est qu'un Élève, et ils sont cinquante. Pour me haïr moi-même autant qu'il me hait, il me faudrait mettre en retenue d'un seul coup les cinquante galopins. Encore n'y aurait-il qu'équilibre entre moi et leur foule.

Despotique mystère de l'Injustice! Moi aussi, comme tant de moins obscurs, j'ai passé de l'opposition au pouvoir, et ma perspective a changé. Élève, j'étais l'In-

dividu devant la Société. Maître, je représente la Société devant les Individus. Jadis, mes professeurs, mes camarades, vus de la cour bruyante et des jeux, possédaient à mes yeux leur valeur complète : ils existaient chacun seul pour moi dans la plénitude de leur vie. Maintenant, mes élèves ne sont plus que des fractions : en eux, au pied de ma chaire pédante, isolée par la discipline indispensable et les feintises du respect, ne se tordent plus, comme des tronçons de vers, que des cinquantièmes de vies. Ce qui existe, ce que je dois personnellement considérer, ce n'est plus eux, c'est la Classe, leur groupement.

— Mais il n'y a que des hommes! me crie ma passion individualiste : chacun en particulier doit exister pour toi!

— Impossible. Socialement ici, il n'y a plus qu'un ordre; physiquement, plus qu'une foule; et leur directeur.

J'essaie de diminuer mon absolutisme; mais je n'arrive qu'à l'instituer plus clair. Rémunérateur et vengeur, je me tiens en haut comme un Dieu bougon, tout-ennuyeux et tout-puissant : et quoi que je fasse pour respecter l'équité, pour me défendre de toute préférence, — j'ai mes élus et je suis contraint de les avoir. Toujours je me tourne vers les meilleurs quand je ne me tourne pas vers les pires : mais la foule des médiocres demeure constamment hors de ma vue, de ma sympathie et de ma pensée.

Ainsi qu'un peuple à son tyran, la classe ne me montre que les confidents et les conjurés, que les conservateurs et les anarchistes. C'est une position de tragédie selon le vieux Corneille : à droite, les fermes

soutiens de la discipline et de la vérité; à gauche, les hurluberlus et les indomptables; et au milieu,

Moi seul, maître de Moi comme de l'Univers!

Mais je ne possède pas tout mon univers.

Il y a des faibles que je ne soutiendrai pas. L'âme des enfants est petite, il est plus facile de ne pas l'apercevoir que de n'écraser pas un ver de terre au printemps dans les sentiers humides. Sans doute n'irai-je assez profondément porter une assez brûlante excitation ni chez Vincent, ni chez Raphaël, qui me paraissent enveloppés encore de la vapeur des limbes. Qu'ils me pardonnent. Toute force individuelle est limitée : la force sans nom de la vie, plus tard, les démaillottera pour se les soumettre et les marquer.

Il y a surtout des énergiques que je méconnaîtrai. Peut-être n'attendent-ils, pour se révolter, protester, exprimer leur pensée hésitante, qu'un seul mot, — ce mot justement que je ne prononcerai pas... Elles existent, et je les adore où je les rencontre, ces âmes secrètes, qui parlent peu, qui écoutent, dont la brusque fièvre parfois jette aux visages une battante rougeur, et qui se gonflent selon l'heure d'une telle haine ou d'un tel amour! J'en ai peut-être là, sous mes yeux indignes, quelqu'une que je ne devine pas, que plus tard j'apercevrai. Qu'elle m'excuse alors en faveur de mon angoisse.

Pour les « bons élèves », pour les « mauvais », je suis sans inquiétude. Certes, je me trompe : je surestime bien quelque hypocrite, je décourage bien quelque maladroit ; mais ils se retrouveront. Et puis, vie pour

vie : ils m'en ont donné et je leur en ai rendu. Le remords me peine seulement au souvenir de ceux-là que, par ignorance ou dédain, je n'aiderai pas à gagner conscience d'eux-mêmes.

... L'heure est passée, voici la cloche. Je les délivre par un signe de l'immobilité et du silence. Ils surgissent, ils crient, ils bondissent de gradin en gradin vers l'estrade, vers la porte. Disloquée entre les tables et les bancs, leur foule est encore menaçante : mais elle se dissout, ils partent, du seuil ils se dispersent dans la cour comme les rayons en gerbe d'une fusée : — et je les regarde se bousculant, joyeux, guettés pourtant à quelques pas par la douleur, les passions, la misère, la maladie, la mort. Un irrésistible amour me saisit pour leur pitoyable chair et leur pensée.

Les voilà isolés. L'unité factice de l'École est brisée, chaque enfant revit de sa faible vie. Je voudrais pourtant pétrir selon sa loi cette pauvre matière humaine. Démiurge désintéressé, comment dégager de ces enfants diffus, sous mes poings, des hommes à *leur* image ?

XV

Impudeur de l'Intelligence

... Je ne sais pourquoi je leur conte en ce matin d'hiver la douloureuse histoire de Tristan :

— Ce philtre, c'est un breuvage magique, si vous voulez ; mais aussi bien c'est la force naturelle de l'amour. Entre Tristan et Iseult, l'amour est noble ; entre la jeune fille et le vieux roi, nous l'aurions trouvé immoral. Peut-être encore, ce souhait obscur de mourir qui anime toutes les passions...

Ici, Henri, le regardeur de nuages, ouvre de grands yeux tristes ; tandis que Léopold sourit bassement. Je m'arrête effaré, oubliant de finir, au bord du vertige.

... Plus tard, je me laisse entraîner par la violence de mon angoisse, et je leur confie ce que je commence à croire de la justice :

— La Justice réclamerait l'Égalité. Or, détruire les inégalités, sociales, intellectuelles, corporelles, entre les hommes, c'est une absurdité. Je passe sur les impossibilités. Pour être exactement égaux, deux hommes devraient aussi occuper la même position dans l'espace, c'est-à-dire ?... Eh bien, c'est-à-dire ?

Ils se taisent. Je ne sais plus s'ils me comprennent. Mais il faut que j'aille jusqu'au bout :

— C'est-à-dire être identiques. L'Égalité, c'est l'identité. L'identité, c'est la disparition des formes. Résorption des hommes dans le sein de Dieu, pour les chrétiens ; confusion des individus dans un ensemble sans nom pour les athées. La Justice...

J'allais achever : — La Justice, c'est le néant; — quand j'aperçois à nouveau leurs faces tirées, leurs yeux qui se ternissent ; quand j'entends Léon murmurer :

— Ce n'est pas encourageant !

Alors je m'interromps, effrayé de moi-même. A qui donc est-ce que je parle ? Ces théories excitent mon nihilisme ; mais le plus cher de mes amis, le seul que j'aime, il les ignore ! Et c'est à ces inconscients, à ces innocents, à ces irresponsables que je les jette !

Pour quels effets ? Je vis un jour le Marcel brun souffrir sous ma pensée comme on souffre sous le fer rouge.

— Rencontrer une amitié sincère et pure, disais-je, c'est le plus grand bonheur qui puisse étonner un homme. Plus grand que d'avoir un frère. Un frère, on l'aime par habitude.

— Ah, non ! proteste Marcel.

— Un ami, continué-je, on le choisit. Un frère, il faut l'accepter. Un frère rend des services, un ami n'en rend pas; on est désintéressé.

— Msieu, dit Marcel, j'ai un frère, et pourtant...

Mais, le voulant à peine, je dois poursuivre :

— Un jour vient où nous jugeons nos frères. Si leur caractère nous déplaît, nous les abandonnons ; et si non, nous les adoptons comme des amis. Seulement alors...

Je m'interromps. Je crains de conclure : voici Marcel tout pâle.

Je médite ensuite, avec une machinalité douloureuse. Pourquoi livrer ainsi à ces enfants mes idées les plus chères, et qu'ils ne peuvent entendre? Vanité, enivrement d'autorité, délire?

Mais *ce n'est pas à eux que je parle*. A peine si je les questionne. Nul sourire aux yeux, nulle excitation aux langues; ma voix seule vers les cœurs invisibles! je ne m'adresse ni aux Marcel, ni à Léopold, ni à Léon, ni à Henri : je m'adresse à un être de raison ou de déraison, à un fantôme imaginé subtil et savant, à la classe « en tant qu'individualité », à la Foule. Qui donc me garantit que, cette Foule mythique, ce soit le meilleur, le plus sincère, le plus laborieux de ses personnes qui la compose?

Puis je me console. Ils ne me croient pas. Je sais bien comment j'ai fait. Mes maîtres quittés, mon esprit révolté se hâta de renverser toutes les idoles qu'ils avaient édifiées devant lui. La meilleure éducation, c'est la plus mauvaise. Si je voulais enseigner mes vrais principes, (en ai-je?), j'exposerais les principes contraires le plus dogmatiquement que je pourrais. — Mais peu m'importe. Ce que je tiens pour exact et juste est faux peut-être, et absurde : je consens, Marcel, Marcel, Henri, que des idéals de ma jeunesse vous fassiez un fumier pour les vôtres.

Il n'y a pour un homme de vérités que celles qu'il trouve.

XVI

Une victime du bavardage

Vincent, qui baisse là-bas sa figure étroite, fait tout ce qu'il peut pour se convaincre qu'il doit absolument venir chercher tous les matins en classe des injures, des punitions et un ennui impitoyable. Il écrit :

« Sans instruction, on ne peut rien faire; on serait comme des manœuvres, comme des bœufs qu'on mène à la charrue. Sans instruction, on ne pourrait pas défendre son pays s'il était assailli par les étrangers, de façon à pouvoir empêcher les ennemis d'entrer chez nous.

« Plus tard, je voudrais exercer le métier de couvreur, comme mon père; il faut que j'aie de l'instruction; je ne pourrai pas exercer ce métier si je n'ai pas d'instruction, ainsi que tous les métiers ont besoin d'instruction. Le métier de couvreur est un bon métier, mais celui qui n'a pas d'instruction ne peut rien faire dans sa vie; parce que ses semblables qui ont de l'instruction sont plus forts que lui, et pourront, grâce à leur instruction, triompher et le vaincre.

« L'instruction est très utile pour celui qui sait s'en

servir et celui qui sait résister aux obstacles dans la vie de tous les jours. L'instruction est la source de toutes les richesses, parce que sans elle personne ne connaîtrait les sciences et les œuvres qui existent en notre siècle. »

Pauvre garçon ! Le verbiage dont son crâne bourdonne assourdit jusqu'à son instinct. J'ai envie de me lever de la table où je corrige son ineptie ; d'aller à lui, de le contraindre à redresser sa tête rectangulaire, ses lourdes babines molles, ses yeux peureux, et de lui crier :

— Vincent, si vous étiez sans instruction, *est-ce que vous sauriez encore pisser?*

XVII

Militarisme

Sur les murs, gravées au clou ou au canif, s'allongeaient autant d'inscriptions au moins que dans les coins fréquentés par les soldats. Et chose bizarre, c'étaient les mêmes : — Encore 54 jours à tirer ! — La fuite dans 35 jours ! — Plus que 72 heures et la fuite !

Qui niera que le travail des pioupious ne ressemble au travail des potaches ? N'appelle-t-on pas « instruction » et « écoles » les premiers mois d'activité ? Bara et Viala ont si bien joué à la guerre que j'ose à peine rire bas lorsque le plus libre de mes amis intérieurs me développe ses paradoxes sur le transport entre treize et dix-sept ans du service obligatoire. « Quelle admirable éducation physique ! s'écrie-t-il. Comme leur esprit sortirait pur et mûr de cette longue jachère ! Et, je ne veux pas m'en cacher, quel coup à ces deux complices inséparables, au militarisme et à la prostitution ! »

J'arrivais assez nerveux d'une caserne : j'en retrouvai une autre sans plaisir. Un matin de la première semaine, j'entrais suivant les enfants quand Valentin, roux, subtil, audacieux, cria pour me saluer :

— Fixe !

Je ne fus pas maître de moi, je m'exprimai plus militairement encore que lui :

— Si tu recommences, menaçai-je, je te fous à la porte !

La paix régna dans un grand silence. Mais à l'approche des longues vacances, fin décembre, fin mars, les inscriptions se multiplièrent ; et il fallut bien m'avouer que, malgré l'intérêt de mes cours, ces pauvres internes les supportaient aussi mal que moi jadis l'escrime à la baïonnette et la théorie du service des places. Je crus devoir leur raconter une historiette exemplaire :

— Le général Michel, notre général, nous fit lire au camp de Châlons un ordre où il disait ceci : — Deux soldats de Nancy sont punis chacun de soixante jours de prison pour avoir écrit sur un mur : « Encore trois mois et la fuite ! » Le mot « fuite » est une lâcheté, et ne doit pas être prononcé par un soldat français.

Il y eut des chuchotements. Les enfants perçaient sans doute l'équivoque volontaire du général. Je poursuivis aussi loyalement que je pus :

— Les soldats sont soumis à de grandes fatigues et à beaucoup de tracasseries inutiles. Ils sont séparés de leur famille et de leur métier : on peut comprendre, malgré leur patriotisme, qu'ils s'impatientent.

« Mais vous, de quoi vous plaignez-vous ? Vous n'êtes pas surmenés, on ne vous tourmente pas, et comme on vous le répète souvent, « c'est pour votre avenir que vous travaillez ». Pourquoi réclamer la fuite ?

Ils se turent. Est-ce que j'avais menti ? Ils le sentaient, et, craignant de le dire, ils pensaient tous avec la même conviction perdre, comme leurs frères à la caserne, les trois quarts de leur temps aux inutilités de

l'école. Ou bien, mon Dieu, se fichaient-ils de leur avenir?

A la veille des grandes vacances, ils employèrent à exprimer ces sentiments l'originalité la plus ingénieuse. Je commençais de leur trouver une âme : je me réjouissais en tout de l'entendre parler, et même alors qu'elle m'injuriait.

Je confisquai plusieurs dessins drôles. Alfred avait représenté un ballon, de la nacelle duquel l'aéronaute, laissant pendre une banderole, annonçait aux populations : « Encore vingt-sept mètres à monter! »; — André, l'anarchiste, des joueurs balançant leurs boules au milieu d'un vaste écroulement de quilles, avec cette légende : « Plus que dix-huit à abattre! » — Et le subtil Robert, l'hypocrite au visage immobile, s'émut jusqu'à peindre en noir et en bleu un petit kobold aux pattes de crapaud, se hissant à tous muscles au long d'un mât de cocagne, pour y décrocher, dans une enveloppe cachetée de douze cachets, les bienheureuses « vacances »...

La cour dormait telle un lac au soleil. Le soir, comme dans les romans d'aventures, il pleuvait de la poudre d'or. Au-dessus des murs, du côté de la poterne, tremblaient les horizons fiévreux.

... Vive la classe!

XVIII

L'Énigme

Et pourtant, ces matins en juillet étaient tissés de délices.

Il ne venait plus que trois ou quatre élèves par année. Nous les laissions dans la cour, forts de la tolérance administrative; et tirant nos chaises de nos classes, nous nous asseyions, M. Fernand et moi, devant eux, de huit heures à midi, pour causer ou lire.

La lumière et les arbres régnaient.

Le soleil gravissait le toit des bâtiments dont il raccourcissait l'ombre. Un halo violet environnait sa splendeur et l'annonçait peu à peu au reste du ciel. Mais longtemps, l'horizon restait d'un bleu de myosotis, tout pâle, tout clair, épuré par une irradiation fraîche innombrablement vibrante. Parfois, un nuage apparaissait penché sur les tuiles de l'atelier, souple et pâle ainsi qu'une indécise forme d'ange : mais l'azur s'élançait entre ses fibres disjointes, il se dissolvait tout sans laisser la plus faible trace ailleurs qu'en nos mémoires enchantées.

Les tilleuls, les acacias, les érables, l'orme se tenaient debout magnifiquement sous la voûte étincelante. Jamais je n'avais à ce point d'ivresse senti leur vie

divine, leur beauté aussi noble que la beauté humaine. Ils affermissaient leur tronc ridé sur dix pieds de terre, ils étendaient leur ramure en éventail ou en palme, comme un mystérieux piège à capter les forces de l'air. Les feuilles, d'un vert blond et tranquille, battaient aux souffles qui les caressaient : l'une se penchait à droite, l'autre se penchait à gauche, le ciel inaltéré luisait plus bleu entre elles... Ainsi dans les foules, parfois, les épaules et les têtes s'écartent pour nous montrer au loin, pur et inattingible, un visage ardent que nous ne reverrons plus.

Des images se présentaient à moi, qui rapprochaient de mon cœur cette beauté inexprimable. L'érable était un géant à mille bras, qui fermait chacun de ses poings sur un morceau conquis de l'azur. Le tilleul chantait comme un charmeur heureux, entouré d'un tourbillon d'oiseaux émeraudés qui ne s'en iraient pas avant l'automne. Et tous se baignaient nus dans l'eau mauve de leur ombre.

— Je voudrais bien renaître arbre, dis-je.

— Évidemment, vous deviez croire à la métempsycose, constata M. Fernand avec une raillerie camarade.

Nous nous taisions. Les enfants jouaient. Quelques-uns bousculaient un matériel de croquet : les arceaux chancelaient dans la terre friable, les coups précis des maillets et les cris embellissaient le silence. D'autres lisaient couchés. Il y en avait un qui, dans l'angle du mur, s'était installé au sommet d'un tas de pavés abandonné là et surveillait la campagne. L'air léger nous enivrait.

— Qu'en pensez-vous? demanda M. Fernand tout à coup, est-ce assez absurde? Les vacances devraient

commencer au quatorze Juillet : nous serions mieux chez nous et les gosses aussi.

— Moi, repartis-je, je trouve que c'est ici leur meilleur mois d'école.

Il haussa les épaules et dit en détachant les mots d'un ton scientifique :

— Ça, c'est un paradoxe; — à moins que vous n'ayez envie de déshonorer une fois de plus l'enseignement primaire supérieur?

Comme je ne me défendais pas, il insista. Il se figurait en images sociales les choses et les hommes; il déploya ironiquement l'avenir :

— On vous verra ministre vers l'an 1930; vous réformerez à votre tour l'Université de France, et vous changerez votre fusil d'épaule tout comme un autre!

— Moi, ministre! dis-je.

Le ciel étincelait tant que les étoiles semblaient de partout vouloir pénétrer le jour.

La trop grande beauté de l'été me rendait toutes mes idées indifférentes.

— Je vous donnerais des conseils, continuait mon collègue avec la même excitation sarcastique. Je serais votre Éminence grise : le père Fernand succéderait au père Joseph dans les chronologies.

« Les programmes d'abord : on en jetterait la moitié dans la boîte à ordures. Plus d'allemand, vous me l'avez dit cinquante fois.

Son entrain m'éveillait.

— Ils ne savent même pas le français, approuvai-je.

— Plus de morale, c'est une foutaise; plus de lecture, plus de rédaction, plus d'histoire littéraire...

Il souffla, je me remis à rire.

— Vous allez bien! De l'histoire littéraire, où en avez-vous vu? Trois ou quatre classiques en réclament pour nous au Conseil Supérieur, mais ils n'en obtiendront pas. En morale, en lecture, en géographie, je me contenterais de réduire les programmes et de changer les méthodes.

— Oui, détailla-t-il, on irait du concret à l'abstrait, on ne les étoufferait pas sous les phrases. En géométrie, en physique, vous avez lu Laisant, n'est-ce pas, vous avez lu Le Bon? En histoire naturelle, on herboriserait : le père de Jean nous conduirait, il n'y a pas une broussaille qu'il ne connaisse. Et on ajouterait des utilités, de l'hygiène, de la législation, du travail manuel; on leur apprendrait à se défendre contre les Borgeois...

« Mon cher, conclut-il, il faut vous présenter à la députation. »

— Oui, protestai-je, je ne suis ni assez intelligent ni assez bête pour cela.

— Ce que je vous en dis, d'ailleurs, ajouta-t-il précipitamment, c'est histoire de rigoler. Vous ou un autre! Et les réformes! Moi, je suis d'un scepticisme outré!

— Moi aussi, murmurai-je.

Répliques cérémonielles : un peu de conscience surnageant sur notre logique, le rire de notre impuissance, la peur de nous être laissé duper par nous-mêmes, les imposent. Mais sitôt ces politesses échangées, nos idées nous ressaisissent. Je reprends :

— Et ensuite, savez-vous ce qu'il faudrait faire?

Il s'étonne :

— Eh bien, laisser marcher. Après nous le déluge!

— Non, dis-je, supprimer l'enseignement primaire supérieur.

Il ne réplique rien, attendant. Comme je réfléchis un peu, il se courrouce :

— Vous n'êtes qu'un Borgeois !

Je compte alors mes phrases sur mes doigts :

— L'essentiel est de travailler. Si la société est un atelier, l'école doit être un laboratoire. Mettons qu'il y ait deux formes de production, l'une intellectuelle, l'autre manuelle.

« Les lycées, les collèges, les écoles normales sont les laboratoires de la production intellectuelle ; ils éduquent les administrateurs, les professeurs, les savants, les artistes et les rentiers.

M. Fernand se rebiffe ici, mais je brusque :

— Les écoles industrielles, commerciales, primaires, sont les laboratoires de la production manuelle : ils éduquent les ouvriers et les ingénieurs.

« Je vous accorde que l'ensemble est mal organisé. Il y a trop de collèges, les écoles primaires remplissent mal leur rôle, les universités dirigent de travers. Mais dites-moi ce que font là-dedans les écoles primaires supérieures ?

— Un kyste ! exclame-t-il en riant.

— Non, protesté-je avec une certaine exaltation. Leur mission est médiocre peut-être, mais elles ont une mission.

« Les petits commerçants, les petits fonctionnaires ont besoin d'une petite culture. Les paysans, les ouvriers qui s'embourgeoisent ont besoin d'une petite technique. Ils les trouveront ici unies : l'enseignement primaire supérieur fournit à la petite production les collèges manqués et les écoles industrielles hypocrites qu'il lui faut.

« Y êtes-vous ? Si les classes moyennes durent, les écoles primaires supérieures dureront. Si le Capitalisme

et le Prolétariat, en s'opposant mieux, écrasent les classes moyennes, ils écraseront aussi les écoles primaires supérieures. Et alors les révolutionnaires seront capables sans doute de constituer des écoles syndicales où se réuniront les deux techniques de la grande production.

— C'est votre idée ? demanda M. Fernand après un silence.

Le sang-froid me revenait, et l'esprit critique ; et du reste je me lassais d'être assis.

— C'est une de mes idées, dis-je.

— Quel Sélénite ! cria-t-il. Vous vous rappelez ce que me reprochait mon directeur, dans le temps, à l'École Normale ? « Fernand, vous n'êtes pas fiable ! » Mais vous, il vous aurait flanqué à la porte au bout de huit jours. Qu'est-ce que vous pensez, à la fin du compte ?

— Ma dernière opinion, répliquai-je en bon style, c'est que je m'en fous.

— Vous ne croyez à rien, alors ? déclama-t-il, (et son visage animé remettait en hâte un masque calme) ; c'est justement comme moi.

— Je ne crois qu'aux individus, dis-je, je méprise toutes les réformes, je n'estime rien que la vie morale.

Il me regarda avec une indignation sincère. Puis il m'offrit un conseil.

— Faites des sciences, mon cher. Sans quoi, les phrases vous abrutiront. Qu'est-ce que c'est que ça, la Vie Morale ?

Il prononçait des majuscules dédaigneuses. Sa lèvre tremblait un peu. Il me déplut de l'irriter, et je conclus en me levant :

— Prenez-moi pour un niais : je crois que la vie

morale est une réalité plus profonde que toutes vos sciences. Mais allons plutôt faire une partie de croquet.

Nous la fîmes. Les enfants nous accueillirent avec une joie criarde. Nous étions maladroits, ils riaient de nous voir brandir les maillets et manquer toujours les boules. C'est un jeu charmant. Il y avait un arceau royal qui soutenait une petite clochette. Nous le visions et nous n'y atteignions jamais. Les balles de bois roulaient sur les cailloux, leur ombre courte et bleue sautait sur les pavés, rebondissait sur les colonnes. Antoine, Robert, Valentin applaudissaient ou se moquaient de nous fraternellement.

Une lumière plus délicate blanchissait au ciel, les trois horizons papillotaient comme une rivière au bord des murs, les arbres bruissaient, nous imaginions autour de nous une mer de corail chantante... ah, qu'il faisait doux dans notre île !

Fatigués vite, nous rendîmes les armes. M. Fernand s'en alla chercher un livre, je m'assis dans les cailloux au pied de l'érable.

Des souvenirs se dilataient dans mon cœur. Homme, je redevenais enfant vaguement. Ces cris tendres réveillaient en moi l'écho de mes cris anciens, assourdis sous vingt ans de silence. Et dans un demi-songe, je retrouvais l'extase où, devant des cailloux semblables et sous le même soleil, naquit la première de mes pensées.

... Non, chers amis, je ne demanderai pas qu'on vous applique à tous mes méthodes, ni qu'on vous lâche tous dans mon anarchie. Mes idées devenues lois, je les

haïrais : elles m'opprimeraient et je ne pourrais que les renier. Ce qui pour moi est indépendance, pour mon frère qui travaille à deux cents lieues ou qui travaillera dans dix ans, c'est servitude.

Je ne proposerai rien pour vous, je n'exigerai rien pour moi.

Pourtant, j'ai écrit. Je ne m'adresse point aux pouvoirs : ils me mépriseraient, qui donc écouterait ma voix perdue? et d'ailleurs, ils ne peuvent rien. Je ne m'adresse pas à mes collègues : que chacun se fasse sa loi. Je m'adresse aux âmes solitaires qui, dans les ombres de l'hiver, songent à l'amour et à la vie tandis que soupire leur lampe; je m'adresse aux pères et aux mères dont le rêve caresse les enfants qui vont naître ou ceux qui sont nés; je m'adresse à ces petits garçons même qui, sans essayer, sans réussir à l'exprimer, *sont* cette vérité que je cherche.

Ils rejouent. Les boules s'élancent un quart de seconde avant que j'entende le claquement du maillet, la cloche tinte, le soleil sourit dans son halo au-dessus du toit splendide. Divers tambours roulent, dont nous dédaignons l'appel trop connu. Robert essuie son front, Valentin secoue ses cheveux rouges, Maurice et Jean se poursuivent, les deux Marcel assaillent Marceau sur son pinacle de pierres...

— Enfants sincères, me disais-je autrefois, fleurs nouvel écloses aux vieux jardins du monde, quels parfums inconnus allez-vous m'apporter?

Je comprends ma folie enfin. J'en ai appelé un *le Messie*. Pensais-je donc qu'ils étaient vers moi des envoyés de Dieu et des Anges? Oubliais-je qu'ils m'étaient simplement confiés par la grande implo-

ration de l'animal, de la plante, de l'homme? — frémissements pâles au visage sans couleur de la vie.

J'avais jeté en eux mes questions comme des sondes, et je n'avais jamais recueilli que des perles banales. Le même mot d'ordre émouvait leurs lèvres asservies. Leurs parents l'avaient prononcé, ou leurs maîtres, ou les bavards haïssables des livres. Quand je leur reprochais durement leur mensonge, ils se taisaient, ils écoutaient : et un jour vint où ce fut ma voix qu'ils me renvoyèrent répercutée.

— Voilà le secret de la pédagogie, crus-je, mais les pédagogues ne veulent pas qu'on le dise : les enfants n'ont pas d'âme.

Pourtant, certains hommes en ont une. Et ces mômes qui jouent là devant moi, ce n'est plus mes phrases ni les phrases de leurs parents qu'ils répètent, il n'y a plus d'interposition entre l'immense vie autour d'eux et en eux leur faible vie : les étincelles qui bondissent de l'une à l'autre enfin sont libres!

Tout à l'heure enveloppés d'imitation et de confiance, refaisant tout ce qu'ils voyaient faire, croyant tout ce qu'ils entendaient dire, les voici qui se dépouillent, qui discutent et qui innovent.

Chères petites larves, hommes au cocon, — puissé-je ne pas vous blesser avant votre naissance!

Mais leur leçon est si obscure! Jamais ils ne se plaignent : serait-il bon qu'ils mentent? ou bien faut-il que je disparaisse? L'énigme de leurs yeux frais et de leur sourire s'ouvre bien plus profonde.

... L'âme est une plante, disent les poètes : mais moi, qui suis là, je le sens! pour jeter de la terre dessus, de la terre et encore de la terre, la verrai-je jamais fleurir?

XIX

L'ombre profonde

Je commence ainsi :

— Votre dernier devoir est bien mauvais.

Leurs visages n'expriment rien, pas même l'étonnement de n'entendre dans ma voix aucune colère.

— Quel que c'était ? demande Léopold.

— Ce sujet du brevet, si bizarre. « Quelles qualités voudriez-vous acquérir ? »

Je ne l'ai trouvé du reste sur aucune liste ni sur aucun procès-verbal : j'ai prémédité cette question avec une curiosité tortueuse.

— Il est très mauvais, répété-je, et j'en suis bien content !

Secousse. Les figures les plus endormies s'éclairent. Maurice lui-même retient sa langue et sa lèvre. Les deux Marcel m'épient avec une sournoiserie moqueuse. Aux yeux de Léon et d'Henri, rien n'est sensible encore qu'un peu de trouble. Je poursuis.

— Qui expliquera pourquoi je suis content d'avoir reçu un mauvais devoir ?

Silence. Je reprends.

— Il y en a un bon, celui d'Henri. (Le cher regardeur de nuages pâlit.) Je ne vous en lirai pas une ligne, et je ne vous en dirai pas un mot. Pourquoi ?

Léon et Marcel le discuteur chuchotent ensemble :

— Parce qu'y a dedans des choses trop personnelles.

Et Marcel le pitre grogne en me fouettant de son regard vert :

— C'est indiscret, des questions comme ça !

Tous sont d'accord. Je les observe quelques secondes. Henri blême, Léon rouge; les deux Marcel grimaçants; Léopold et Maurice attentifs... je sens tout à coup que je possède leur esprit, et qu'une belle minute est enfin venue.

— Oui, dis-je avec une hypocrisie tranquille, cet examinateur est un indiscret. Savez-vous ce que nous allons faire? Notre conscience, notre cœur, notre effort pour nous perfectionner... de quoi se mêle-t-il, cet homme?

— Nous refusons de traiter le sujet, s'écrie Henri.

— Parfaitement, continué-je avec une sourde joie en écoutant le rire provoquant des autres. Notre personne est à nous : son développement, voilà notre plus beau secret. Nous refusons d'en parler. Seulement, il faut lui dire pourquoi, et d'une façon subtile, pour qu'il ne puisse pas se fâcher. Marcel, allez au tableau.

— Oui msieu, mais, s'enquiert le discuteur en se levant, — est-ce qu'i faudrait répondre ça dans un examen ?

Cruelle question !

— Moi, assuré-je, je vous recevrais.

— Va donc, souffle l'autre Marcel, on te demandera jamais ça !

— Bah, concluent Henri et Léon en se relayant, ça servira toujours; — on le pensera si on le dit pas.

Ce jaillissement libre des caractères m'enthousiasme;

une période ronronne en moi pour les concilier : je la brise par une phrase exprès jésuitique :

— Votre conscience décidera.

Nous fîmes le plan et le texte. Ce fut difficile, et l'allègre collaboration du début languit longtemps, pour se retrouver, mais triste et comme expérimentée, à la fin, que je proposais de conclure par un hémistiche altéré de Vigny :

— *Souffre et vis sans parler.*

— A personne, msieu ? questionne Marcel, qui pense à son frère.

Silence encore. D'un regard tournant, je recueille les lueurs diverses de tous les yeux. Confiance, sincérité, orgueil... Je réponds :

— A deux ou trois hommes seulement que vous choisirez, et pour qui ce sera la plus grande preuve d'amour.

Ils se taisent.

XX

Les Blessés

Ces deux-ci vivront sans nom parmi les autres.

I

Le premier, nous en fûmes avertis très tôt, était un enfant naturel. On ragotait de côté et d'autre que son père, ayant séduit sa mère, avait ensuite refusé de l'épouser parce qu'il la trouvait « un peu légère ». Cet argument touchant faisait du jeune garçon un demi-orphelin. A cause d'une bourse d'internat dont il profitait et que l'administration lui eût facilement ôtée (pour la morale, je suppose ?), le Principal nous recommandait une grande indulgence à son égard : mais rien de plus inutile, il était aussi intelligent et plus laborieux que les deux Marcel ensemble.

Son destin m'étonnait. Il n'était tragique en rien. Ses camarades ignoraient, je crois, sa situation : ou ceux qui la connaissaient par hasard ne la comprenaient qu'à moitié : elle ne lui attirait en tout cas aucune avanie. Ni M. Fernand, ni moi, naturellement, n'y

faisions jamais la moindre allusion; et nous ne prenions même pas ces précautions bêtes que la sentimentalité nous eût suggérées, et qui auraient tout simplement instruit l'enfant à mieux souffrir. Comme ses camarades, il rédigeait des lettres à ses parents, il les remerciait des « sacrifices qu'ils faisaient pour lui »; il livrait des renseignements sur leur profession.

Rien en lui n'exprimait le chagrin ou l'anxiété; — mais seulement une espèce de surprise bourrue. Peut-être jugeait-il sa vie bizarre, il ne la jugeait à coup sûr ni dramatique, ni désespérée. Sa hargneuse liberté d'esprit lui venait sans doute de son abandon : il voyait les dessous de tous ces beaux sentiments que nous appelons respect filial, union de la famille, amour; et il ne s'en moquait pas à tort.

— Que fera-t-il? pensais-je. Un séducteur comme son père, une victime comme sa mère; ou un homme libre?

... Toujours ce quart de sourire, quand je pérorais morale; ces yeux tranquilles qu'il ne baissa pas un seul jour.

II

L'autre souffrait plus durement sous la ridicule férocité des hommes.

Son père, jaloux, avait révolvérisé sa mère. Elle n'en mourut pas, mais fut blessée. Une instance en divorce s'ensuivit, qui traîna à l'infini et remua du scandale. L'enfant jouissait aussi d'une bourse : il parut opportun aux anciens élèves du collège, qui la payaient, de la lui supprimer pour ces faits. Intention généreuse et raisonnable, à laquelle le Principal, cette fois encore, s'opposa

de toute sa force d'honnête homme; que nous traversâmes, M. Fernand et moi, avec une bonne volonté ironique et indignée. Mais celui qui déçut le mieux ces pharisiens, ce fut encore le petit garçon.

Il s'appliquait par à-coups, attentif, mais languide et l'air souffrant. Comment oublier ce tas de ruines où éclosait sa jeune vie? comment demeurer parmi ces enfants heureux sous le poids d'une misère qu'il ne fallait pas avouer? Il y réussit : il se soumit aux formules, il obtint les bonnes notes qu'exigeaient ses protecteurs. Je le plaignais sans juger si c'était de sa vaillance ou de son inconscience. Une ligne de rédaction m'éclaira :

« Il y a encore une chose que je désire, la première de toutes, mais je ne veux pas la dire. »

A treize ans, il apprenait donc la nécessité du secret, l'héroïque hypocrisie du stoïcisme. Il s'avançait jusqu'à ces profondeurs de la vie dont les écoles ne parlent pas, que les écoles veulent par une architecture ignoble de mensonges dissimuler. Mais trop faible encore, il ne goûtait pas la joie du nihiliste à son voyage; il allait tristement, avec des larmes cachées.

Un matin de grammaire, pour dicter une analyse, je lui avais pris son livre. Un tout petit trèfle à quatre feuilles glissa d'une page, que je lui rendis avec des précautions un peu moqueuses. Il pencha dessus son fin visage pâle et dit en souriant des yeux :

— Msieu, je vous le donne, ça vous portera bonheur!

Je le regardai. Il tendait gentiment la brindille. Ses voisins riaient à mi-voix. Ses joues blanches rougissaient d'un pauvre sang. Comme Robert, il ressembla soudain à Jeanne.

— Ma foi non, remerciai-je, je n'en ai pas besoin.

— Ah msieu, demanda-t-il, vous êtes donc bien heureux ?

Question qui n'était pas de son âge, où se trahissait mieux qu'au plus libre aveu le tumulte triste de son esprit. Je bousculai un peu l'analyse, qui détourna l'attention des camarades, puis je répondis :

— C'est plutôt à vous qu'à moi qu'il faut souhaiter du bonheur.

Il repâlit, voulut interroger encore par respect humain, pour ne pas sembler comprendre et m'empêcher de comprendre; mais il n'arriva pas à parler. Ses yeux tremblèrent. Je l'envoyai aussitôt au tableau pour que personne ne pût plus le voir.

XXI

Éducation à l'Inquiétude

I

Ces enfants m'ont dit ce qu'ils ont rêvé ou imaginé de faire; et ensuite ils ont fait ce que la vie a voulu. La vie : c'est leurs parents, les amis de leurs parents, les industriels et les commerçants du voisinage, le maire de la ville, le député de l'arrondissement. Niaiserie, de croire que c'était moi aussi!

Trente-cinq de ces petits garçons, après un ou deux ans, ont quitté l'école, remplacés par d'autres, et se sont envolés vers différents pièges. Si j'étais un bon statisticien, je préciserais ce que tous sont devenus; mais je n'ai pu l'apprendre que pour quelques-uns rencontrés dans les rues, ou qui m'ont informé, ou dont j'ai connu depuis les camarades et les frères.

Plusieurs n'ont que changé de cage. Maxime, las de notre discipline, s'est réfugié dans la plus proche pension congréganiste. Paul, le paria, l'y a suivi : je ne sais s'il s'y maintiendra écrivain en dépit des railleries du monde. Jules, le futur notaire, l'aspirant à l'École Centrale; Henri, ce gaboriau du vingtième siècle; Édouard; François, qui se croyait anarchiste; ont émigré en des établissements mieux proportionnés à

leur dignité, plus primaires et plus supérieurs, si j'ose dire, que le nôtre.

Enfin, le Marcel aux yeux verts, Marc et Frédéric, reçus, sont entrés à l'École Normale du département, tandis que leurs amis Gérald, Léopold et Henri (le regardeur de nuages), refusés, mais déjà pourvus du brevet élémentaire, ont obtenu des suppléances ou des postes d'attente dans des écoles primaires. — Faut-il que leur destin me déçoive ou me réjouisse? Je n'aime pas beaucoup les instituteurs : dogmatiques, libres-penseurs qui pensent peu, et républicains d'un républicanisme gueulard, leur intolérance, leur impersonnalité répétitive me glacent. Mais s'ils consentent, comme certains nous l'ont promis, à se préoccuper des intérêts du peuple, à s'y renaturaliser au lieu de s'en désagréger pour lui imposer leur tyrannie pédante, ils conquerront la plus difficile estime. De ces six, deux fils d'instituteurs, le fils d'un paysan, le fils d'un peintre en bâtiments, deux fils d'inconnus, j'en sais au moins deux qui ne deviendront jamais des cuistres. Ce petit jardin autour de leur maison, dont Fernand rêvait, qu'ils le cultivent, qu'ils y nourrissent un tendre parterre de douceur, *d'incertitude* et de bonté...

Malgré tant de discours moraux, beaucoup des autres petites âmes n'ont pas résisté à l'appel insinuant des sirènes du carton vert. M. Fernand, docteur de la calligraphie, et moi, démiurge de la grammaire, qu'on nous juge à nos fruits! — L'obscène Georges est télégraphiste selon son désir. René, malgré le sien, n'y est pas parvenu : il fait pour l'instant les courses de je ne sais quelle officine, une honorable sacoche en bandoulière; et il est tombé dans la dévotion. Robert, l'hypo-

crite, son tourmenteur, grossoie chez un avoué. Léon, Charles, Antoine, l'inconnaissable Paul, cet Émile qui haïssait le rabot, le cher Robert qu'on a guéri de vouloir illustrer les armées, les deux Louis, le favori de l'injustice et le squelette en spirale, travaillent dans des banques, chez des architectes, chez des géomètres. Les parents (un facteur, je les récapitule ; un scribe, un gardien de prison, deux veuves vivant tristement de faim, un cordonnier, un marchand de vins, deux agents d'affaires, un agent-voyer, un cultivateur), les plus pauvres surtout, sacrifiés et pitoyables, s'enorgueillissent : de leurs mains calleuses aux mains blanches de leurs enfants, ils admirent le savonnage du Progrès.

Paperasserie universelle, romans-feuilletons lus à l'ombre dans les bureaux puant la poussière, dégoûtante torpeur : idéal sommeillant de la Démocratie!... — L'éveillera-t-il, par son marteau de chaudronnier, ce curieux Jacques, qui s'est mis en route pour cela avec une énergie emphatique ? « La vie des bureaux, écrivait-il huit jours avant son départ, ce n'est pas une vie ; c'est une manière de s'abrutir tout en étant pour ainsi dire nuisible à la société. Ce que je veux, c'est travailler manuellement, me rendre utile autant que possible par mes actes et par mes idées. »

Et, le dernier matin, sa vieille casquette au poing, son profil âpre et jaune, aux cheveux drus, aux lèvres abaissées sous une toute jeune moustache verte, affirmant sa pensée, c'est lui qui, reniant son bon vieux fonctionnaire de père, acheva ma doctrine :

— Msieu, j'ai pas été un très bon écolier, mais je vas tâcher d'être un bon ouvrier.

— Ça vaut mieux, dis-je.

Tous les autres enfin, trop pauvres pour demeurer trois ans à l'école, ou désespérant de s'assimiler les signes, sont retournés à la boutique ou à la charrue paternelles. — Mais de quel cœur ? Blaise, à ses mancherons ; Albert, le moraliste, maniant sa lime ; Thomas, penché sur ses brocs ; Gabriel, pesant des pruneaux ou des pâtes ; Gaston, couperosé par le feu de ses fourneaux ; André, celui qu'épouvantait la mort, entre les coups de sa doloire ; le malheureux Lucien, le bègue, tapant son cuir sur son genou ; quel souvenir conserveront-ils de ce temps vainement mâché avec des syllabes françaises ou allemandes, avec des idées incompréhensibles ? Thomas et Gabriel évitent de me saluer quand ils me voient. Je leur permets de bon gré cette rancune, si elle doit les aider à se former une raison indépendante. Mais les autres, ceux qui oublient, ceux qui regrettent, tous ceux-là dont j'attends mon jugement plus que des inspecteurs généraux, ces ouvriers que j'ai maintenant abandonnés à l'ineptie des journaux ou au rongement de l'envie, — comme ils seraient en droit de me reprocher, les uns, ce que je leur ai dit, cette imagerie abstraite qui les déclassera, et les autres, ce que je ne leur ai pas dit, cette technique dont ils sentiront le manque !

... Voilà, si je compte bien, vingt-cinq destinées engagées. Deux, celle de Marc et celle de Frédéric, dont j'ignore le départ, échappent à mon appréciation. Quatorze continuent l'élan du père, six dans ces professions qu'on appelle « libérales » par je ne sais quelle conception de la liberté ; huit dans le prolétariat. Neuf enfin ont dévié, en partie au moins sous l'influence de

l'école : une seule, celle de Jacques, du fonctionnarisme au travail manuel ; et huit, dont une bien précieuse, celle du second Henri, du travail manuel à l'explication professorale ou au parasitisme administratif.

L'école primaire avait proposé aux plus intelligents de ces enfants cet idéal bien démocratique ; l'école primaire supérieure les y a portés.

On m'assure que des instituteurs et des commis sont indispensables, pour gérer la richesse et pour fonder en raison l'autorité. Sans doute : mais, parce que les bourgeois n'engendrent plus, faut-il aussi qu'ils se choisissent des défenseurs parmi les fils du peuple, cet éternel martyr, cet ennemi héréditaire de la richesse et de l'autorité ?

Ma petite pensée irritée n'a pas eu la force de combattre une si tranquille routine, ce si ancien, ce si lugubre mouvement des esclaves qui, ne sachant ce que sont les hommes libres, veulent d'abord devenir des tyrans. En avait-elle même le droit ?

Le regardeur de nuages me l'a montré un jour : mon exemple démentait mes paroles. J'en étais un aussi, moi, descendant des pauvres, un de ces « arrivés » et de ces « parasites » que j'injuriais.

Personne ne me l'avait dit à temps. Aucun maître fiévreux et triste n'avait jeté dans mon cerveau, dans mon cœur de quinze ans cette douleur qui les trouble, maintenant qu'ils ont vieilli, à comprendre et à plaindre ce suicide prodigieux des producteurs qui s'abolissent en enfantant.

II

Je n'ai pu la cacher, cette inquiétude, et quelques-uns l'ont ressentie.

Jacques d'abord, le seul qui paraisse avoir appliqué mon vouloir sourd.

En réalité, je ne lui en ai fourni que le vocabulaire : c'est de son instinct qu'il s'est surtout autorisé; et si quelqu'un a pu le déterminer, son professeur de travail manuel, notre collègue le plus maître de sa tâche, y a réussi bien plutôt que moi.

Si ensuite Valentin, félicitant Jacques de son départ, lui écrit : « Tu as raison de vouloir prendre un métier; ton père aurait presque fait ton malheur en te plaçant à l'École supérieure, où tu serais devenu un bureaucrate, un parasite et un être nuisible à la société »; j'entends bien encore. Pure phrase, signes bien employés. N'ignorant pas que je pense ainsi, (à peine moins brutalement, et je regrette tout à coup ma force maladroite), Valentin épie un compliment que je lui refuse, mais qui lui eût suffi; il ne s'engage à rien.

Lui et quelques autres ne font que parler : et leur parole, qui me répète seulement, qui ne m'apporte pas l'écho d'un milieu, est sans valeur. Mais en voici qui peinent à penser.

Léopold, ce grand garçon prétentieux, longuement chapitré, lentement convaincu, avoue un jour en maudissant sa docilité : « J'aurais choisi le métier de cultivateur. Le travail des champs, m'objectèrent mes parents, est trop pénible maintenant; il faut chercher du travail exigeant moins de forces et plus rémunérateur. Mes parents m'ont refusé le but où j'aspirais, et m'ont ainsi lancé dans l'incertitude. »

Et le Marcel aux yeux bruns discute. Fils d'instituteur, futur instituteur, il ne changera pas sans doute pour cela de décision : et toutefois il est troublé. « Quant

à moi, dit-il, un métier manuel me plairait beaucoup : je commence à trouver l'étude ennuyeuse, surtout l'étude forcée et réglée telle que nous la faisons. J'aimerais au contraire l'étude pratique, qui serait enseignée par la vie au contact des individus. Aussi c'est avec plaisir que je quitterais l'enseignement : si je continue à travailler, c'est surtout pour mes parents, qui seraient désenchantés si je leur annonçais brusquement ma résolution. »

Il demeurera donc, mais souffrira ; et Léopold, si on ne lui accorde pas le poste d'instituteur qu'il a demandé, conservera la nostalgie... — A quoi bon cette double inquiétude ?

Pour Marcel, il n'y avait pas de question. Fils d'instituteur, s'il devient instituteur, quoi de plus normal ? La tranquille inertie de la caste joue. Mon syndicalisme, ici, eût pu sans remords agir comme un nationalisme conservateur. — Quant à Léopold, je l'aimerais certes mieux fermier, à la tête d'une association agricole, organisant une production rationnelle, que magister à onze cents francs, parmi cinquante gosses auxquels il ne saura faire faire que des dictées. De la batteuse au boulier, j'ignore s'il y a un aussi noir reniement que je le pensais autrefois ; je persiste à juger qu'il y a déchéance.

Je le leur ai dit, ils l'ont cru. Ils réfléchiront, puis ils se soumettront à la vie. Mais ils souffriront.

Je l'ai voulu. — C'était affirmer cette souffrance utile. — Me suis-je trompé ?

Je puis espérer qu'ils prennent souci, plus tard, de ne pas exposer leurs enfants à cette angoisse, de les soustraire à une éducation qui leur rendra insupportable le

travail de leurs mains, impossible l'activité industrielle. Je puis espérer qu'eux-mêmes, instituteurs, méditant plus profond, peinant mieux, ils acquièrent lentement conscience de la dignité vraie de cette profession où les délégua le peuple, où ils doivent demeurer, créateurs d'idées populaires plutôt qu'adaptateurs d'idées bourgeoises, les serviteurs du peuple. Marcel, achevant ses réflexions, ne me promet-il pas de « mieux instruire ses camarades, de leur faire comprendre que le vrai bonheur est à la campagne... de combattre la routine qui existe encore dans beaucoup de campagnes, et qui fait que de nombreux cultivateurs sont malheureux » ?

Moi-même, c'est la même expérience qui m'a informé.

J'ai lentement reconnu où l'on m'avait placé, et pourquoi. J'étais institué dans cette école, (le Directeur me l'eût dit s'il l'avait su), en Docteur de la Stabilité. Historien, géographe, il me fallait décrire le monde comme il est devenu et tel qu'il apparaît, sans laisser voir qu'il deviendra encore et qu'il ne sera plus. Cette vivante France, patriote, on m'invitait à la représenter comme éternelle, victorieuse aussi des agressions géologiques futures ; républicain, comme achevée, incapable désormais de se dépasser en une plus stoïque déclaration des Droits de l'Homme. Moraliste, sous la dictée du Devoir et de la Solidarité, missionnaire d'un kantisme renouviériste et d'un socialisme édulcoré, les programmes m'imposaient (en toute liberté de conscience) de célébrer la Démocratie et de pavoiser, tournant sur elle-même aux feux de bengale d'un incessant Quatorze-Juillet intellectuel, l'absurde roue d'un Progrès immobile.

Et grammairien enfin, regratteur de syllabes, la main à la manivelle d'un orgue de barbarie des idées, « pro-

fesseur de littérature », pour me donner tout mon nom, mon rôle exact était d'enseigner à utiliser les phrases toutes faites, *les signes* du style et de la réflexion, les formules commodes qui permettent de parler pour ne pas penser ; (1) — toute *la mimique de l'esprit.*

Si j'avais refusé ?

Distillateur de formules, tant que j'aurais pu j'aurais poursuivi en mes enfants la banalité, le beau style du roman-feuilleton et du journal, le mensonge. — Ardemment, avec une passion qui se fût répercutée à leurs yeux en flamme heureuse, j'aurais proposé à leur vie intérieure, par exemple, les modèles du père Tiennon, paysan, dont Guillaumin nous a raconté le laborieux effort ému en pleine ignorance ; d'Eugène Carrière, peintre, tel que Séailles et Morice nous l'ont montré agissant au plus pur jour de sa vertu ; et de Beethoven, grand comme l'humanité ; — moi, immobilisateur juré des libertés, pitoyable éclusier de la vie morale ! —

---

(1) Proudhon dit : « Ce que les bourgeois veulent pour le peuple, c'est une première initiation aux éléments des connaissances humaines, *l'Intelligence des Signes*, une sorte de sacrement, de baptême intellectuel, consistant dans la communication de la parole, de l'écriture, des nombres, des figures ; plus quelques formules de religion et de morale : — pour que les natures délicates puissent constater, en ces travailleurs voués à la peine, le reflet de l'âme, la dignité de la conscience : par respect pour elles-mêmes, pour n'avoir pas trop à rougir de l'humanité. » *(De la capacité politique des classes ouvrières*, page 286)

Et M. Gréard, plus clairement encore : « L'enseignement primaire supérieur est un enseignement démocratique par excellence. Il élève le niveau de l'instruction et de la moralité de la petite classe moyenne ; il appelle et il appellera de plus en plus l'élite de la population ouvrière. Ouvrant à tous l'accès des carrières où les études secondaires ne sont pas nécessaires, il donne satisfaction aux *ambitions légitimes*, sans surexciter les *prétentions aveugles*, aussi décevantes pour les individus que fatales pour la société. » *(Éducation et Instruction*, tome I, page 172)

ébranlablement fidèle à la République, enfin, au patriotisme pacifique d'un temps déconcerté et bafouillant, au sommeil de la future Conscience Terrestre que j'eusse dû être, — si j'avais, m'aidant des Rosny, de Wells, de Daniel Halévy, déployé le tableau d'un univers pathétique, submergé par la corruption, disloqué par le stoïcisme, *tel qu'il est,* ébranlé par la révolte des pauvres et le tumulte des forces cosmiques vers une civilisation nouvelle ou un nouveau chaos?...

... J'aurais échoué sans doute; mais si j'avais essayé, j'eusse peut-être mal agi. Ils seraient nus, ces pauvres enfants. Sans formules, avec qui converseraient-ils? Révolutionnaires, oui, mais sans programme, quel groupe les accueillerait jamais? Ivres des spectacles du Devenir et ne croyant presque plus à l'Être, où trouveraient-ils le bonheur?

Ah, qu'ils m'oublient! — Mais, si un seul se souvient?

XXII

L'Élan de la Vie

I

Je ne sais si je l'avais mérité, — une profonde âme vivante se découvrit à moi un jour. Patience de marcher longtemps ! Un épuisant jeudi de mai ainsi, la plus noble beauté des bois ne m'enveloppa d'émeraude et d'or qu'au crépuscule du quarantième kilomètre, alors qu'à la fin j'en désespérais. Tout de même, je ne connus en entier Henri, le regardeur de nuages, qu'aux dernières semaines, en ce juillet qui est l'automne ardent des années scolaires.

C'était un garçon triste et sensible, si appliqué qu'il pleurait quand il ne pouvait répondre, et qui, dans le courage distendu de ses idées, savait unir un christianisme réservé à un socialisme provocant. Il aimait la poésie, lisait Lamartine avec la candeur corrompue de ses dix-sept ans, courait parmi ses camarades, plus gauchement qu'eux, sous les vieux tilleuls.

... Comment parler avec le ton qu'il faudrait de sa chère vie ? Je ne voudrais pas toucher brutalement au secret le plus précieux de la jeunesse. Il est une minute

où la conscience fleurit; mais nous l'oublions; et ceux qui s'en souviennent n'en parlent jamais. Le hasard m'a rendu témoin de cette noble éclosion : suis-je autorisé à la dépeindre, même si, comme à un petit rayon, elle est due un peu à la chaleur imprévue de ma pensée?...

J'avais posé, selon le brave moralisme des brevets élémentaire et supérieur, cette question : « Un de vos camarades dit qu'il tient avant tout à gagner de l'argent; êtes-vous de son avis? » Henri fit du devoir, avec une confiance que je trahis ici sans trop de remords, une espèce de lettre dont les premiers mots m'émurent :

« J'ai voulu être instituteur. De bons appointements, une retraite, la considération d'autrui, (si ce n'est pas pitoyable!), des encouragements divers m'ont décidé. »

Toujours la même angoisse, dont la monotonie fatigue. Elle est trop naturelle : c'est par le métier seulement que l'école débouche sur la vie. Usant avec docilité de mes injures, simplifiant, exagérant mon verdict en le pénétrant d'une sensibilité originale, Henri jetait sa propre âme au même sac que la mienne : fils d'un ouvrier peintre, candidat à l'École Normale, il jugeait tout à coup qu'il allait déchoir et se dégoûtait de soi-même. Il poursuivait :

« Comme je voudrais avoir deux ans de moins! On ne pourrait pas me dire que je suis trop âgé pour faire mon apprentissage, je serais un ouvrier. Au lieu d'une tranquillité monotone, je souffrirais avec *ma classe;* mais je ne fuirais pas. On ne pourrait pas me dire que

je suis un lâche que la fatigue effraye, un bourgeois égoïste et bientôt inutile. Je contribuerais de mes faibles forces à être utile à la société : je ne suis pas le seul qui a un maigre salaire, une existence précaire : d'autres sont dans le même cas et ne cherchent pas le salut dans la fuite. Que ne puis-je les aider !

« Travailler manuellement, peiner toute la journée, qu'importe ! L'argent gagné est bien à soi, on ne l'a pas volé : on est libre, on peut être fier et l'on doit être respecté. J'ai honte de me trouver avec un ouvrier, je le sens supérieur à moi, capable de me mépriser : car je l'ai abandonné, j'ai fui la lutte... — Quand je pense à cela, je me demande comment je fus assez égaré pour vouloir aller à l'École Normale !... »

Et sa souffrance vaine arrachait de lui ce grand cri de vie :

« Quel malheur d'avoir été un élève passable ! Si j'avais été un fainéant, je n'aurais jamais pensé à être instituteur. »

Cruelle parole, exagérée, vraie, issue après une longue géhenne de cette âme déchirée entre ses goûts et sa révolte... Ou était-ce entre cette vieille ambition de se hausser au-dessus de son origine, dont notre démocratie a fait une vertu ; et ce devoir nouveau, héroïque, de fidélité à ses pères, à ses frères en pauvreté et en oppression, cette *morale des producteurs* que M. Sorel a si fortement formulée ?

Sur mes discours sans nuance, ou trop éloquents, ou

d'une impudique sincérité, Henri concluait à sa « trahison ». Apostat, parasite, jaune, il s'attribuait ces insultes dont j'avais brutalement frappé ses camarades inconscients. Jetées au visage d'une collectivité et d'une pensée, elles me semblaient proportionnées. Maintenant que je les voyais toutes, de tout leur poids, retomber sur celui qui les méritait le moins, qui promettait de devenir le meilleur, le plus utile instituteur de tous, leur énergie me parut déplacée et ridicule.

Fallait-il consoler ce regardeur de nuages, même en me reniant ? Ou bien, pour fortifier en lui ce scrupule, pour organiser cette féconde inquiétude, fallait-il le laisser souffrir ?

Hésitant, un matin pâle et bleu où bruissaient les tilleuls, je tirai Henri à part. Yeux brûlants d'une fièvre sérieuse, livides joues qui tremblaient, chères paroles qui se bousculaient entre les dents affaiblies et les lèvres tordues ! Je l'observais à peine, je prononçais bas ces phrases où se juxtaposaient les nécessités, mais les devoirs ; les devoirs, mais les nécessités ; ces phrases logiques, ces phrases sèches que je n'aurais pu finir s'il avait pleuré. Il ne pleura pas : il me donna la promesse assourdie et rauque de réfléchir plus vaillamment.

Je méditais de mon côté avec mélancolie. Cruel élan d'une colère indiscrète et maussade, mon exagération avait désolé ce rêveur confiant : et pourtant, devant ce visage indécis, déjà pâli par le reflet des livres, subitement je m'effrayais des stigmates qu'y creuserait une seule parole inconsidérée. Je sentais bien que je n'irais pas au bout de ma foi. Condamner cette ardente conscience au mécanisme de l'outil, et selon

sa force soit aux vertiges de la fureur justicière, soit au progressif avilissement de la résignation ; lui imposer d'un âpre précepte, moi qu'il avait fait reculer ! l'héroïsme continu des militants ouvriers ; — je ne l'oserais pas. Pourquoi donc, hélas, avoir suscité en lui cette angoisse inutile ?

Le hasard m'offrit sa collaboration. Henri tomba malade et dut quitter l'école un grand mois. Des amis charitables le tenaient au courant des quelques leçons et des lectures que je faisais alors : artifice que son inquiète imagination de convalescent complétait sans doute, et grâce auquel il ne nous oubliait pas.

Vint l'examen : on le refusa à l'école normale. Il m'écrivit une lettre pleine de noblesse, pleine d'un chagrin humilié que pas un seul de ses camarades n'aurait eu la dignité d'avouer. Deux impératifs contradictoires le meurtrissaient : un devoir absolu, confirmé par cet échec, choisir un métier manuel; une nécessité absolue, que dicterait la faim, accepter une place dans une administration.

Comme il souffrait bien ! « Je voudrais pourtant être utile et ne coûter rien à personne ! s'écriait-il. (Qu'il me pardonne de le répéter.) Pourquoi ne m'ont-ils pas recalé moi seul ? Puisque je suis destiné à souffrir, j'aurais bien souffert seul. Pour vivre, faut-il toujours prendre la place d'un autre ? Papa ne veut pas que je sois ouvrier : je suis trop âgé pour commencer un apprentissage, et par suite je serais un mauvais ouvrier. Quelle existence ! Je voudrais que l'on soit tous heureux, mais tout se continue : ce sont toujours les mêmes jours... »

Non plus l'intelligence des signes, cette fois, mais

une pensée de la passion : voilà ce dont souffrait ce courage secret qui, au bout d'un an, se confessait. Il ne récitait point mes formules : elles avaient déterminé en lui un mouvement personnel et neuf, et sa jeune voix originale, transposant mes phrases en cris, leur prêtait un timbre plus pur qu'en moi-même. Je l'écoutais, cette clameur toute chargée de larmes, avec un ravissement désolé, avec une allégresse religieuse : je savais bien qu'il était trop vieux pour sacrifier trois ans d'une fausse éducation, mais son angoisse équivalait pour moi à cette révolte... Devant moi naissait dans la douleur une âme vivante, devant moi, sous l'orage puéril des paroles, s'épanouissait la plus pure des fleurs humaines...

L'issue m'intéressait presque peu. Elle n'abolirait rien dans la profondeur; quelle qu'elle fût, la féconde souffrance subsisterait, où cet enfant se reporterait toujours, comme à son plus sublime souvenir, pour y autoriser, pour y faire bénir ses actions futures. Son père lui cherchait un emploi dans quelque banque ; Henri s'y serait dévoué en se désespérant. Je les priai de demander un poste d'instituteur, qu'il obtiendrait puisqu'il possédait déjà le brevet élémentaire ; ils y consentirent.

... Ainsi tant de trouble, et cette décision immuable ? Mais le prix du trouble est en lui-même. Henri a souffert : c'est au travers de sa souffrance qu'il est né. Ce métier prestigieux, que ses frères commencent dans la vanité, dans le dogmatisme, dans une ivresse de mensonges, il en a pesé le sérieux ; il s'y résigne ainsi qu'à un sacrifice ; muni pour longtemps, que la vie le

veuille! pour toujours, de doute, de clairvoyance; il s'y prépare, fils d'artisan, humblement, comme à une restitution aux artisans.

II

— Ne nous enrichissons pas, ne nous embourgeoisons pas; s'ordonne à soi-même, enfin, une partie orgueilleuse du Peuple.

« Demeurons pauvres, repoussons à coups de matraque les aumôniers ; unissons-nous pour mieux résister aux exploiteurs qui sauraient bien un à un nous séduire ou nous massacrer ; — combattons !

« Tant que le misérable, pour ne plus pâtir, s'en prend seul à sa seule misère, il n'arrive qu'à la reverser avec un rire sur le cœur de ses frères.

« Prenons-nous en tous, nous, à toute la misère !

Je l'entends, moi indigne, la voix inouïe qui m'appelle. Je ne l'ai pas écoutée autrefois, elle était moins haute. Aujourd'hui, qui donc m'interdirait de la ménager pour qu'elle propose son énergie à ces enfants incertains ? Qu'elle les guide à la douleur et à l'angoisse, ce sera à plus de vie aussi. Il y a ou il y aura, — que ma faiblesse s'y affermisse ! — une nouvelle *vertu* dans la République, pour y répandre une inquiétude, pour y susciter une grandeur jusqu'ici inconnues ; un patriotisme de la classe pour compliquer le patriotisme de la nation ; et enfin, tourmenteur, grandisseur d'hommes, *un stoïcisme ouvrier.*

XXIII

Le visage et la parole

I

Ainsi le Messie, René, Robert, ainsi Charles, ainsi Vincent avaient menti. Qu'est-ce que mentir? Ils parlaient, ils feignaient de penser avec les paroles, avec les pensées qu'on leur avait enseignées, et qui ne correspondaient à rien de leur expérience ni de leur sourire.

Voici soixante enfants, dont il n'est pas deux qui aient le même visage, ni deux, dès qu'ils pensent, la même pensée. Cependant, pour communiquer avec moi et les uns avec les autres, ils ne possèdent que les mêmes paroles. Je conclus que leurs paroles mentiront à leur visage et à leur pensée.

(Pour aujourd'hui, je n'irai pas plus loin. J'aurais pu dire : Voici quarante millions d'hommes. J'aurais pu dire : Voici quinze cent millions d'hommes. Je suis trop ignorant pour oser désespérer. J'admettrai que ce mensonge résulte d'une maladresse ou d'une mauvaise intention, non de la plus dure des lois de la vie. Je consentirai à croire qu'au bout d'un effort plus fin, qu'avec

un courage plus fier, la sincérité, du moins une sincérité plus profonde, serait possible).

Marcel et Léopold, qui tâchaient tant à ne pas mentir, se sont trompés. Pourquoi en suis-je certain ? C'est qu'ils n'ont pas voulu assez souffrir. — Henri seul a dit la vérité.

Un sur soixante. Il n'y a pas beaucoup d'hommes.

Ce visage obscur et irretrouvable, Henri, *le visage de ta personne,* tu le tiens de ton père et de ta mère, et des innombrables morts qui les ont engendrés ; et pourtant il diffère des leurs, anéantis ou vieillissants, par une nuance qui jamais n'est encore apparue, qui jamais ne reparaîtra. Mais il ne sait pas parler. Les mots qu'on te transmettra ou que je t'enseignerai te serviront d'abord à mentir. Je te le dirai pour que tu aies honte. Et plus tu souffriras, mieux tu choisiras. Au matin où tu te seras le plus profondément humilié, où ta volonté, surgie exprès pour ce décret, libre, réussira à faire concorder enfin, selon ton jugement autonome, la révélation intérieure, le sourd instinct des morts, avec la révélation extérieure, la clameur foisonnante des vivants, pour les dépasser dans l'action ; — tu naîtras.

II

Au sommet de sa colline, entre les arbres bruissants de l'été, au cri des enfants qui grandissaient pour le même destin, je revois la chambre où Henri s'est décidé à son âme. Un vent tiède séduisait son cœur, les feuillages palpitaient comme une source sous ses yeux. Sa pensée en lui se tourmentait pour dévoiler une évidence inconnue.

Cent, deux cents jours, la nuit avait duré. Ma voix obscure, la voix incompréhensible des livres retentissaient, assourdies dans chaque crépuscule. Longues veillées, délibérations où s'enlisait la volonté, sommeil fatigué par les pleurs; rêves... Qui croire, d'un instinct qui ne s'expliquait pas; d'un père, d'une mère, de conseillers qui raisonnaient trop bien; d'un orgueil honteux de soi-même... Et ce ciel découragé, plein d'inconstantes étoiles, puis tout à coup comme pâle de larmes; ces demi-aubes du délire; ces doutes; l'âcre honte de parler; ces audaces humiliées...

Une grande renonciation enfin, une grande acceptation; le long soupir de l'enfant mort; puis le silence.

Voici un homme.

XXIV

Silence

Complaisante au delà même du supposable, cette Administration supérieure dont je ne dirai jamais de mal m'offrit un jour un poste mieux rétribué que le mien et, insinuait-elle, plus digne de moi, en Franche-Comté. Je crus tout un matin que j'accepterais. Quatre heures durant, tandis que je parlais, un vertige tumultueux m'empêcha de penser à ma parole.

C'était un samedi du troisième novembre. Comme deux ans auparavant, l'automne rudoyait les arbres. Droits dans les flaques dorées de leurs feuilles, les érables semblaient des guerriers versant un sang héroïque. Un vent s'élançait, puis s'arrêtait, propageant dans les tilleuls un chuchotement de source tarissante. La lumière grise chancelait dans les vitres, donnant aux enfants des traits plus forts et plus durs.

J'allais les quitter. Je les épiais avec une attention exaspérée, voulant que jamais leurs physionomies n'échappassent à mon souvenir. Longs coups d'œil dévorants, nerveuse angoisse de ne rien oublier! Je m'efforçais de détacher l'une après l'autre chacune des caractéristiques de leurs visages pour les fixer sur les médaillons immobiles qu'emporterait au loin ma mémoire.

Chers enfants! Je me rappelais cette obscure minute où ils m'étaient apparus, et ce flux désireux qui m'avait soulevé tout entier vers leur amour. J'étais si seul : avidement, j'avais adopté leurs cinquante, leurs soixante vies pour enrichir et compliquer ma misérable vie; et maintenant que leur substance s'était épuisée en moi, je les abandonnais.

D'un regard ferme, je les mesurais tous. Leur passé rejoignait leur présent en moi. Témoin et, pour une faible part, agent de leur développement, j'évaluais sans trouble son énergie, et je suivais son chemin sans surprise. Ils étaient là encore, ces oiseaux illusoires du début, si purs, aux yeux si viergement entr'ouverts sur le monde, qui s'étaient transformés si vite en hideuses marionnettes avec des têtes de morts. Ils m'observaient encore, leurs prunelles tranquilles appuyées sur moi et me reflétant avec indifférence; ils m'écoutaient encore, qui leur exposais des idées à moi-même inconnues; ils écrivaient encore sous ma dictée capricieuse, ou, dans la répercussion tintante de mes questions, ils répondaient encore... Un calme singulier suspendait ma vie, le calme des adieux trop longs, quand tout l'exprimable de l'émotion s'est exprimé, et que les cœurs qui savent parler, se parlent. La hâtive docilité des plumes, piquant ma pensée à peine dite et l'écartelant sur les cahiers, je l'avais exécrée autrefois, je m'y résignais; tout me paraissait couler selon le flux d'une régularité heureuse.

Même les révoltes prochaines, je les attendais les prévoyant et les bénissant. Henri, Marcel haussaient leurs visages troubles, ébranlés encore par l'élan d'une résolution courageuse. Marceau, Théodore, le second

Maurice cachaient leurs yeux où chacune de mes phrases creusait une onde. Je voyais, je croyais voir, sous les voiles de l'automne, des vêtements et de la chair, le fond des cœurs, où battaient les actions futures.

... Des nuages passaient devant les vitres, pourchassés par des rayons. Le bruit des tilleuls croissait et décroissait comme le souffle d'une poitrine. Peu à peu le soleil, pareil à un énorme fruit, mûrissait au ciel.

Calme, reconnaissant, je me promettais de ne pas partir sans remercier ces petites âmes. Un entretien inachevé de jadis me revenait, qu'il faudrait conclure tout à l'heure. Un jour du plus ancien juillet, je demandai à mes enfants ce qu'ils croyaient avoir appris d'important durant l'année ; et comme ils s'embarrassaient, je les questionnai l'un après l'autre.

— Voyons, vous avez bien retenu quelques grandes idées de tout ce que M. Fernand et moi vous avons enseigné depuis octobre?

— Y a trop de choses, grogna Paul.

— On ne sait pas encore, souffla Léon.

Ils réfléchirent haut et confusément. Le soleil, comme aujourd'hui, écumait sur les tilleuls, mais ils n'étaient pas roux encore. Les réponses illuminèrent les caractères :

Marc : — Moi, j'ai l'idée que les lettres me plaisent plus que les sciences.

Le Marcel aux yeux bruns : — Moi, l'idée de l'évolution.

Le Marcel aux yeux verts : — Moi, l'idée que l'individu est supérieur à la société.

Frédéric : — Moi, la discipline.

Théodore : — Moi, les droits de la femme.

— Eh bien, dis-je, voilà de grands gains. J'ai beaucoup appris aussi.

— Vous, msieu! s'écrièrent-ils.

— Vous m'avez sûrement appris plus de choses que je ne vous en ai appris, répétai-je.

Dans l'étonnement songeur qui suivit, Paul crut devoir plaisanter avec finesse :

— Ah ben alors, c'est vous qu'on paye, pourtant!

Les autres le firent taire. Obscurément, ils sentaient que je n'exagérais pas : mais ni eux ni moi pourtant ne devinions jusqu'à quelle profondeur j'avais raison.

Maintenant, je le sais, et ils me comprendront si je parle. Ils baisseront les yeux, ils ne diront rien; ils écouteront quelques phrases, resserrant leur gorge, descendre jusqu'à leur cœur et là remuer la mémoire et la prescience.

Leurs visages ne se sépareront plus de ma jeunesse. J'avais vécu deux ans dans le désert affreux de mon intelligence, perdu comme un atome au frénétique chaos de ces villes où jamais on ne rencontre deux fois la même figure. Et brusquement, soixante enfants s'étaient penchés sur moi, face à face, âme à âme, (lorsqu'ils eurent des âmes!) pour donner à mon cœur assombri l'illusion d'une innombrable vie... O divine matière humaine! Palpitantes joues; sourires qui s'ouvrent ou se ferment, rougissent, noircissent, scintillent; pâleurs, roseurs, étendues par la pensée sur les fronts comme l'ombre d'un nuage par le soleil sur les prairies; os pointants, tendons vibrants de la moquerie ou de la colère; délicieuses larmes! Crasseuses mains engourdies, qui traçaient sur les chiffons blancs des

signes aussi anciens que la civilisation; lèvres, langues, gorges maladroites à refaire l'articulation de quelques mots nés avec l'homme; cerveaux où bouillonnaient des pensées plus vieilles que le chaos, plus futures que la fin du monde; ô chères, irremplaçables minutes de l'Éternité !...

Ils s'inclinaient vers moi, ils m'écoutaient : le plus simple de leurs gestes me poussait dans un vertige de la Connaissance jusqu'à la Vie.

Hélas, voici des majuscules. Pourrais-je expliquer ce que ces phrases recouvrent? Et cette gratitude que je voudrais dire, n'est-elle pas de l'indicible?

Elle seule m'occupe tandis que nous feignons de travailler. L'heure passe, les leçons se récitent, des mots allemands s'allongent sur le tableau et se répètent dans la salle, des punitions se suspendent. Je n'aperçois que les visages, obscurcis, étoilés, par le battement étrange des paupières. Inexprimable transe! Une machine à verbiage fonctionne en moi, prodigieuse puisqu'elle sait d'elle-même interrompre ou varier son mouvement; mais sans que son ronron la trouble, une activité secrète, dédaigneuse, poursuit sa méditation passionnée.

Peut-être les mères vivent-elles ainsi avant d'enfanter. Elles parlent, mais la pensée n'anime plus leurs paroles; elles se meuvent, mais c'est un mouvement qu'ordonne l'habitude, et qui ne sourd ni du cerveau ni du cœur. Toute la véritable raison et tout le meilleur sang s'élancent ailleurs, vers le fils grandissant qui s'en nourrit.

... Connaissance, avais-je dit. Je tenais en réserve deux jeux de modèles d'écriture, l'un pour la montre,

l'autre pour l'usage. « Respectez vos parents », intimait le premier; « s'ils sont respectables », remarquait le second. Ou encore, une pensée : « aimez votre patrie », et une arrière-pensée : « pourvu qu'elle n'attente pas à la justice ». Car j'étais ce qu'on appelle un esprit indépendant, et je me félicitais sans modestie de la souplesse qui m'avait fort rateusement permis de glisser entre les mailles de tous les examens. Ma jonglerie me fit bâiller vite. Marcel rit d'un rire vert, Vincent écarquilla des yeux ronds de hibou. Humilié, je m'avouai que mon anti-pédagogie, c'était une pédagogie, que mes contre-formules, c'étaient des formules. Il se fit un grand silence, un vaste trouble découronna mes hautes idées... O sourires, ô gestes, ô pleurs détournés! Je renonçai le plus que je pus à mon bavardage, à mon barbouillage : j'excitai mes enfants à barbouiller, à bavarder; et tous ensemble nous remontâmes de l'instinct profond ainsi révélé vers une conscience adaptée ou révoltée.

... Amour, disais-je; Justice, disais-je encore. Le petit pioupiou rose de Domela Nieuwenhuis émouvait mes songes, et je ne souhaitais que de le rendre libre ou de l'égayer. Robert s'amusa sans charité, René niaisa, Charles trahit. M'appliquant davantage, je rencontrai ces deux Marcel, dont l'un me méprisa, dont l'autre m'enseigna la force affreuse des larmes. Dur alors et pédagogiquant « avec le marteau », j'exerçai de volontaires iniquités... Enfants que je regarde, dont les yeux attentifs enfin m'éclairent, ce n'est pas de moi ni du monde que doivent vous venir l'amour et la justice, c'est de vous-mêmes. Je suis ici pour découvrir à votre

présent la plénitude du passé, et ce vaste avenir vide où vous agirez : aguerris et rompus par moi au spectacle magnifique de l'action, vous choisirez : vous vous jugerez, si vous le pouvez; vous m'aimerez, si vous le voulez.

Est-ce là des phrases vaines? Partout au bout du fiévreux chemin, j'ai rencontré les larmes en même temps que les vies.

J'arrivais dans une maturité dogmatique et déclamatoire. Mes enfants s'en moquèrent : et d'abord, content de mon stoïcisme, je me soumis à leur raillerie comme à une souffrance féconde. Mais elle grandit en moi bientôt, pareille à un rongement de rêve : me trouvant mystérieusement complice, elle affaiblissait cette autorité à laquelle je ne croyais pas, elle minait avec douceur ce sérieux grossier dont j'avais honte.

Je me refis avec humilité enfant parmi les enfants. Et c'était, pensais-je, pour mieux les aimer. Dès qu'ils furent en moi cependant, énergiques petites bêtes, consciences tremblantes, tranquilles hypocrisies, je sus qu'il me fallait les traiter comme je me suis traité à leur âge. Est-ce sans colère, est-ce sans mépris de moi-même que j'ai consenti, pour grandir, au doute, à l'erreur et au péché? Eux aussi, je les ai conduits dans les pas de mon vertige.

Souffrir, faire souffrir : tel était le rythme. Éducation nouvelle d'un esprit qui ne voulait qu'évidence, d'un cœur qui ne voulait qu'amour : éducation révolutionnaire et déchirante !

C'est eux qui me l'ont imposée. De la discipline au jeu, des phrases à la sensation, de l'autorité extérieure à la volonté intérieure, de l'indulgence à l'action : la

côte fut rude. Mais de la douleur acceptée à la douleur imposée, ô Regardeur de Nuages, ô Critique des Morales; mais de l'intelligence à la sensibilité, Marcel, de la conscience à l'inconscience, quel élan ivre!

Ils sont là tous, ces enfants que j'aime comme je m'aime : sans pitié; le soleil de Novembre agite sa palme pâle sur leurs visages.

Ce moment que je craignais, où j'aspirais jadis, est-il venu? Ils me possèdent, je les possède. Je leur ai donné ma jeunesse : les livres lus, les pensées bondissantes, le Danube et le Rhin dans le printemps et dans l'automne, la parole indulgente ou tragique de mes maîtres, et le rire de Jeanne... Et mon enfance mystérieuse encore, que je supposais perdue, ce petit garçon timide et blême qui regardait le jour doré rétrograder sur des pavés mélancoliques, ce petit garçon sans péchés s'est éveillé dans ma mémoire où je le croyais mort, et il s'est avancé vers leurs sourires...

O chers Ressuscitateurs, vous l'avez accueilli. Ensemble, Messies sans Messages, vous abattiez les samares tournoyantes de l'érable. Rappelez-vous ce soir où nous souffrions tous de l'envie de pleurer pour n'avoir pas dans la guerre sainte accompagné les soldats de l'an II, et parce que nous n'avions pas « gardé nos sabots pour faire dans les villes des entrées triomphales »! — Mais ne m'avez-vous pas donné plus encore, plus précieux, plus incertain : votre prochaine jeunesse! Mes huit ans, disparus, vos vingt ans, qui sont à vivre, se rejoignent en moi et s'embrassent. Vous avez mes témoignages, j'ai reçu vos engagements : ainsi je suis *votre mémoire*.

Il faut que je le leur dise. Comment m'y prendre?

L'heure presse. Ma poitrine tressaute tandis que j'évoque l'aboiement brutal de la cloche. D'autres enfants m'appellent en Franche-Comté. Mon adieu doit remercier ceux-ci d'abord.

Valentin lit. Je l'observe. Ces traits moqueurs, qui pourtant savent pleurer, ces cheveux rouges... Théodore, Henri, Maurice, Marceau, Marcel, tous écoutent, si bien connus!

Si bien?

Une surprise me saisit à laquelle j'ai d'abord peine à croire, et que je ne puis m'exprimer. Voici deux ans que j'étudie ces enfants, vérifiant leurs paroles, consultant leurs écritures, récapitulant leurs actes; deux ans que je travaille aux jugements que j'ai portés de leur espèce et de leurs personnes. Quelque mystère me serait-il demeuré impénétré pour que soudain, — cessant de constater mes découvertes, tâchant d'en appliquer la loi, — au premier regard agissant que je jette à mes amis ce matin, — j'hésite à les reconnaître!

Nulle part je n'ai menti. Et cependant, à quels signes? il me semble que mon souvenir, tel que je l'ai fixé, ne coïncide plus avec la réalité. Alfred, sous mes yeux, est moins turbulent que mon Alfred, et rien ne se remarque sur lui des discussions que j'eus avec son père ni des idées qu'il a pour moi symbolisées. Stupide en classe, subtil au jeu, voici Marius : sa figure ne montre pas si fort cette antithèse.

... Les vitres s'embrument, les tilleuls et les érables gémissent, une étrange lumière froide se coagule autour des enfants mystérieux...

Je ne vois plus les oiseaux, je ne vois plus les pantins, je ne vois plus les morts. — Comment dire ?

Probables, ces chaos assourdissants me hantent que je me suis tant de fois représentés : hérédité, milieu, livres, et cette voix organisatrice qui, dans un premier acte autonome, y suscite la personne. Certaines, sous les loques, je distingue brusquement les frissonnantes nudités tarées ou pures, les chairs où vibre encore l'élan de la première cellule, les fragiles et indestructibles colonnes de vie ! Visibles, ces visages enfin s'obscurcissent où les lèvres, où les yeux seuls parfois reluisent : dans ce regard atone, dans ce sourire taciturne, repose l'inaccessible.

O fou que j'étais, moi qui voulais encore remercier avec des paroles; moi qui toujours ai jugé les âmes profondes sur l'exprimé ou l'exprimable !

Ce ne sont plus des oiseaux, ce ne sont plus des pantins, ce ne sont plus des morts.

... Dans les yeux, le secret ; sur les lèvres, le silence... Ce sont des sources.

De leurs yeux, de leurs lèvres, descend un torrent où leurs ancêtres passent, où passe et s'écoule cet univers qui les a produits et qu'ils vont reproduire, où moi tout entier je passe aussi, plus fragile qu'un reflet de nuage dans une écume. Absurde, absurde vanité qui ridiculise en moi mes vieilles angoisses. Avec la ferveur aveugle de ma logique, pour soumettre à mes digues ces libertés et ces fatalités inépuisables, j'ai deux ans durant tâché de « faire des âmes » : comme si jamais il n'y avait eu d'âmes avant les écoles !

Ainsi deux ans, pareil au serviteur imbécile de Faust,

j'ai bourré de phrases et même d'idées les cornues où j'espérais voir se former la hideur repliée et fœtale d'Homunculus. Heureusement, le soleil de l'Ile-de-France ne s'est pas laissé discipliner, ni le corps ni la pensée des morts, ni le sourire charmant des sœurs et des amies : — acceptée, desséchée, absorbée, mon influence vit maintenant en ces enfants comme un seul jour de printemps dans un arbre de mille ans.

Le voilà, cet avenir innombrable, serré entre ces lèvres muettes et clos sous ces paupières : il est là qui ne parle pas, mille fois plus riche que les paroles; qui ne se découvre pas, plus complexe mille fois que toute image.

Droites, pures, un sourire léger d'arc-en-ciel mêlé à leur chevelure, les sources s'élèvent. Comme un bosquet de bouleaux en mai, la classe scintille de ces bruissantes lumières humaines...

Je me tairai aussi, frères bien-aimés. J'ai compris. Pardonnez-moi mes brutalités et mon impudeur. Allez : vous êtes libres. Marcel, vous l'êtes; Henri, devenez-le : soyez ingrats pour mieux m'aimer. Oubliez-moi.

Et toi aussi, Jeanne...

La vie est une naissance perpétuelle.

XXV

Sous la paix des ailes

Quelqu'un récite ? — Qu'il se taise. — Voici l'heure de travailler.

Il faut que le sillon soit droit, que le blé pousse, que le pain se fasse, que l'homme mange et digère. Nous savons bien que le laboureur mourra, et aussi celui qu'il a nourri, et aussi les enfants de leurs enfants. Mais dans cette planète ou dans une autre, ceux-là auront des enfants.

Que personne ne parle.

Deux nuages blancs qui partent du soleil invisible s'écartent lentement dans le ciel.

... Théodore, votre impatience me trouble. Non, je n'ai pas apporté de livre aujourd'hui, et nous ne lirons rien. Si vous saviez comme le ronron de ma voix me fatigue ! Cherchez un songe plutôt sous les arbres.

... Marcel, vous pleurez ? — Voici qu'il a appris de moi comment se font la science et la justice, et qu'il

plaint son père qui les croit toutes les deux pures. — Pleurez : j'ai pleuré aussi, et demain vous rirez.

... Henri, pourquoi craindre? — Vos lèvres pâlissent. « Ceux qui ont le plus souffert, c'est qu'il leur a été donné de souffrir davantage. » Ou bien avez-vous peur que votre orgueil à la ressentir ne dégrade votre douleur? — Consolez-vous au ciel.

Là-bas se hausse une crête rouge, et les nuages se rapprochent. Pareils à deux pennes étincelantes, ils refoulent au zénith l'ombre qui s'enflamme et se vaporise. Tout est bleu, et l'aube scintille du massacre simultané des étoiles.

Si quelqu'un veut parler, qu'il se taise. Et s'il veut penser même, qu'il attende.

O toi que je n'ai pas nommé, avec ta vaine blessure, toi dont les yeux ne se baissaient point, regarde-moi trois fois d'entre tes paupières libres. Victime des hommes, es-tu devenu ma victime aussi?

Le jour, tu écriras. La nuit, tu dormiras. Rêve rarement. Si l'un des trois parfois te lasse, écoute le rythme de ton cœur.

Mes enfants, approchez. Une source bruit dans le tilleul. Le ciel est plein d'une pulsation argentée.

Je vous ai menti, puis j'ai cru vous dire le vrai. Et ensuite j'ai douté de ma vérité, et je n'ai plus osé mépriser mon mensonge. Ne vous fiez donc plus à moi, mais travaillez : — Voici des pierres, voici des outils, voici des livres, voici des routes ouvertes. — Me sourirez-vous avant de m'abandonner?

La cloche sonne.

— Partez, monsieur, dit le principal; car si vous

demeuriez, ces enfants se dégoûteraient de leur raison.

— Ils ont tant humilié la mienne que je l'ai haïe.

— Un dogmatisme pourtant est nécessaire, et mieux vaut qu'il soit intelligent.

— Le dogmatisme de l'action est le plus généreux : selon lui ou contre lui, on reste toujours libre. La raison, c'est l'instinct le dernier-né de l'homme ; la sensibilité est plus âgée et sait bien davantage.

Le soleil se lève, voici l'oiseau d'or.

Je crois qu'ils allaient sourire quand la cloche a sonné.

Le soleil plane : moi comme vous, enfants, soumettons-nous humblement à sa force, dans l'étonnement sacré de ce qui croît en nous : ses deux ailes d'immense azur nous couvent.

Vosves, Paris, et Vosves; — 1905-1908.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

l'homme en proie aux enfants 1

... *L'Apôtre fait un dénombrement* 3

A Robert, à Henri..... 5

LIVRE PREMIER. — à tâtons 7

I. — Thanatos 9
II. — Au jeu de la Tombe..... 10
III. — Par la poterne..... 12
IV. — Images..... 15
V. — Romans..... 17
VI. — Ils ne comprennent pas 19
VII. — L'effort à décourager 24
VIII. — Feux follets..... 26
IX. — Sourires à vif..... 31
X. — Cet âge est sans pitié..... 35
XI. — La Trahison 38
XII. — Cet âge est sans amour 41
XIII. — Les mauvais conseils..... 45
XIV. — La première punition..... 48
XV. — La Balance à la queue du Chat..... 53
XVI. — Les Inconnus 57
XVII. — Les Menteurs..... 60
XVIII. — Quelques Cyniques 65
XIX. — Destruction des personnalités..... 67
XX. — La mort passe..... 71
XXI. — Le Messie..... 73
XXII. — Le lâche avenir..... 75
XXIII. — Monsieur Père et Madame Mère..... 87
XXIV. — Le Vertige 94
XXV. — Après la mauvaise action 100

LIVRE DEUXIÈME. — **Entrez dans la danse!** 105

I. — Colin-Maillard 107
II. — Papillons d'automne 109
III. — Rire et pleurer 111
IV. — Janus 113
V. — Jeanne invisible et présente 116
VI. — Les Arbres et le Ciel 118
VII. — Paupières battantes devant la Beauté .. 122
VIII. — Le mystère 128
IX. — Force des larmes 132
X. — De l'amour 134
XI. — L'Égalité 136
XII. — L'Iniquité 138
XIII. — Jean et la Justice 145
XIV. — La Foule 148
XV. — Impudeur de l'Intelligence 153
XVI. — Une victime du bavardage 156
XVII. — Militarisme 158
XVIII. — L'Énigme 161
XIX. — L'ombre profonde 170
XX. — Les Blessés 173
XXI. — Éducation à l'Inquiétude 177
XXII. — L'Élan de la Vie 187
XXIII. — Le visage et la parole 194
XXIV. — Silence 197
XXV. — Sous la paix des ailes 208

Table de ce cahier 213

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour quatorze cents exemplaires de ce troisième cahier et pour vingt exemplaires sur whatman le mardi 2 novembre 1909.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 4189

*Sous le nom d'*éditions antérieures, *ou, plus complètement, d'*éditions des cahiers antérieures à la fondation des cahiers, *les* catalogues *et les* index *des cahiers n'ont jamais cessé de porter un certain nombre, un très petit nombre d'éditions qui n'ont jamais cessé de faire partie intégrante de notre maison.*

Écrits par les auteurs qui devaient devenir les auteurs des cahiers, imprimés par les imprimeurs qui devaient devenir les imprimeurs des cahiers, gérés et administrés par le gérant qui devait devenir le fondateur et le gérant des cahiers, ces volumes et cette brochure doivent être considérés non pas seulement comme un essai, comme une ébauche, comme une esquisse, mais littéralement déjà comme une série antérieure de cahiers. Ces volumes et cette brochure sont à la vérité des **cahiers** antérieurs.

Dans les neuf volumes et brochure de nos cahiers antérieurs, nos cahiers ont publié :

MARCEL ET PIERRE BAUDOUIN. — **Jeanne d'Arc.** — *Domremy; les batailles; Rouen* ..... 10 »

PIERRE DELOIRE. — **de la cité socialiste**..... » 10

PIERRE BAUDOUIN. — **Marcel,** — premier dialogue *de la cité harmonieuse* ..... 2 »

JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — **le Coltineur débile.** 2 »

JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — **la Lumière** ..... 1 »

ROMAIN ROLLAND. — **Aërt,** — *trois actes*..... ÉPUISÉ

ROMAIN ROLLAND. — **le Triomphe de la Raison,** — *trois actes*..... ÉPUISÉ

ROMAIN ROLLAND. — **les Loups,** — *trois actes.* ÉPUISÉ

JEAN JAURÈS. — **Action Socialiste.** — *le Socialisme et l'Enseignement; le Socialisme et les Peuples* 3 50

Voir à l'intérieur en fin des autres cahiers les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; troisième cahier de la onzième série; un cahier jaune de 216 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons trois francs cinquante.

AP
20
C15
sér.11
no 1-3

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY